

Contes fantasques et fantastiques...



CONTES

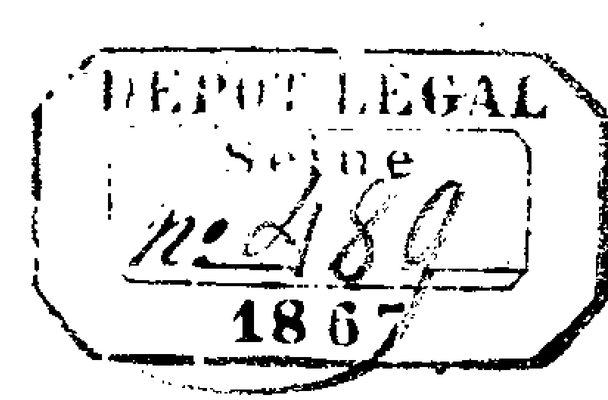
FANTASQUES & FANTASTIQUES

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL
30, *Rue du Bac*, 30

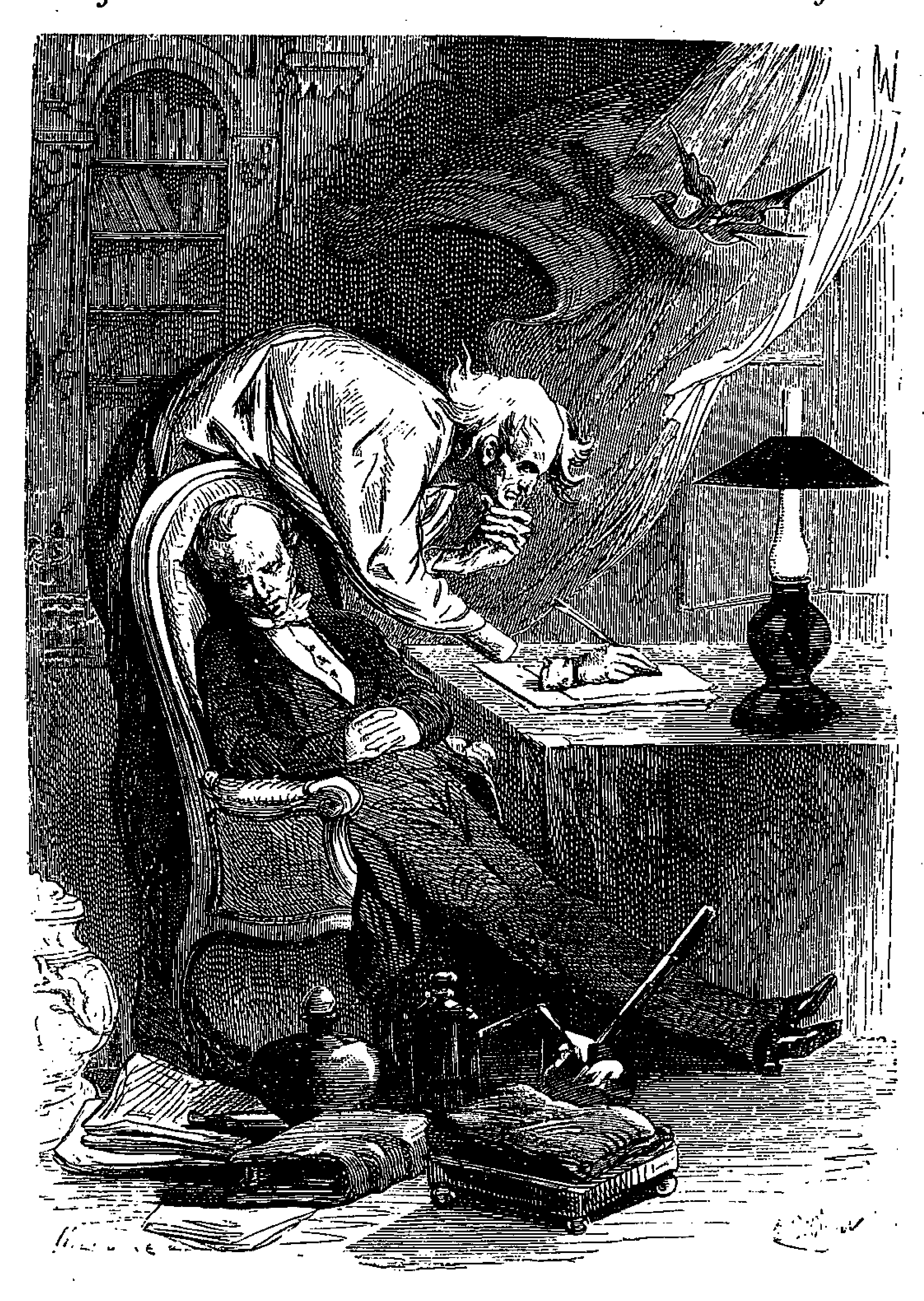
ADRIEN ROBERT



CONTES FANTASQUES ET FANTASTIQUES



ILLUSTRATIONS D'HORACE CASTELLI



PARIS

CHARLIEU FRÈRES ET HUILLERY | LIBRAIRIE INTERNATIONALE

RUE GIT-LE-CŒUR, 10 | BOULEVARD MONTMARTRE, 15

1867

A M. PAUL FÉVAL

Mon cher Ami,

Vous m'avez donné, dans nos longues causeries du soir, de si excellentes leçons littéraires; vous m'avez démontré si clairement & si spirituellement les grands problèmes du roman, en vous faisant, tour à tour, peintre, anatomiste, mathématicien, que c'est pour moi un devoir de sincère reconnaissance de vous dédier ce livre, écrit sous l'impression de votre judicieuse & cordiale critique.

A vous de tout cœur,

ADRIEN ROBERT

LA MAIN EMBAUMÉE

LA MAIN EMBAUMÉE

I

Le décor sans les personnages.

C'est une grande pièce carrée, au rez-de-chaussée de la maison nº 16, de Rapenburger straat, G. 3, Amsterdam. Le feu vif qui brûle dans la cheminée éclaire tout le côté du mobilier qui lui fait face : une bibliothèque de chêne sculpté, une table à pieds tors recouverte d'un tapis de velours nacarat et encombrée de papiers et de livres, de lourds fauteuils de chêne bordés de clous de cuivre, et entre deux portes cachées par des portières de tapisserie, représentant l'histoire de Samson, un portrait d'homme en pied dans un splendide cadre sculpté à jour et doré.

Au-dessus de la table qui occupe le centre de la pièce, un grand lustre de cuivre jaune étend ses branches, qui supportent trente bougies de cire rouge.

Dans le clair-obscur d'une encoignure, une horloge fait entendre son tic-tac monotone, et sa fusée, qui se dévide en ce moment avec un grincement de rouet d'arquebuse, annonce le tintement d'une heure que le timbre ne sonne pas. Les aiguilles marquent minuit.

La flamme du foyer éclaire assez les objets dont nous venons de parler, pour nous permettre de les inventorier en détail.

Commençons par le portrait : le personnage qu'il représente a de quarante-cinq à cinquante ans; ses traits sont à la fois énergiques et bons; le nez droit et le menton saillant indiquent une grande volonté, et les prunelles d'un brun orangé brillent de cet éclat transparent que l'on admire tant dans les portraits de Rembrandt. Le visage complétement rasé et les mains d'une pâleur lumineuse se détachent avec une extrême vigueur sur les vêtements noirs et le fond d'un brun sombre. La main droite, qui est d'un superbe modelé et de grande race, tient un instrument de chirurgie qui ressemble à un scalpel, et porte à l'annulaire un gros brillant monté sur une bague d'émail violet.

Ce portrait, peint par un des maîtres de l'école hollandaise, porte cette dédicace au-dessous de la signature : *A mon très-illustre ami le docteur Willem Van Beyren. Amsterdam,* 1860.

Les livres placés sur les rayons de la bibliothèque sont, pour la plupart, des ouvrages de science et de médecine. Quatre volumes sur les *Maladies du cœur* et un *Traité d'Angiologie* sont signés Willem Van Beyren.

L'étagère du milieu, disposée en amphithéâtre, jette des feux métalliques de toutes couleurs; c'est une collection des plus jolis passereaux empaillés des colonies hollandaises : perroquets nains de la Guyane, colibris de Java et de Sumatra, des Célèbes et de Bornéo, oiseaux-mouches des Archipels, de Sumbava, des Moluques et de Timor.

Un grand microscope d'Oberhausser, posé sur sa boîte d'acajou, se dresse au milieu de cette étagère. Des trousses d'instruments de chirurgie en maroquin chagriné, à poignées et à coins de

maillechort, et quelques flacons pharmaceutiques occupent le rayon du bas.

La table est, comme nous l'avons dit, chargée de papiers et de livres, mais deux objets placés à droite et à gauche, et comme en pendants, attirent le regard. C'est une sorte de petit pupitre d'ébène, fermé par une glace et renfermant une grande médaille d'or et quatre ordres de chevalerie : le Mérite de Prusse, Saints Maurice et Lazare, la Branche de Chêne, et l'ordre de Léopold.

L'inscription latine de la médaille porte qu'elle a été décernée au docteur Van Beyren par la Société *Felix Meritis*, pour le dévouement et le talent qu'il a déployés pendant une épidémie de fièvre typhoïde.

L'autre objet, recouvert par un globe de verre, est une main d'homme, une main embaumée. Elle pose sur la paume, et les doigts, longs, effilés et légèrement arqués, se détachent sur une tablette garnie de velours nacarat. Une manchette de dentelle et de soie noire dissimule la section du poignet.



Cette main rosée, et sous la peau de laquelle apparaît un lacis de veines bleuâtres, paraît si souple, si vivante dans son immobilité, que l'on pourrait douter que c'est une pièce anatomique, si une légère teinte violette, qui apparaît à la naissance des ongles, n'indiquait un état morbide.

Elle porte à l'annulaire une bague d'émail à chaton de diamant... la même bague qui est peinte sur le portrait.

En comparant la main qui repose sous le globe de verre avec celle qui semble ressortir de la toile, on comprend tout de suite que la première a servi de modèle au peintre. Mais, chose singulière, il y a plus de vie dans la main coupée que dans la main du portrait, qui pend inerte, pâle comme la cire des cierges.

Des lettres et des enveloppes sont éparpillées sur le tapis de la table; enveloppes et lettres portent cette suscription : *M. le docteur Johan Miereveld, Rapenburger straat, n° 16. — G. 3, Amsterdam.*

Le buvard de maroquin rouge et le cachet placés au centre du bureau sont gravés aux initiales J. M.

Cette grande salle est le cabinet de travail du docteur Johan Miereveld, gendre de feu le célèbre Willem Van Beyren, mort depuis dix-huit mois.

II

Beaucoup de monde en scène et peu d'action.

Il y a de par ce monde de vieux préjugés, taillés en granit, que le temps et la raison humaine sont impuissants à détruire.

Depuis des siècles, on s'est habitué à considérer les Hollandais comme des Chinois perfectionnés, qui passent une moitié de leur existence à épousseter leur maison du haut en bas, et l'autre moitié à arroser des plates-bandes de tulipes.

Demandez à un peintre de vous dessiner un Hollandais ; il y a quatre-vingts sur cent à parier qu'il vous crayonnera un bonhomme ventripotent, assis dans un fauteuil, tenant d'une main une longue pipe de terre, et caressant de l'autre la panse d'un pot de bière ou d'une bouteille de schiedam; pour peu que votre artiste ait l'humeur plaisante, il mettra une toile d'araignée entre la pipe et le bras de son personnage. Si c'est à un littérateur que vous vous adressez

pour avoir une esquisse à la plume, il dira : C'est un gros homme avec des cheveux jaunâtres, une face truculente et béate et des breloques tapageuses au gilet : on le monte le matin comme un tourne-broche ; au dernier tour de clef, il oscille sur ses pieds et se met en route placide et régulier, entre à la Bourse, descend ensuite à la taverne et reste le soir à sa *Société*, jusqu'à l'heure où il sent que son ressort ne tardera pas à s'arrêter.

Nous sommes bien loin d'avoir l'orgueilleuse prétention de combattre cette énorme et écrasante sottise; aussi nous vous prions bien humblement de nous permettre de vous présenter comme deux *exceptions* les deux héros de ce conte, le docteur Johan Miereveld et sa jeune femme Andrine, personnages en chair et en os et ayant même un cœur, pour leur malheur.

. . . .
. . . .

Il y avait alors deux ans que Willem Van Beyren avait donné sa fille à Johan, son élève et son ami.

Les deux jeunes gens s'adoraient, et le bon docteur, en comptant à Andrine une dot de cent mille florins et en cédant la moitié de sa clientèle à son gendre, pensait avoir assuré leur bonheur.

Le caractère exalté de Johan l'inquiétait bien un peu, mais il espérait que l'angélique douceur et la nature calme et réfléchie d'Andrine établiraient un équilibre suffisant. Malheureusement, cet espoir ne se réalisa pas.

Au bout d'une année de mariage, Johan fréquenta une société de joueurs et de débauchés qui faisait alors scandale à Amsterdam. Presque toujours absent de chez lui, il perdit sa clientèle et répondit par des brutalités aux supplications de sa femme et aux sages observations de son beau-père, qui comprit, lui, que le mal serait incurable.

Andrine avait déjà payé pour plus de trente mille florins de dettes de jeu et autres, et se serait complétement dépouillée, si Van Beyren, prévenu par des escompteurs juifs que Johan cher-

chait à emprunter sur l'héritage de sa femme, ne lui avait prouvé qu'elle allait se faire complice des désordres de son mari.

Avant son mariage, Andrine souffrait quelquefois du cœur, mais comme cette affection était purement nerveuse, Van Beyren ne s'en était jamais inquiété. Depuis, le chagrin qui la minait, et qu'elle s'efforçait de cacher, avait fait renaître ses souffrances; mais cette fois la maladie prenait un caractère des plus alarmants.

Les amis de Van Beyren s'indignaient de la conduite de son gendre, et lui conseillaient de faire divorcer sa fille. Mais le docteur secouait la tête et leur répondait :

— On n'oublie que les morts! elle l'aime toujours et elle espère! rien à faire, hélas!

Un jour, Van Beyren partit pour La Haye, mandé par une des familles les plus considérables de la Hollande, pour une opération difficile. Son absence ne devait pas durer plus d'une semaine.

Dans sa carrière de chirurgien, il avait quitté bien souvent sa fille, appelé en consultation par ses confrères de Hollande et de Belgique; mais, cette fois, leur séparation fut déchirante et de grosses larmes roulaient dans les yeux de Van Beyren, lorsqu'il serra une dernière fois contre ses lèvres la tête blonde de son enfant.

Ils avaient tous deux le pressentiment qu'ils ne devaient plus se revoir en ce monde.

Le lendemain de son arrivée à La Haye, Van Beyren fut pris d'un violent accès de fièvre, et deux jours après, il était à l'agonie. Au moment de mourir, il dit, avec un sourire navrant, aux deux médecins du roi assis à son chevet :

— La fièvre pernicieuse marche si vite, que les médecins ne peuvent pas toujours la suivre. Je meurs désespéré, mes amis! désespéré! Ma fille n'avait plus que moi pour l'aimer et la consoler, et je pouvais encore faire un peu de bien sur cette terre! Dieu m'a laissé le temps de régler mes affaires et je l'en remercie... Sa volonté soit faite pour le reste! Docteur Netscher, je vous ai nommé mon exécuteur testamentaire; quant à vous, mon bon ami Dekker, j'ai un service d'une autre nature à réclamer de vous. Je

veux que vous me coupiez le poignet droit vingt-quatre heures après ma mort, et que vous embaumiez ma main, qui sera placée sur ma table de travail dans ma maison d'Amsterdam. Je vous engage à employer, de préférence à tout autre produit chimique, le chlorure de zinc pour la préparation de cette pièce anatomique. Ma bague en brillant, présent du roi, restera à l'annulaire de ma main embaumée.

Par son testament, Van Beyren donnait à son gendre une somme de quarante mille florins pour payer ses dettes, et il léguait le reste de sa fortune à sa fille.

La nouvelle de la mort presque foudroyante du docteur Willem Van Beyren causa une si profonde douleur à Andrine, que l'on pensa un moment qu'elle ne tarderait pas à le suivre dans la tombe; mais Johan, que cet événement avait vivement impressionné, la soigna si bien, et lui témoigna en même temps un repentir si sincère de sa conduite passée, que l'espérance, ce baume divin, la releva peu à peu.

Avec la somme que lui avait léguée son beau-père, Johan paya ses créanciers les plus impatients, et il essaya de se remettre au travail; mais on n'avait plus confiance dans sa science, et il ne retrouva qu'une clientèle misérable qui ne pouvait lui rapporter ni honneur ni argent.

Mal conseillé par un vieux coquin de juif, qui tenait une boutique de droguerie, et auquel il s'associa pour la vente de certains remèdes empiriques, il tomba de chute en chute au dernier échelon du charlatanisme.

Ce métier, qui lui fit gagner un millier de florins en quelques jours, l'encouragea à suivre cette voie, et, comme l'apothicaire Jacob Ruysch était un très-habile homme, leur commerce de poudre, de mixtions et de pilules leur rapporta d'assez beaux bénéfices.

Vers cette époque, une chanteuse française vint donner des concerts à Amsterdam. Elle se nommait Mariette Michel, nom peu poétique qu'elle avait italianisé pour inspirer plus de confiance aux

dilettanti. La signora Marietta Michelli était une grande fille brune et maigre, assez distinguée et offrant un ensemble gracieux. Elle ne possédait qu'un mince filet de voix, mais elle parlait avec un si bel aplomb de ses triomphes à l'étranger, et traitait avec une si majestueuse impertinence les directeurs de théâtre et de concert qui l'avaient engagée sur la foi de réclames mensongères, qu'on la considérait comme une étoile de première grandeur, jusqu'au soir où elle écorchait une romance française ou une *canzonetta di maëstro Verdi*.

Par un privilége spécial, ses chutes n'étaient jamais orageuses. Elle se présentait si humblement devant le public et mimait si parfaitement un malaise subit, que les auditeurs les moins tolérants y étaient pris. On disait en sortant :

— La pauvre fille est bien délicate; la fatigue du voyage et des répétitions lui a fait perdre une partie de ses moyens.

Or les voyages, qui forment la jeunesse, avaient si bien formé la signora Marietta Michelli, qu'elle aurait pu tenir école de rouerie et laisser un pendant au *Traité du prince* de Machiavel.

Appelé en consultation auprès de cette diva nomade, qui avait eu une violente attaque de nerfs à la fin d'une soirée musicale où le public s'était montré un peu plus sévère que d'habitude, Johan Miereveld s'éprit subitement d'une passion incendiaire pour sa nouvelle cliente.

De son côté, la Michelli remarqua que son jeune docteur avait de grands yeux bruns, pleins de feu, et une admirable chevelure noire, moirée de reflets bleuâtres.

Cependant, comme ces avantages physiques n'étaient pour elle qu'une question tout à fait secondaire, elle fit prendre adroitement des informations par sa femme de chambre, sur la position financière de ce nouvel adorateur.

Le rapport détaillé qu'on lui remit le lendemain à son petit lever la plongea pendant deux heures dans une méditation extatique.

L'article 1er de ces notes de police disait que le beau Johan Miereveld était un joueur incorrigible, capable de se ruiner en une

nuit, et le paragraphe 15, paragraphe fort explicite, déclarait que sa jeune femme Andrine, atteinte d'une affection du cœur des plus sérieuses, affection que des chagrins domestiques aggravaient de jour en jour, pouvait mourir subitement, foudroyée par une violente émotion, un déchirement moral imprévu. Héritière d'une fortune considérable, elle devait laisser plus de cinq cent mille florins à son mari.

Enfin l'article 18 et dernier affirmait que Johan, qui passait pour avoir une volonté de fer, était au contraire d'une extrême faiblesse de caractère; il ne s'agissait que de savoir le dominer en prenant tout de suite un ascendant énergique sur son esprit.

Marietta Michelli n'avait pas besoin d'en savoir davantage pour faire son plan de campagne.

Bien résolue à n'accorder pour le présent aucune faveur compromettante à Johan, elle lui permit seulement de venir lui faire sa cour tous les jours.

A ce petit jeu innocent, elle enserra si bien son cœur et son âme dans les mailles de sa toile d'araignée, qu'elle en fit un de ces fous hébétés qui ne vivent que dans une seule pensée, rongés par l'impitoyable vautour du désir et de la jalousie.

Que voulait-elle? qu'espérait-elle? il ne pouvait le comprendre, car elle était sans cesse en contradiction flagrante avec elle-même. Tantôt, le regard humide et brillant, elle lui serrait les mains avec passion, et le repoussait ensuite avec une sorte de dégoût; ou bien elle le suppliait de retourner auprès de sa femme, et de la laisser repartir pour la France. Souvent elle parlait de l'angélique beauté d'Andrine avec une colère jalouse qui trahissait un amour qu'elle s'obstinait à nier. Mais elle avait imposé à Johan la condition expresse de garder le secret de leur affection fraternelle, qu'Andrine devait toujours ignorer.

Enfin la lumière se fit dans les ténèbres de l'esprit de Johan. Marietta l'aimait, mais ne voulait pas d'un amour partagé : Andrine, la femme légitime, se dressait entre eux comme un fantôme!

Il ne pouvait songer au divorce, c'était la ruine. Une pensée sinistre traversa son cerveau qui brûlait, mais il la repoussa avec horreur.

III

Magic Attraction.

Andrine Miereveld était blonde, de ce blond clair et argenté des Néerlandaises; elle avait les yeux bleu tendre, d'une ineffable douceur, et de grands cils bruns, qui jetaient une ombre veloutée sur ses joues légèrement rosées. L'ovale de son visage, un peu carré par le bas, sa chevelure ondulée naturellement, ses mains longues et fuselées et l'expression tendre et calme de ses traits causaient toujours un mouvement de surprise aux artistes et aux touristes étrangers qui venaient à la rencontrer. Ils se disaient :

— Nous avons déjà vu ce doux visage et ces belles mains quelque part. Et, en rappelant leurs souvenirs, ils trouvaient le secret de la ressemblance qui les avait frappés.

Andrine était le vivant modèle des Vierges des tableaux de Hans Memling.

Depuis que Johan passait son existence dans le boudoir de la chanteuse, Andrine sortait fort rarement. Il fallait que la vieille Jetje, qui l'avait élevée, la contraignît à faire de temps en temps une promenade sur la digue de l'Est.

Comme la marche la fatiguait, elle s'asseyait près de l'écluse

de l'oosterdoksdijk, et là, la tête appuyée sur sa main, elle aspirait longuement l'âcre senteur de la brise de mer, et regardait les vagues jaunes se briser contre les estacades, qu'elles couvraient d'une écume savonneuse.



Enfant, elle était venue jouer bien souvent à cette place avec son père, et la riante image du passé voilait pour un instant le sombre tableau du présent.

Chaque soir, avant de se retirer dans sa chambre, elle allai faire ses prières dans le cabinet de travail du docteur, dont ont avait respecté toutes les dispositions intérieures ; elle retrouvait le cher souvenir de celui qui l'avait tant aimée dans tous les objets qui l'entouraient; au moment de sortir, elle effleurait de ses lèvres le globe de verre qui abritait la main embaumée.

Elle ignorait absolument l'amour de Johan pour la chanteuse, et se croyait seulement délaissée pour cette terrible passion du jeu qui l'absorbait entièrement.

Or, cette nuit où le feu qui brûlait dans la cheminée du cabinet

nous a permis de dresser un inventaire du mobilier, Johan rentra vers deux heures, les traits pâles et contractés, et, après avoir posé une petite lampe d'antichambre sur son bureau, il fouilla rapidement dans le tiroir d'un bahut de chêne et en tira quelques rijksdaalers (1) qu'il revint compter près de la lampe. Le total de la somme formait à peine soixante et quelques francs.

Dans un élan de muette colère, il lança les pièces sur la table, et se laissa tomber sur un fauteuil haletant et frémissant.

Les rijksdaalers rebondirent en s'éparpillant sur le tapis, mais l'un d'eux avait brisé le globe de verre qui recouvrait la main embaumée.

Dans la pénombre jaillit aussitôt une étincelle plus brillante que la plus brillante étoile de cette froide nuit de novembre.

Johan se souleva sur les bras de son fauteuil, allongea la tête, et une sourde exclamation s'échappa de ses lèvres blêmes.

C'était le diamant du docteur Van Beyren qui jetait ce feu rouge et vert : la bague passée à l'annulaire de la main morte.

Il se rejeta en arrière, renversa sa tête sur le dossier du fauteuil et ferma les yeux, pour ne plus voir cette flamme qui l'attirait invinciblement. Mais l'ivresse du jeu l'envahit encore plus quand il ne regarda qu'avec les yeux de l'âme. L'étincelle magique passait comme un rayon d'or à travers ses paupières closes... Il voyait les joueurs du *Cercle d'Argine* empiler devant lui les beaux Wilhem d'or de dix florins, et il entendait la voix nasale de Jakob Ruysch murmurer à son oreille : « Fus allez cagner une fortine, mon bon monsieur Johan, ine crosse fortine ! »

L'attraction était irrésistible. Il bondit comme une bête de proie sur cette main inerte qui s'était si souvent tendue vers lui, et lui arracha son anneau, comme ces pillards des champs de bataille qui viennent la nuit retourner les morts la face en l'air pour leur voler leur chemise.

En faisant cette profanation, il eut un frémissement d'horreur !

(1) Le rijksdaaler vaut 5 fr. 28 c.

Cette main qu'il tenait était souple et chaude comme la main d'un vivant.

La grande horloge marquait deux heures et demie quand Johan remonta dans la *vigilante* qui l'attendait à la porte de la rue.

IV

Qui prouve que l'on peut avoir une généreuse inspiration au sortir d'un tripot.

Le lendemain, c'était un dimanche, au moment où Andrine se rendait à la messe avec Jetje, un jeune homme habillé comme les capitaines marchands, et arrêté à l'angle de la synagogue portugaise, s'approcha d'elle, et, après l'avoir saluée très-respectueusement, lui dit :

— Madame, si je commande encore aujourd'hui la barque *le Ruyter*, c'est grâce au bon docteur Van Beyren, qui a fait pour moi un miracle.

Cette nuit, je suis entré dans une maison de jeu pour y chercher le fils de mon armateur, qui prend le chemin de la ruine et du déshonneur; et, comme il avait été heureux au lansquenet, je lui ai racheté un objet dont j'avais toujours gardé le souvenir, et qui sera mieux placé dans votre écrin que dans les tiroirs des juifs de la Zuanenburger straat.

Et le jeune marin lui remit la bague de diamant volée à la main embaumée.

Andrine releva sur lui ses beaux yeux pâles, qui exprimaient un

sentiment de profonde reconnaissance; mais les sanglots brisèrent sa voix lorsqu'elle voulut parler.

— Nous n'avons pas le temps maintenant de régler ce petit compte, reprit le jeune homme, car je pars à la marée de deux heures pour Sumatra; mais dans six ou huit mois je serai de retour, et je viendrai vous réclamer mon argent.

Bonheur et santé, madame!... Je me nomme le capitaine Adriaan Wildt.

V

Où la prose éthérée de la signora Marietta Michelli paraît et disparaît comme un diablotin de féerie.

Cette rencontre causa une si violente émotion à Andrine, qu'elle fut obligée de monter dans une voiture de place pour retourner chez elle.

Il lui semblait qu'une lame aiguë lui traversait le cœur de minute en minute.

Au seuil de sa chambre, elle perdit connaissance et demeura plus de deux heures immobile et glacée.

Johan était absent pour toute la journée; ce fut la bonne Jetje qui la ranima à force de soins et de tendresse.

Dans la soirée, un peu avant l'heure où Andrine descendait faire ses prières dans le cabinet de travail de son mari, la camériste de la Michelli vint sonner à la porte du docteur et demanda à écrire quelques mots sur son livre de visites.

Pendant que le domestique allait chercher une plume et de l'encre, elle se glissa lestement dans le cabinet de Johan, déposa une lettre sur la table et s'esquiva promptement.

Quand le domestique revint à pas comptés, selon la tradition des serviteurs hollandais, il ne trouva plus personne et pensa qu'on avait voulu lui faire une plaisanterie.

Comme ces lettres imprégnées d'un poison subtil qui foudroyaient celui qui les ouvrait, la lettre déposée par la camériste de la Michelli contenait dans ses plis parfumés un coup mortel pour Andrine.

Une de ces commotions morales dont Johan lui avait expliqué un soir les effets foudroyants chez les sujets atteints d'une affection du cœur. Or elle savait que les crises de la malheureuse enfant devenaient plus fréquentes et plus violentes, et elle comptait la tuer d'un seul coup, comme ces *bravi* florentins, qui connaissaient si bien l'endroit mortel qu'on ne trouvait jamais qu'une blessure sur le cadavre.

C'était pour assurer ce lâche guet-apens qu'elle avait recommandé à Johan de bien cacher leur liaison à sa femme.

Dans la conscience de son désordre, il avait prié Andrine de dépouiller son courrier, et de lui faire ensuite la liste des clients qu'il devait visiter dans la journée.

Ce détail s'était gravé dans la mémoire de la chanteuse.

Voici ce qu'elle disait à Johan, ou, pour mieux dire, à Andrine :

« Johan, mon bien-aimé Johan,

« Pardonne-moi le grand chagrin que je vais te causer, mais je suis à bout de courage et de force.

« Dieu m'est témoin que je t'aime de toute la tendresse de mon cœur, et que tu remplis mon âme tout entière.

« J'ai lutté tant que j'ai pu ; j'ai tout fait pour chasser de mon esprit l'horrible pensée que tu appartiens à une autre ; une autre

qui a le droit de t'aimer et de te le dire; une autre à laquelle tu es lié jusqu'à la mort!...

« Je sens que je serais faible et lâche si je te voyais encore une fois pleurant et suppliant à mes pieds; et je ne veux pas devenir ta maîtresse!... Pauvre Johan! tu me disais hier que je te faisais souffrir toutes les tortures des damnés... Ah! tu aurais eu pitié si tu avais pu éprouver à cette heure suprême l'angoisse qui me déchirait le cœur!... Demain je quitterai cette ville où j'ai été si heureuse et si misérable à la fois. J'irai où il plaira à Dieu de me conduire, bien loin, je l'espère.

« Johan, prends pitié de moi; ne cherche pas à me revoir, je te le demande en grâce!... Il y a une barrière de glace entre nous.

« Ah! tiens! quand je songe *à elle*, je me dis que c'est un grand bonheur que je sois restée impitoyable à ces heures de fièvre et de délire!... Je t'aurais pris en haine et en dégoût après!...

« Adieu, Johan, pour toujours! Il faut m'oublier. Moi, je tâcherai de ne plus te voir à travers mes larmes!...

« Ta meilleure amie,

« MARIETTA MICHELLI. »

. . . .

. . . .

Les fenêtres du cabinet étaient bien closes, et, après l'apparition de la caméristе, aucune autre personne n'avait pénétré dans cette pièce.

Cependant, quand Andrine, chancelante et pâle, vint, le soir, appuyée sur le bras de Jetje, accomplir son pèlerinage ordinaire, la lettre de la chanteuse n'était plus sur la table.

VI

Ordonnance, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Cette même nuit, un peu avant dix heures, un petit rayon de lune qui filtrait dans l'entre-bâillement des rideaux de la fenêtre vint frapper obliquement la table du docteur et jeter une lueur verdâtre sur un objet de forme indécise qui s'agitait sur le tapis de velours en faisant entendre un bruissement singulier.

On eût dit un rat jouant avec une boule de papier.

Cela ne dura qu'un instant, et tout retomba dans le silence et l'immobilité! . . . .

. . . .

La première chose qui frappa le regard de Johan, lorsqu'il rentra, fut la lettre de la Michelli!

Placée près de l'enveloppe déchirée, la page était tournée du côté du *verso*, où se trouvait la signature.

Il la lut avec une sorte d'hébétement et comme un homme ivre qui ne comprend pas ce qu'il voit.

Puis il laissa retomber le papier sur la table; ses deux mains se crispèrent sur ses yeux, et un gémissement, qui ressemblait à un râle, s'exhala de sa poitrine.

La souffrance morale était doublée en ce moment d'une douleur physique des plus aiguës!...

Ces dernières nuits passées dans le délire du jeu lui avaient brûlé le cerveau; et ses traits, convulsés par la névralgie, montraient quelles angoisses il éprouvait.

Il demeurait immobile et comme stupéfié par la douleur, quand Jetje vint le prévenir qu'Andrine, qui avait beaucoup souffert dans la journée, se plaignait encore en dormant, et que sa respiration devenait de plus en plus haletante.

Johan se leva avec effort et suivit la vieille femme de charge dans la chambre de la malade. Il pensait qu'Andrine avait lu la lettre de la chanteuse et qu'elle connaissait aussi le vol du diamant. Deux coups de foudre!

Andrine ne fit qu'un léger mouvement lorsque son mari appuya son oreille sur son cœur pour en ausculter les battements.

Johan la regarda un moment en silence, puis il se retira lentement en faisant signe à Jetje de ne pas la réveiller.

En redescendant, il dit au domestique qu'il allait avoir besoin de lui pour porter une ordonnance chez Jakob Ruysch. Sa main était agitée d'un tremblement convulsif lorsqu'il trempa une plume dans l'encrier pour écrire l'ordonnance suivante, sur un feuillet de papier oblong portant cette indication imprimée :

Dr JOHAN MIEREVELD

Rapenburger straat, n° 16. *G* 3.

POTIO

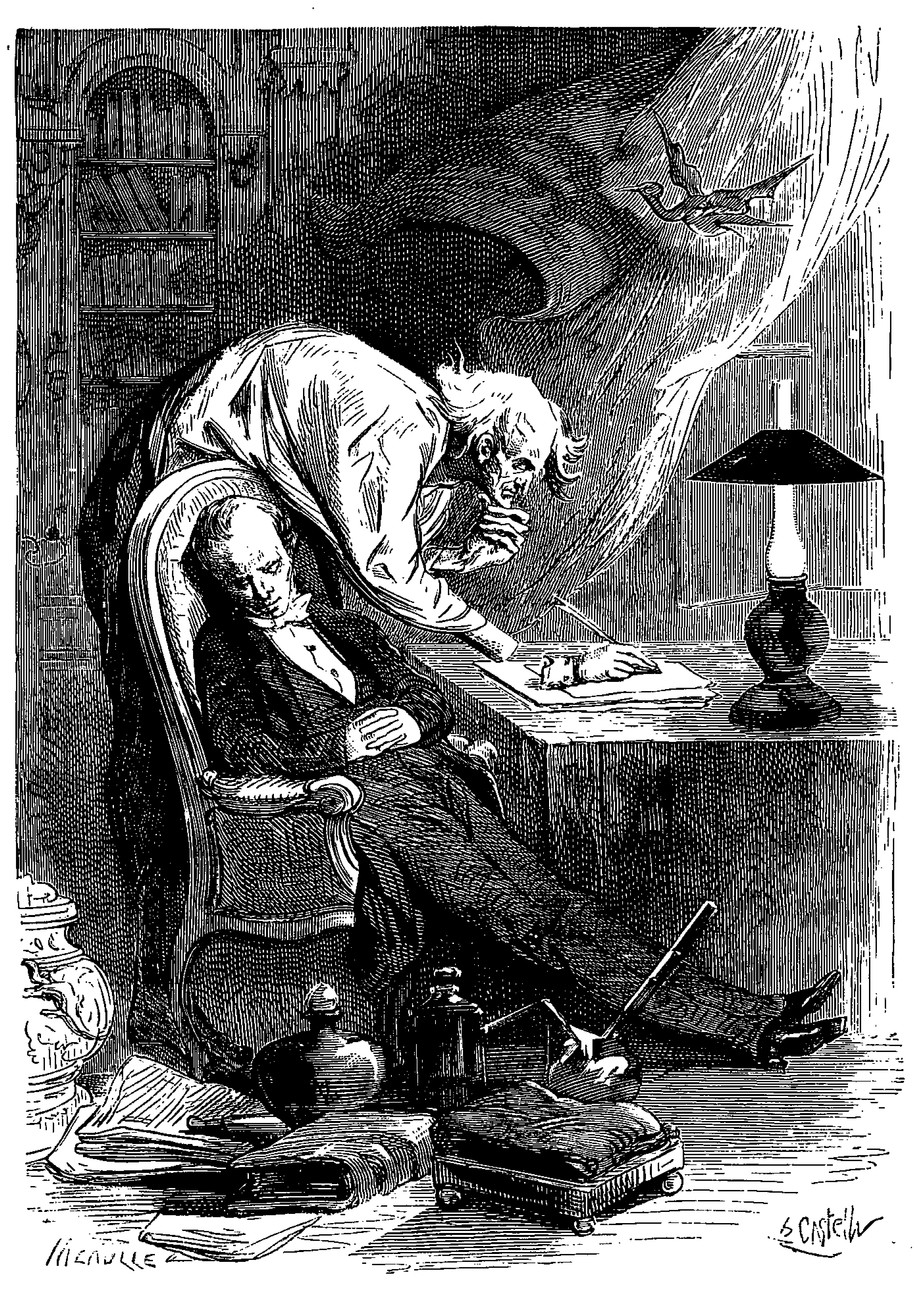
R.	Aqua distillata tiliæ flor.,	tres unc.
	Pulvis gummæ,	una drachm.
	Sublimat,	una drachm.
	Sirup. flor. Auranth.,	una uncia.

M. S. A.

POTIO

R.	Solutum gummi,	tres unciæ.
	Oxyd. Antimon.,	una drachma.
	Sirupus altheæ,	una uncia.

M. S. A.



De cette infernale drogue mercurielle, dont l'effet devait être mortel pour la malheureuse enfant, la main morte avait composé un calmant souverain.

La première de ces potions, destinée à Andrine, contenait un poison mortel qui devait la tuer en quelques heures.

La seconde prescription était pour lui; elle se composait de substances adoucissantes et tout à fait inoffensives.

Comme il venait de tracer les dernières lignes de cette double ordonnance, une douleur lancinante traversa ses tempes et lui donna le vertige. La plume lui échappa des doigts, ses yeux se fermèrent, et sa tête, tirée en arrière par une contraction nerveuse, vint frapper le dossier du fauteuil et y resta comme clouée par une mystérieuse puissance.

Alors il se passa une chose horrible, effroyable. La main embaumée s'agita sur son support de velours, au milieu des fragments de cristal cassé. Les doigts s'allongèrent d'abord en faisant entendre ce petit craquement sec des articulations qui se détendent, puis ils remuèrent à la façon des pattes de scarabéides, et la main se traîna lentement vers le centre de la table, affreuse dans ses efforts et son allure oblique, et ressemblant à ces crabes d'un jaune rosé des îles de la Sonde.

Arrivée sur l'ordonnance, elle s'arrêta brusquement, et l'index passant alors sur chaque ligne la lut par le toucher.

Quand le doigt eut effleuré la dernière ligne, un frémissement agita toutes les fibres de la main, qui se remit aussitôt en marche; rapide en ce moment, elle prit une plume, la trempa dans l'encre avec un effort grotesque et sinistre à la fois, et revenant à l'ordonnance, elle ajouta le mot *Camphora* avant le mot *Sublimat,* puis redescendant quelques lignes plus bas, c'est-à-dire à la prescription que Johan avait faite pour lui, elle traça ces cinq lettres *Tartr.* devant les mots *Oxyd. Antimon.*

Deux mots! rien que deux mots!

Mais ces deux mots sauvaient la vie à Andrine et tuaient l'empoisonneur!

De cette infernale drogue mercurielle, dont l'effet devait être mortel pour la malheureuse enfant, la main morte avait composé un calmant souverain. Quant à l'autre, c'était la mort pour lui!

la mort avec tous les phénomènes du choléra. La mort presque foudroyante. . . . .

. . . .

. . . .

Une heure s'était écoulée lorsque Johan sortit de sa stupeur léthargique; il jeta autour de lui un regard étonné et vit sur la table deux petites fioles pharmaceutiques.

Pendant son sommeil, le domestique était entré, et trouvant l'ordonnance écrite, il était allé la porter chez Jakob Ruysch. Johan examina avec une minutieuse attention les étiquettes des deux fioles, puis il en mit une dans sa poche, prit l'autre à la main, et remonta dans la chambre de sa femme.

Andrine était réveillée.

A la vue de Johan, un sourire triste passa sur ses lèvres, et, de loin, elle lui tendit la main. Il fit semblant de ne pas voir ce mouvement, et débouchant la fiole, il la vida entièrement dans une tasse.

Sa main ne trembla pas quand il porta le poison aux lèvres de sa femme, et sa voix était calme et douce lorsqu'il lui dit :

— Ne t'inquiète pas si cette potion augmente tout d'abord ton malaise. J'ai dû provoquer une crise pour amener une réaction énergique.

Elle but docilement, le remercia d'un petit signe de tête et se renversa sur ses oreillers.

Il l'observa pendant quelques secondes, et, profitant de l'absence de Jetje qui dressait un lit dans la pièce voisine, il rinça soigneusement la tasse.

Son œuvre achevée, il redescendit, jeta la fiole vide dans le brasier de la cheminée, et but avidement, à même la bouteille, la moitié de la potion préparée pour lui. Cela fait, il reprit son manteau et son chapeau, ramassa la lettre de la Michelli, qui était tombée sur le tapis, et s'élança comme un fou hors de la maison.

VII

En forme d'appendice.

Au lever du soleil, Johan Miereveld rendait sa méchante âme au diable, sur un divan de l'appartement garni qu'occupait la chanteuse. Le poison avait agi avec une si foudroyante rapidité qu'il avait été impossible de le faire transporter chez lui.

Le médecin, appelé tardivement, crut d'abord à une violente attaque de choléra; mais il changea bientôt d'opinion et déclara que c'était là un de ces empoisonnements par l'émétique que la science est impuissante à combattre.

La Michelli, qui perdit alors la tête, lui avoua qu'une lettre de rupture écrite par elle à ce malheureux avait pu le désespérer et lui inspirer une terrible résolution.

Le médecin prit acte de cet aveu et alla faire en sortant sa déclaration à la justice, qui commença par s'assurer de la Michelli. Les perquisitions faites simultanément au domicile du défunt firent découvrir la fiole contenant le reste de la potion toxique préparée par Jakob Ruysch.

En attendant l'expertise des chimistes, cet illustre pharmacopien fut mis au secret. Or les chimistes trouvèrent une fort belle dose de poison dans la potion *selon la formule,* et les agents de police, la lettre de la Michelli dans les habits du mort.

Comme la justice se presse lentement en Hollande, les deux inculpés attendirent sept mois sous les verrous le jugement de l'affaire. Jakob Ruysch produisit l'ordonnance qu'il avait conservée, et comme elle était très-clairement et très-régulièrement formulée, on le renvoya trier ses simples et concasser le quinquina dans son officine après une verte admonestation.

Quant à la Michelli, il résulta de l'instruction que Johan Miereveld s'était suicidé pour elle, et que, par conséquent, elle avait apporté le trouble dans une ville calme et tranquille, et le deuil dans une honnête famille.

La loi, assez incomplète sur la question du suicide par amour, fut clémente pour ne pas se compromettre. La police y mit moins de réserve : très-habile à faire les paquets et les malles, elle fut si leste à emporter les bagages de la belle Marietta et à la conduire à l'embarcadère du bateau d'Anvers, que ses amis n'eurent pas le temps de lui faire leurs adieux.

Andrine supporta avec plus de calme et de résignation qu'on ne l'espérait le tragique événement qui la rendait veuve.

Si bonne et indulgente qu'elle soit, une femme conserve toujours la conscience de sa valeur et de sa dignité.

Ce suicide par amour, cette enquête de police et le scandale d'un procès où elle se trouva mise en présence de sa rivale étaient bien faits pour effacer de son cœur et de sa mémoire le souvenir de celui qui l'avait si indignement abandonnée, de ce malheureux qui venait de profaner une relique sacrée.

Cette impression morale eut un autre résultat.

Sa santé, profondément altérée par le chagrin, se rétablit rapidement, et deux mois après la mort de Johan elle était comme régénérée.

Cet heureux changement surprit fort la Faculté, qui ne croit guère aux miracles et n'a pas tort. Mais Andrine disait en souriant à ses amis :

« C'est la dernière cure de mon pauvre père ; le matin où la justice est venue pour mettre les scellés sur les papiers de mon

mari, elle a trouvé une longue consultation écrite et signée par mon père avec cette note au bas :

« *A présent que je* VOIS *et que je* SAIS, *j'affirme que ma fille Andrine ne peut être sauvée que par le traitement que je viens de prescrire, et que je lui commande expressément de suivre.*

« Dr VAN BEYREN. »

« Johan, qui ne m'avait jamais parlé de cet écrit, n'a pas voulu partir en emportant ce secret, un secret qui m'a rendue à la vie.

« En dehors de toutes les règles de la science, bizarres et mystérieuses comme les formules de la kabbale, ces prescriptions étranges ont fait sourire d'incrédulité les grands médecins d'Amsterdam. Moi qui ne suis qu'une ignorante, j'ai cru, j'ai obéi, Dieu a fait le reste ! . . . .

. . . .

. . . . »

La main embaumée avait complété son œuvre surnaturelle !

Aujourd'hui, elle a repris son immobilité pour l'éternité, et la bague de diamant scintille à son doigt comme une étoile, animant de ses feux cette momie terrible.

Il y a près de huit mois que le capitaine Adriaan Wildt est parti pour Sumatra, et Andrine, qui va souvent s'asseoir près de la grande écluse de l'oosterdoksdijk, demande, en rougissant, aux marins qui passent si *le Ruyter* est rentré dans les bassins.

Heureux retour au capitaine et à l'équipage du *Ruyter* ! Il y a à Amsterdam un petit cœur qui battra bien fort quand il viendra ranger le quai du dam-Rak.

L'HISTOIRE DE CASSANDRE

RACONTÉE PAR POLICHINELLE

L'HISTOIRE DE CASSANDRE

RACONTÉE PAR POLICHINELLE



« Monsieur Renaudier, » annonça mon domestique en ouvrant la porte de mon cabinet.

J'offris un siége à M. Renaudier, qui m'avait écrit pour me demander une entrevue. Il s'assit sur le bord d'un fauteuil, coiffa sa canne de son chapeau et dit : « Monsieur, je suis un ex-artiste du théâtre des Funambules, où j'ai joué pendant cinq ans les *Polichinelles* ! Depuis que le théâtre est démoli, je suis sans engagement; c'est vous dire, monsieur, que ma situation n'est pas brillante pour le présent. J'ai appris, par des camarades, que vous aviez besoin de petits rôles pour la comédie que vous faites répéter en ce moment au Vaudeville, et je viens vous supplier de me faire engager. Je n'ai pas un physique bien agréable, je le sais; mais je ne suis pas maladroit à la scène, et puis je n'ai pas de prétentions; on me donnera des bouts de rôle, des lettres à porter et de la figuration; je ne demande qu'à gagner un morceau de pain. Voilà plus d'un an que je suis sur le pavé ! tout ce que j'avais de côté y a

passé; ça n'était pas bien lourd, du reste. Tout le monde ne fait pas fortune au théâtre, comme le père Bilquin. »

J'ai toujours eu un faible pour Polichinelle; enfant, je le regardais sournoisement de loin, et la sueur me perlait au front quand je le voyais préparer la potence pour le chat du commissaire.

Plus tard, je ris à gorge déployée des farces énormes du Punch du théâtre Adelphi, à Londres, et, pendant mon séjour à Naples, j'allai trois jours de suite écouter les lazzi d'Antonio Petito, l'illustre pulcinella de San Carlino.

La détresse du pauvre Funambule me serra le cœur, et me rappela un drame de mon enfance. Mon parrain m'avait donné au jour de l'an un superbe polichinelle mi-parti rouge et vert, avec des grelots frissonnants sur tous les galons, une perruque et des sourcils de ouate, et des sabots de bois qui sonnaient sur le plancher. Son nez et son menton se réunissaient comme la pince d'un homard, et ses petits yeux gris d'outre-mer, à demi voilés par de grosses paupières plissées, semblaient viser les angles de sa bouche qui s'ouvrait en croissant de lune. Il avait deux grosses verrues sur le nez et sur le menton; son visage de bois était plus carminé, plus rubicond, plus truculent que la face d'un Bacchus d'enseigne. Quatre ficelles attachées à ses chevilles et à ses poignets lui donnaient le mouvement et la vie. Je prenais plaisir à lui faire faire de longues enjambées à la poursuite d'un affreux doguin hargneux qui grinçait des dents à son approche et cherchait à lui mordre les mollets; mais Polichinelle, plus alerte, faisait un rond de jambes et lui envoyait ses sabots dans le mufle.

Un jour, je ne trouvai plus mon pantin dans la corbeille où je le couchais chaque soir. Je l'appelai par toute la maison, je le cherchai sous tous les meubles; en passant devant la niche du doguin, je vis un bras qui pendait inerte sur le tapis et une main de bois déchiquetée sortant d'une manchette de dentelle. Je tirai à moi, et je jetai un cri de désespoir! le chien avait assassiné mon bon ami, et s'était acharné sur sa victime avec la férocité d'un cannibale. La tête du pauvre polichinelle, rongée et décolorée,

roulait comme une boule de bilboquet de l'épaule droite à l'épaule gauche; il était manchot, et ses deux bosses crevées laissaient couler un flot de son. Les quatre ficelles étaient entre-croisées en réseaux inextricables autour de son corps; le filet du rétiaire antique n'était pas plus lugubre!

Le dogue de la fatalité avait été aussi impitoyable pour le malheureux Renaudier; seulement, ce polichinelle-là avait des ficelles à l'intérieur, des ficelles qui partaient de la tête et rayonnaient par tout le corps; ficelles pour le rire et pour le pleurer, ficelles du chaud, du froid et de la faim; ficelles de la douleur et du désespoir.

Il n'y avait pas à hésiter; il fallait mettre le canot de sauvetage à la mer! Je pouvais compter sur mes amis, et, d'ailleurs, j'étais résolu à exiger l'engagement immédiat de mon protégé, dussé-je intercaler un polichinelle dans ma comédie.

Je priai donc M. Renaudier de venir le soir au théâtre, et je me levai pour le congédier avec tous les égards dus à un polichinelle infortuné. Il me remercia les larmes aux yeux, et me salua comme doit saluer l'expéditionnaire calligraphe qui a l'honneur de présenter à son ministre le tableau statistique des douanes françaises.

J'avais bonne envie de lui offrir à titre d'avance deux pièces de vingt francs, mais je craignais de l'humilier : il n'y avait pas cinq minutes que nous avions fait connaissance; comme il s'inclinait une dernière fois le dos contre la porte, je vis qu'un des plis du plastron de sa chemise était coupé par l'usure et flottait comme une lanière sur sa poitrine! Il n'avait plus ses bosses pour se garantir du froid, et nous étions en décembre.

Je l'arrêtai par la manche, et, pour gagner du temps et me donner le courage de sortir de ma poche l'argent qui me brûlait les doigts, je lui dis :

— Qu'est-ce que c'était donc que ce M. Bilquin dont vous me parliez tout à l'heure?

— Monsieur, c'était le Cassandre des Funambules.

— Et ce Cassandre a des rentes aujourd'hui?

— C'est-à-dire qu'il en avait, mais à présent, le pauvre homme est logé à plus mauvaise enseigne que moi... C'est fini, bien fini pour lui... plus moyen de rattraper la rampe, c'est cassé par le milieu et marqué à l'*M :* misère et mort! C'est tout d'même une curieuse histoire, et si j'avais su écrire, je l'aurais couchée sur le papier.

— Eh bien, mon cher monsieur Renaudier, comme j'adore les histoires, asseyez-vous là et contez-la-moi pendant que je vais corriger mes épreuves.

— Ça n'est pas gai, mais vous pourrez peut-être en faire votre profit.

— Et vous donner votre part de collaboration (j'avais trouvé le placement de mes deux louis).

M. Renaudier s'assit sur le divan, croisa ses deux mains sur son genou droit, et commença ainsi :

— Le premier jour que j'arrivai au théâtre pour répéter *Polichinelle Vampire*, ma meilleure création (il y aura cinq ans au 12 janvier), je vis sur la scène un petit vieux ratatiné avec des cheveux jaunes tirant sur le vert, des yeux gris pâle, ronds comme des billes et plus brillants que les boutons d'acier de son habit marron... Je le pris pour le régisseur, et je tombai juste : le petit père Bilquin était à la fois régisseur et acteur. Depuis 1820, il jouait les Cassandre, en chef d'emploi : c'était le doyen des Funambules. Depuis quarante ans, il se faisait rosser par Léandre, et recevait des averses de coups de batte d'Arlequin ; Pierrot ne dialoguait jamais avec lui que de la pointe du soulier.

On le jetait la tête la première par des lucarnes de papier huilé; on le faisait disparaître par des trappes qui vomissaient des flammes, et lorsqu'il entrait en scène, une ficelle tendue devant la porte l'envoyait rouler sur le ventre, à dix pas.

On compterait plus facilement les épis d'une meule que les horions, les ruades, les cinglons et les soufflets que ce pauvre vieux recevait dans l'année. Il risquait sa vie au moins trois fois par jour, car les trappes s'ouvraient quelquefois toutes seules, et



Le public le rappela avec fureur, et il fallut qu'on le rapportât sur une chaise.

les *gloires* des apothéoses miaulaient comme des chattes sur leurs poulies rouillées. On répétait presque toujours le matin *les effets* du soir, il avait donc double ration.

Lorsqu'il était jeune, les coups se marquaient en rouge et en bleu sur son corps, et il pâlissait parfois sous son rouge. Mais il était dur au mal et ne se plaignait jamais. A soixante-cinq ans, il était maigre, sec et tanné comme une momie; sa chair durcie ne sentait plus les coups, mais les muscles avaient perdu leur élasticité, les articulations jouaient mal. Il y avait des soirs où il se défendait pour tout de bon, lorsque nous l'empoignions au collet pour le jeter par la fenêtre. Il manquait d'aplomb et ne savait plus tomber. Toutefois, à mesure qu'il baissait comme homme, il grandissait comme artiste.... C'était un Cassandre vrai.

Les beaux messieurs et les belles dames qui venaient aux avant-scène pour rire de nos oripeaux et de notre misère se mettaient parfois de la partie, et lançaient à tour de bras des oranges dans les mollets de coq de Cassandre. Le père Bilquin ramassait tranquillement les oranges pour les revendre à la sortie du théâtre, ne gardant que les contusions.

Un soir que Pierrot avait des souliers neufs et le pied plus vif que d'habitude, le bonhomme, qui ne s'était pas cambré assez pour amortir le coup, trébucha contre une table et tomba sur les genoux; on l'emporta évanoui dans la coulisse.

Le public le rappela avec fureur, et il fallut qu'on le rapportât sur une chaise. Il était plus blanc que Pierrot et grelottait la fièvre. Je vois toujours le sourire effrayant qu'il adressa au public : les lèvres se retroussaient en cœur, mais les dents étaient serrées comme un étau. Il avait une rotule déboîtée, et ne devait plus remonter sur les planches; ce dernier coup de pied de Pierrot était l'appoint des quatre mille livres de rente qu'il avait amassées sou par sou.

Le père Bilquin passait au théâtre pour un vieil avare, un ignoble grigou qui se privait de tout pour coucher sur une paillasse doublée de billets de banque; il avait toujours méprisé ses camarades.

L'événement qui venait de briser sa carrière dramatique ne nous causa donc aucun regret. Il était bien temps qu'il fît place aux jeunes.

Il habitait, sur le versant nord de la butte Montmartre, une petite masure roussâtre qui se dressait au bord d'une fondrière comme une chèvre sauvage. Un berger eût refusé d'habiter cette cassine l'été, et le capitaine Mandrin aurait pris six paires de pistolets pour y aller coucher en décembre. Il était si taciturne, si défiant que nous ne savions pas grand'chose de son intérieur. Veuf depuis vingt-cinq ans, Bilquin avait marié sa fille à un ouvrier horloger. Personne n'avait connu la femme, et la fille n'était sortie de son pensionnat que pour se marier. Jamais il ne nous parlait de sa famille, et nous trouvions cela tout naturel, puisqu'il n'aimait que l'argent. Maintenant, nous comprenons le pourquoi de la chose, mais il est trop tard!

On a vu des mères se jeter dans le feu pour sauver leur enfant, et des pères se faire fusiller plutôt que de livrer un fils proscrit!

Bilquin a fait mieux que cela pour sa petite : il s'est fait battre pendant quarante ans pour lui gagner des rentes. Allez, monsieur, il faut être mieux trempé que l'acier pour ne pas plier et casser un jour, quand on grimpe une rampe aussi rude!

Je l'ai revu depuis, le brave homme, dans le vieux fauteuil où il se repose de ses volées de jeunesse; il porte encore le vieil habit marron et la canne à corbin de Cassandre, seulement l'œil ne brille plus comme l'acier des boutons et la tête pend sur la poitrine. Il ne m'a pas reconnu! On l'a *monté* au grenier, parce qu'il bavarde tout seul toute la journée et qu'il empêchait l'apprenti de travailler; mais on l'attache dans son fauteuil pour qu'il ne se jette pas par la fenêtre, et on ne lui donne qu'un vieil eustache émoussé pour couper son pain. Sa fille a un peu écarté sa cravate, et m'a montré une grande cicatrice jaunâtre qui lui cercle le col. C'est une estafilade de rasoir. Dame! de moins solides que le bonhomme se seraient arraché les cheveux de désespoir. Il avait apporté le matin tous ses écus chez un agent de change, pour qu'il lui achetât un

coupon de rente au nom de sa fille, et, le soir, son homme passait la frontière en oubliant de laisser son adresse à ses clients.

Après sa tentative de suicide, le père Bilquin a été fou pendant six mois; aujourd'hui, il est idiot et il pleure quand on lui montre une pièce de monnaie. C'est au tour de l'âme à souffrir à présent!



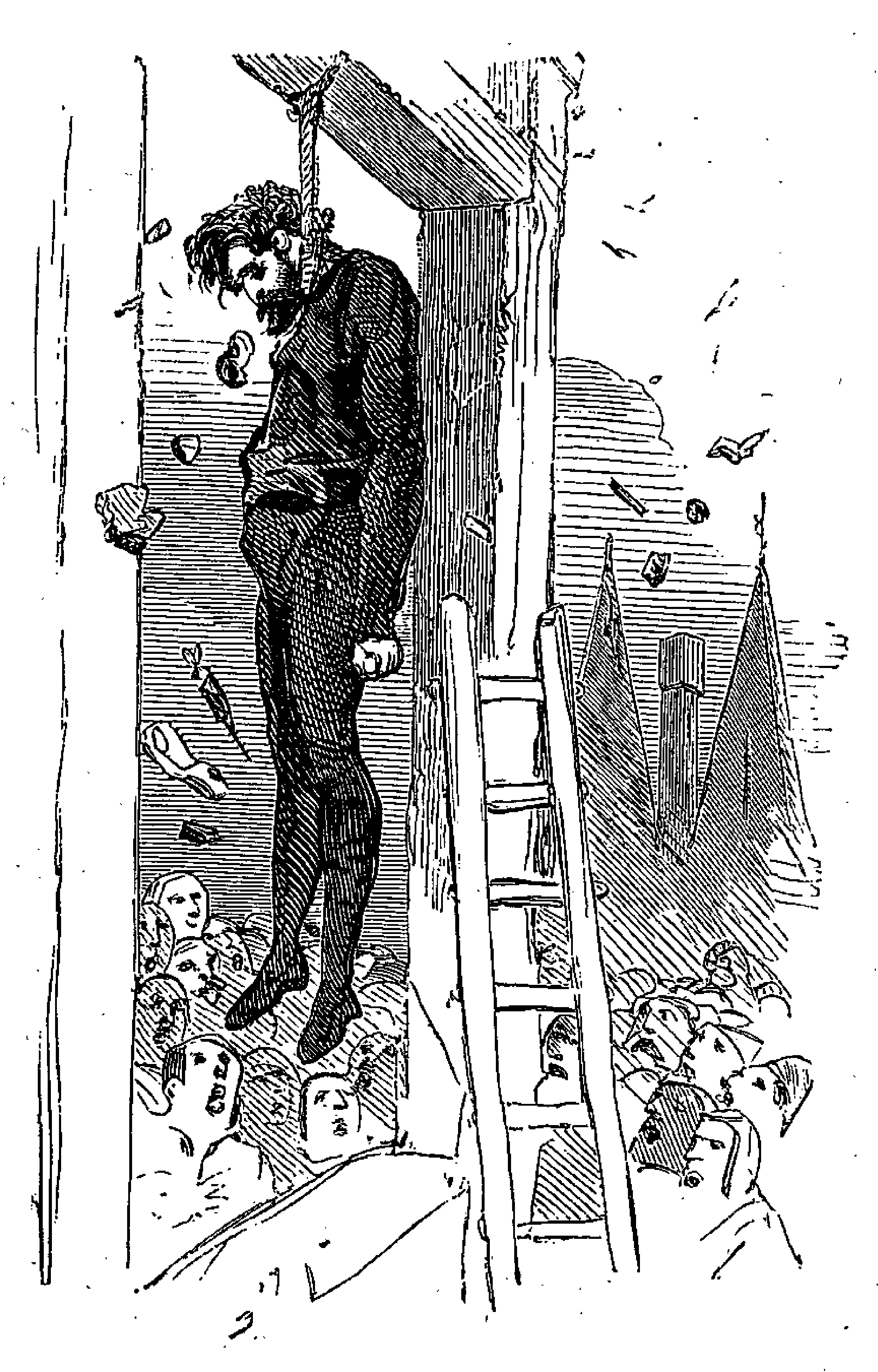
BERTHOLD SCHWARTZ

BERTHOLD SCHWARTZ

PREMIÈRE PARTIE

LA SCIENCE NOIRE

I



C'est une très-vieille histoire, qui date de l'an 1342 et se passa dans l'empire d'Allemagne, sous le règne de Louis V de Bavière.

Il y avait alors à Cologne un moine de l'ordre des Cordeliers, connu sous le nom de Berthold Schwartz, mais dont le vrai nom était Constantin Ancklitzen.

C'était un homme très-savant, qui avait hérité de tous les secrets d'Albert le Grand. Il s'occupait surtout d'alchimie, *la Science noire*, comme on disait alors.

Dans ce temps-là, les

6

curieux qui s'amusaient à regarder les étoiles dans une lunette ou qui faisaient rougir des creusets sur un fourneau inspiraient une effroyable terreur aux nobles et aux vilains, toujours prêts à crier : « Au bûcher le sorcier ! »

Or les sorciers que l'on brûlait avec enthousiasme devant les églises étaient très-souvent de braves gens qui cherchaient de la meilleure foi du monde à découvrir quelque secret utile à l'humanité; quant aux savants orthodoxes, ils opéraient neuf fois sur dix en suivant les règles de la kabbale la plus noire, et distillaient dans leurs alambics le sang humain, les os de crapaud et la cervelle de huppe, avec une confiance absolue dans les résultats de l'opération.

Donc, de savant à sorcier il n'y avait guère que l'épaisseur d'un fagot.

C'était un assez mauvais métier, comme l'on voit, car les bénéfices n'étaient jamais en rapport avec les risques à courir. Les moins mal partagés étaient ceux qui composaient des eaux pour la *décoration* de la nature humaine : *Eau pour rendre la peau blanche, subtile, pure et colorée; Eau pour la resplendeur de la face; Eau pour faire reluire élégantement le visage,* c'est-à-dire les Chardin et les Rimmel du quatorzième siècle.

Mais les maîtres de l'art ne s'amusaient pas à ces bagatelles : ils ne cherchaient que la pierre philosophale, le grand élixir qui devait prolonger la vie humaine jusqu'à l'extinction des siècles, permettre de faire du diamant avec du verre et transmuer le cuivre en or pur.

Ceux-là soufflaient pendant cinquante ans leur fourneau, découvraient par hasard des métaux nouveaux, des acides et des gaz, dotaient la médecine de médicaments héroïques, et mouraient desséchés comme des momies et plus pauvres que Job.

Berthold Schwartz était un savant de cette espèce. Il cherchait la pierre philosophale pour le compte de son protecteur Louis V, qui lui avait permis d'établir un laboratoire dans la bonne ville de Cologne et octroyé toutes sortes de garanties et priviléges

pour la sécurité de sa personne et l'exécution de son œuvre.

Berthold Schwartz avait alors trente-cinq ans; c'était un grand et solide garçon plutôt fait pour porter l'armure que le froc.

Ses traits réguliers et beaux étaient pâlis par les veilles, et le cercle bleuâtre qui cernait ses yeux donnait à ses prunelles noires un éclat si vif et si pénétrant qu'on ne pouvait les fixer. Un petit capuchon gris, serré sur les tempes, couvrait ordinairement sa tête complétement rasée et faisait saillir son front large et intelligent. Sa longue barbe noire taillée en pointe, selon la mode des chevaliers, donnait à son visage une expression énergique et fière.

Berthold Schwartz ne faisait que de rares apparitions à son couvent, ayant obtenu une dispense du supérieur des Cordeliers de Cologne, et il demeurait des semaines et des mois enfermé dans son laboratoire, travaillant jour et nuit au grand œuvre.

Un novice du couvent lui apportait tous les huit jours ses frugales provisions de bouche.

La maison qu'il occupait était située près du Rhin, à l'extrémité de la ville, et l'on pouvait voir, la nuit, du bourg de Deutz, les flammes qui s'échappaient de sa haute cheminée de brique.

Cette maison large et basse n'avait que deux étages, percés de deux grandes fenêtres de style roman.

De la salle du rez-de-chaussée, Berthold avait fait un magasin dans lequel il enfermait les animaux morts, les simples et les métaux qu'il employait dans ses manipulations alchimiques. Afin que l'on ne surprît jamais les secrets de ses expériences, il montait dans son laboratoire par une large trappe ouverte dans le plafond de la salle basse, et tirait après lui l'échelle qui lui servait d'escalier.

Ce laboratoire était une grande pièce encombrée des instruments les plus bizarres de verre et de métal, de manuscrits latins, grecs et arabes, de squelettes d'animaux, de plantes desséchées, de cartes célestes et d'outils de toutes sortes.

Les fourneaux, les alambics et les cornemuses ou cornues s'abritaient sous le manteau d'une haute cheminée, et deux longues

tables de chêne supportaient les matras remplis des eaux, des quintessences, des acides et des esprits dont il se servait journellement.

Des armoires vitrées, appliquées contre les murailles, contenaient la collection complète des pierres auxquelles on attribuait alors des vertus merveilleuses : la pierre d'aimant, l'ophthalme, l'onyx, le diamant, le corail, le cristal, l'héliotrope, la calcédoine, la chélidoine, l'isthmos, la topaze, les lazules, le lipercol, l'émeraude, l'iris, les draconites, la jacinthe, l'abaston, le béril, la chrysolithe, le quirin, les célonites, bajane, orites, saphir, et cent autres que nous ne pouvons énumérer.

Nous avons dit que l'empereur Louis de Bavière, qui s'intéressait aux expériences du moine Berthold, lui accordait des priviléges particuliers. Or, le jour où commence cette histoire, Berthold avait réclamé du bourreau le cadavre d'un supplicié, pour en extraire le principe de mort qui devait entrer, d'après ses derniers calculs, dans la composition de l'œuvre universelle.

C'était dans les derniers jours de décembre; le Rhin charriait des îlots de glaces, et la neige couvrait les toits : le plus beau temps du monde pour travailler devant un fourneau d'alchimiste.

Le condamné pendu au coucher du soleil était un bandit de race bohême, nommé Stylax. De mémoire de bourreau, pareil scélérat n'avait eu la gorge serrée par un collier de chanvre.

Voleur de grands chemins, Stylax, qui commandait une bande nombreuse, avait égorgé plus de cent personnes en deux ans, et brûlé quatre ou cinq villages. Après l'exécution, la populace furieuse voulut déchirer son cadavre sur la potence, ce qui obligea le bourreau de le décrocher une demi-heure après l'exécution, pour le livrer entier à l'alchimiste.

. . . .

Cette nuit-là, de grandes flammes verdâtres et lancéolées montèrent au-dessus du toit de la *Maison du diable,* comme la

nommaient les gens de Cologne, et sur le tapis de neige qui recouvrait le quai, on vit un grand carré couleur de sang, obscurci de temps en temps par une ombre noire qui passait. C'était l'ombre de maître Berthold qui allait et venait dans son laboratoire, derrière le rideau rouge de sa fenêtre.

Sur le brasier ardent du fourneau, dont il activait de temps en temps la flamme en y jetant une poignée de nitre, était placé un alambic de cuivre dont la tubulure allait plonger dans un ballon de verre à moitié rempli d'une liqueur jaune et brillante.

Cet appareil, qui ressemblait à un monstre grotesque, faisait entendre un ronflement sonore et continu.

Une lampe de cuivre à cinq becs, accrochée aux solives du plafond, projetait plus d'ombre que de lumière sur un cadavre nu jusqu'à la ceinture et couché la face en l'air sur la plus grande table du laboratoire.

C'était le corps du pendu; grand et robuste, ses traits, malgré leur pâleur livide et la contraction musculaire qui tordait la bouche, semblaient avoir été moulés sur ceux de Berthold.

Sa tête était légèrement inclinée sur le côté droit, et à son cou, entouré de bandes de toile maculées de sang, s'attachait un tube de cuivre recourbé à angle droit, et dont l'autre extrémité allait plonger dans un matras de verre qui flottait dans un vase rempli d'eau bouillante.

Le sang, qui s'écoulait d'une des veines jugulaires ouverte, ruisselait par le tube dans le matras qui se remplissait peu à peu. La double opération de la distillation de l'alambic, qui grondait sous la haute cheminée, et de la transfusion du sang marchaient également bien.

Assis devant une table chargée de livres et de manuscrits et absorbé dans une méditation profonde, Berthold traçait des caractères mystérieux et des chiffres sur une bande de parchemin. Tout à coup il releva la tête, agita ses bras en l'air et s'écria :

— J'ai trouvé le grand secret! je l'ai trouvé! Né comme le Rédempteur par une froide nuit de décembre, il va sortir d'une

masure de Cologne pour resplendir sur le monde entier et faire de la créature humaine une puissance divine ! Oui, c'est en centuplant la force des matières employées par la distillation, la fusion et la calcination, que le grand œuvre sera créé ! Là est la lumière, là est la vérité et la gloire immortelle !... Oui, la gloire immortelle, répéta-t-il après un instant de silence ; si le choc déterminé par le mélange de ces matières effroyablement concentrées ne brise pas la cornemuse de fer que je ferai fondre tout exprès ; si ce fourneau ne s'ouvre pas tout à coup comme un cratère en m'écrasant sous un monceau de ruines. C'est la foudre liquéfiée que je vais enfermer dans une prison de fer ; se laissera-t-elle dompter ?

Il cessa de parler à haute voix, et reprenant ses chiffres et ses formules, il se mit à calculer combien il lui faudrait de mois pour faire ce travail de préparations alchimiques.

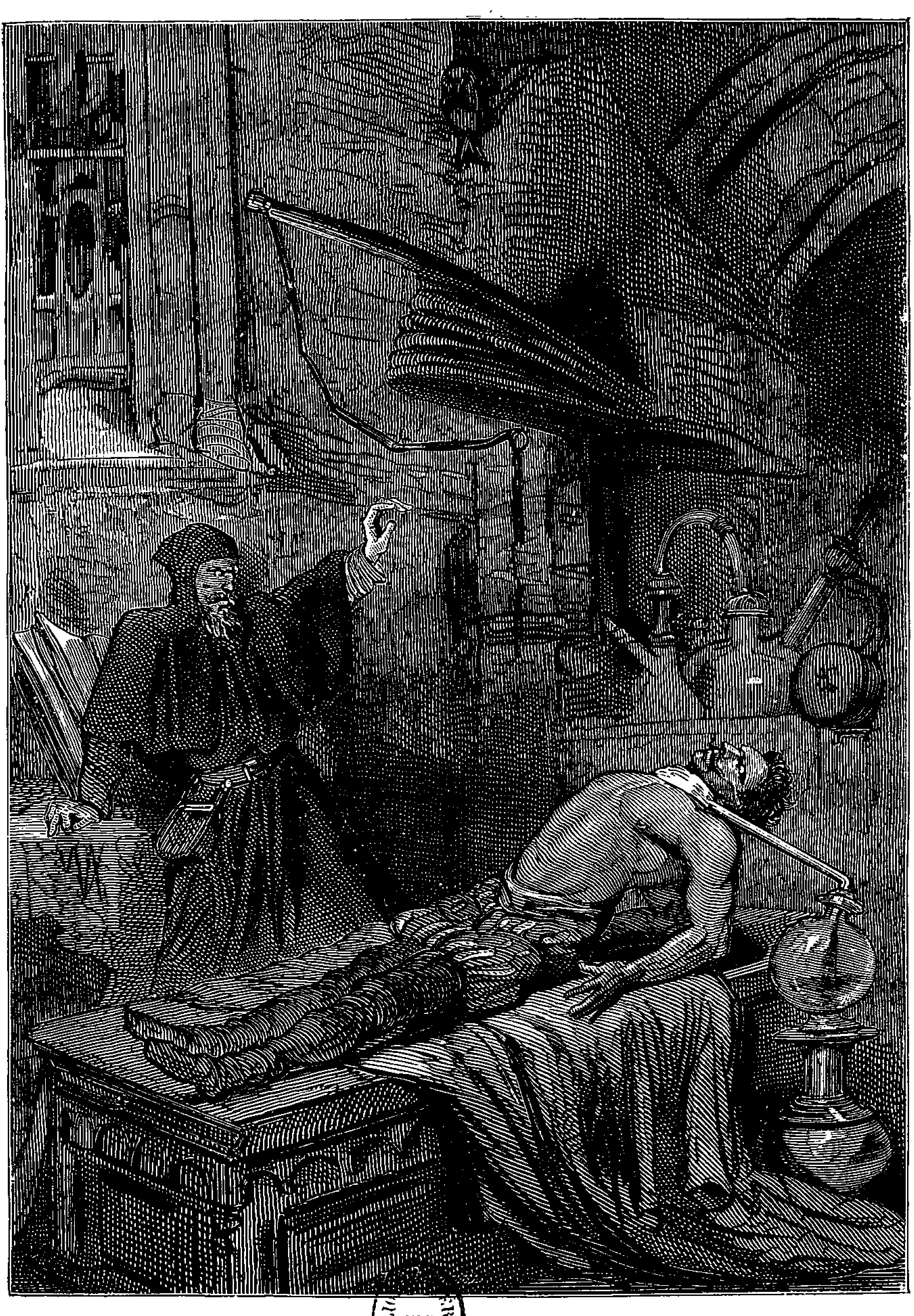
Comme il venait d'écrire une longue colonne de chiffres, il tressaillit et se redressa lentement en prêtant l'oreille ; il avait cru entendre comme un gémissement profond et lointain.

Ce n'était point une illusion de son cerveau enfiévré, et, lorsque son regard eut sondé la pénombre du laboratoire, il se leva lentement et recula jusqu'au mur, pâle de terreur, la bouche ouverte et le bras droit tendu en avant.

Sous le cercle de lumière que projetait la lampe de cuivre, il voyait la poitrine du cadavre se soulever et s'abaisser alternativement en faisant saillir les muscles et les côtes sous la peau. Il voyait deux prunelles sanglantes et immobiles éclairées par la lueur rouge du fourneau, et un rictus de damné découvrant une mâchoire serrée et tordue.

De temps en temps, le corps faisait un violent soubresaut et les contractions du visage exprimaient une atroce souffrance : c'était quand le sang, qui bouillait dans le ballon, remontait dans le tube de métal jusqu'à la veine.

Comme la plupart des moines de ce temps, Berthold Schwartz avait étudié la médecine et la chirurgie.



Le corps faisait un violent soubresaut et les contractions du visage exprimaient une atroce souffrance.

Il ne lui fallut qu'un moment pour dominer sa terreur, et comprendre que le surnaturel n'était pour rien dans cette effrayante résurrection.

Maladroitement pendu par le bourreau, Stylax n'était que congestionné lorsqu'on l'avait apporté, et cette abondante saignée venait de le sauver.

Cependant Berthold Schwartz eut un mouvement d'hésitation, et son regard se détacha un moment du corps du supplicié pour se porter sur un large coutelas accroché à la muraille. Il se demandait alors s'il n'était pas de son devoir de fidèle sujet de l'empereur d'achever la besogne du bourreau.

Mais cette pensée lui fit horreur, et il se dit que, puisque Dieu avait sauvé cet homme, c'est qu'il voulait sans doute que son âme fût rachetée de l'éternelle damnation.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il en marchant résolûment vers la table; son serviteur tâchera de sauver l'âme après le corps.

II

Deux jours se sont écoulés.

Stylax le ressuscité, revêtu d'une vieille robe de cordelier, le cou enveloppé de linge, est assis près de la table dans un grand fauteuil de chêne. Ses traits énergiques sont encore profondément altérés.

Debout de l'autre côté de la table, Berthold, qui vient de remplir deux grands verres de cervoise, taille une large tranche dans un pâté de venaison.

— Çà, maître Stylax, dit le moine après avoir servi le bohême, causons tout en mangeant. J'en sais assez long sur votre histoire pour être bien certain que les gens de Cologne viendront faire un feu de Noël avec les poutres de cette maison, s'ils apprennent votre résurrection.

— Et, acheva le bandit, comme ils prétendent que vous êtes sorcier, il est probable qu'ils nous grilleront de compagnie. Or, je vous dois trop, mon révérend, pour vous exposer à passer par un aussi vilain chemin pour monter en paradis. Encore une nuit de repos, et demain je serai assez fort pour reprendre mon vol, comme le milan qui n'a laissé que quelques plumes dans les toiles du chasseur.

— Stylax, dit le moine d'une voix grave, Dieu a fait pour vous un miracle, ne l'oubliez jamais. Selon la justice humaine, j'ai commis une mauvaise action, presque un crime, en vous rappelant à la vie. Au compte de la loi divine et de ma conscience, j'aurai fait une œuvre pie, si je puis arracher votre âme au démon et vous ramener au bien. Stylax, par la vie que je vous ai rendue, par le sang du Christ mort pour nous racheter, je vous adjure de me dire la vérité : que comptez-vous faire le jour où vous me quitterez ?

— Je tâcherai de rejoindre quelques-uns de mes compagnons dans les forêts de la Thuringe, répliqua le bandit après avoir vidé son verre.

— Et vous recommencerez avec eux à piller et à brûler les villages, à égorger sur les grands chemins.

— A moins que nous ne trouvions quelque prince allemand ou italien qui nous prenne à sa solde, en nous offrant des avantages.

— Bandits ou mercenaires, c'est toujours œuvre de sang et de mort.

— Le chien chasse pour lui ou pour son maître, fit le bohême impassible; d'ailleurs, je ne sais pas d'autre métier que celui de la guerre.

Berthold garda un instant le silence, et arrêtant sur lui ses prunelles sombres :

— Je puis t'en apprendre un autre, moi ! un métier qui te donnera la fortune, la puissance, et prolongera ta vie bien au delà des limites ordinaires. Aujourd'hui, je ne suis qu'un pauvre moine, un savant obscur et malfamé, que la généreuse protection de l'empereur d'Allemagne garde seul du bûcher ! Dans six mois, Berthold Schwartz sera plus puissant que tous les souverains du monde !

— Je ne comprends pas, dit Stylax en le regardant avec un étonnement anxieux.

— Écoute, reprit le moine en se redressant de toute la hauteur de sa grande taille, personne autre que moi ne pénètre dans cette salle ; tu y seras donc en sûreté tant que tu y demeureras. Te sens-tu assez de volonté et de patience pour rester six mois enfermé dans cette maison et me servir d'aide compagnon pour le grand œuvre que je vais entreprendre ? Je ferai de toi un savant, et peut-être aussi un pécheur repentant, si Dieu m'assiste. C'est six mois de fatigues et de veilles, c'est six mois de captivité, mais je t'en ai dit le prix. Stylax le bohême, gracié par ma toute-puissante intervention, sera riche et l'égal des plus grands de la terre pendant deux siècles !

Le bohême courba la tête et réfléchit longuement avant de répondre.

— Je ne crois guère plus au diable qu'à Dieu, dit-il enfin, mais vous m'avez rendu un assez bon service pour que je sois tenté une fois dans ma vie d'essayer de la reconnaissance. J'ai les bras solides et je comprends vite et bien ce que l'on m'enseigne ; qui sait ? peut-être que je deviendrai aussi un savant... Et tenez, maître Berthold, je crois bien que moi aussi j'ai fait de l'alchimie par hasard et sans m'en douter.

— Comment cela ? lui demanda le moine en s'asseyant sur le bord de la table.

— Il y a un mois, dans ma prison, pendant le temps que l'on

réparait mon cachot, dont les grilles ne semblaient pas assez solides à mes gardiens, on m'enferma dans une salle basse qui avait servi de cuisine quelques années auparavant. Les murs humides étaient couverts de nitre, et l'âtre de la cheminée contenait encore au milieu des cendres quelques morceaux de charbon. Je n'avais qu'une longue chaîne au pied, dont l'autre extrémité était scellée à la muraille avec du soufre. Un jour, je m'amusai à râcler ce soufre avec un morceau de verre que j'avais trouvé à terre, et je mélangeai ces râclures avec le nitre qui brillait sur les pierres de mon cachot. Je voulais en former une pâte pour pétrir avec mes doigts des figures et des animaux, et pour donner plus de solidité à cette pâte, j'attirai avec mon pied des charbons de la cheminée et je les écrasai avec le fond de ma cruche. Je mêlai alors cette poussière noire avec le soufre et le nitre, et je versai un peu d'eau dessus. Quand la pâte fut presque sèche, je la pétris dans mes mains, mais elle s'égrenait et tombait en parcelles... Je n'avais pas mis assez de charbon, et, ne pouvant donner une forme à ce mélange, je le broyai en poudre sur les dalles. Le soir, quand le geôlier vint m'apporter un morceau de pain et une cruche d'eau, il vit un petit tas de poussière noire devant la pierre qui me servait de lit, et pensant que c'était un trou que j'avais creusé dans la dalle, il approcha sa lampe tout près du sol... alors !...

— Alors, continua Berthold en lui coupant la parole, une grande flamme aussi rapide, aussi brillante que la flamme de l'éclair, jaillit de terre illuminant tout le cachot.

— Comment savez-vous cela? demanda Stylax.

Le moine, qui s'était levé, alla prendre dans une armoire une bouteille de verre et versa dans une patelle de fer une substance noire et solide, puis il posa la patelle à l'autre bout de la table.

Le bohême ne perdait pas un seul de ses mouvements.

Berthold alluma alors une baguette de sapin, et, la tendant à Stylax :

— Approche ce feu de cette poudre noire, lui dit-il en lui montrant la patelle.

Stylax se leva à son tour, prit la baguette enflammée des mains du moine et la posa sans hésiter sur la patelle.

Un éclair arrondi comme un globe et d'un jaune vif s'élança jusqu'au plafond, et un nuage de fumée roula sur les murs du laboratoire.

Les yeux de Stylax restaient fixés sur la patelle noircie par la poudre.

— Oui, c'est le même feu diabolique, dit-il enfin et comme s'il se parlait à lui-même, seulement celui-là est plus clair et plus vif.

— C'est, répondit Berthold, parce que le mélange des matières a été fait selon les règles de la science; il n'en est pas moins vrai que le hasard t'avait fait découvrir cette curieuse substance inventée par les Arabes, et qui est probablement la même que le feu des Grecs, composé par le Syrien Callinique. Ton geôlier a dû croire que tu étais un suppôt de Satan.

— Tout ce que je sais, répondit le bohême en se laissant retomber sur son fauteuil, c'est qu'il avait la figure et les cheveux brûlés, et que s'il n'était pas passé une ronde d'arbalétriers dans les souterrains, je n'aurais pas été pendu et saigné comme un mouton.

Quand ils eurent achevé leur souper, Stylax, qui semblait alors sombre et inquiet, demanda à son hôte et futur maître dans la science noire à quoi servait cette poudre qui produisait une si belle flamme.

— Elle ne sert à rien dans notre pays, répondit le moine, mais on dit que les gens de l'Orient l'emploient pour lancer des flèches, ce qui me paraît impossible, et que, mélangée avec d'autres substances et mouillée, elle produit des feux qui montent vers le ciel et retombent en pluie d'or.

— Eh bien! maître Berthold, dit Stylax avec un sourire étrange, il faudra m'apprendre à faire cette poudre de feu.

III

Stylax ne s'était pas trop vanté en disant qu'il comprenait vite et bien ce qu'on lui enseignait.

Depuis trois mois qu'il aidait l'alchimiste dans ses manipulations, il était devenu presque aussi habile que lui.

Toujours croyant dans la puissance de la centième essence, Berthold avait distillé tous les esprits, calciné ou fondu les pierres et les métaux qui devaient entrer dans la composition de la pierre philosophale.

Il ne s'occupait plus alors que de la fonte de l'énorme cornemuse de fer qui devait renfermer toutes ces substances.

Un fondeur de cloches de Cologne, passé maître dans son art, s'était chargé de couler cette pièce d'un seul jet, et le moine allait chaque jour surveiller le travail des ouvriers qui préparaient le moule en terre glaise.

Pendant ses longues absences, Stylax restait seul dans le laboratoire, où il s'occupait activement à construire le fourneau qui devait renfermer la cornue.

Mais les travaux du maître et de l'élève faillirent être brusquement interrompus par un fait étrange et mystérieux qui jeta subitement l'épouvante dans la ville.

Une nuit, un jeune officier de la garde de l'Empereur, qui avait donné rendez-vous à sa belle au bord du Rhin, se promenait devant les fenêtres de l'alchimiste en faisant sonner ses éperons d'or.

Aucune lumière ne brûlait à l'intérieur de la maison, dont la silhouette se découpait en noir sur le ciel clair.

Tout à coup des pêcheurs qui amarraient leur bateau à un pieu de la rive furent éblouis par un éclair qui partait de la maison du sorcier, et ils entendirent au même instant une explosion de tonnerre et un cri aigu.

Épouvantés par ce mystère diabolique, ils se hâtèrent de détacher leur bateau et de redescendre le Rhin à toutes rames.

Le lendemain, on trouva le cadavre du jeune officier, couché la face contre terre. Son épée et son poignard étaient restés dans leur fourreau, et il n'avait aucune blessure apparente; mais lorsqu'on lui ôta la courte pelisse de fourrure qu'il portait par-dessus sa cuirasse, on vit sur le côté gauche un petit trou rond percé dans le fer et à demi rebouché par un caillot de sang.

Aucune lance, aucune épée, aucun marteau d'armes n'avaient pu trouer le fer avec cette régularité qui dénotait une force surnaturelle.

Les pêcheurs racontèrent alors ce qu'ils avaient vu et entendu, et la foule exaspérée se rua vers la maison du sorcier en hurlant des cris de mort.

Comme elle commençait à lancer des pierres dans les fenêtres, Berthold Schwartz apparut subitement monté sur un chariot traîné par des bœufs, et entouré de quatre compagnons fondeurs.

Ils apportaient la grande cornemuse de fer fondue la veille.

A la vue de l'alchimiste et de l'instrument bizarre et inconnu posé sur le chariot, la foule recula en grondant sourdement.

Berthold descendit du chariot et, s'avançant résolûment, demanda d'une voix impérieuse pour quelle raison on assiégeait sa maison.

Un vieux soldat invalide, plus brave que ses compagnons, lui expliqua ce qui s'était passé dans la nuit et lui montra le cadavre de l'officier couché sur une civière.

— Cette nuit, répondit le moine, j'étais hors des murs de Cologne, à la fonderie de maître Thulden; ces braves compa-

gnons avec lesquels j'ai travaillé jusqu'au jour vous l'affirmeront.

— Oui, c'est la vérité, crièrent les fondeurs, il a travaillé toute la nuit avec nous de la lime et du marteau.

Berthold s'approcha alors du mort, que l'on avait dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture, et, s'agenouillant près de lui, il examina la plaie avec une grande attention.

La foule, toujours menaçante et agitée, se resserrait peu à peu autour du moine, attirée par une irrésistible curiosité.

— Je n'ai jamais vu de blessure plus étrange, dit-il enfin; le trou qui perce la poitrine et la traverse de haut en bas semble avoir été fait par une boule de métal... mais je ne connais pas d'arme de trait assez puissante pour faire pénétrer un corps rond à travers une cuirasse de fer. Il y a là un mystère que je ne saurais comprendre.

Berthold, qui s'était relevé, étendit la main droite sur le mort et reprit d'une voix grave :

— Sur le sang du Christ et la vie éternelle dans le paradis, je jure que je ne suis pour rien dans la mort de cet homme.

La foule qui l'entourait s'écarta de son passage avec un craintif respect.

Berthold ouvrit la porte de sa maison et fit un signe au conducteur du chariot, qui toucha ses bœufs; lorsqu'ils furent devant la porte, les quatre compagnons fondeurs sautèrent à terre, enlevèrent la grosse cornue de fer, la portèrent dans la salle basse, et la placèrent sur le fourneau que Stylax avait construit. La foule, qui se tenait à distance sur la grève, suivait avec une anxieuse curiosité ces manœuvres étranges auxquelles elle ne comprenait rien.

Lorsque les compagnons fondeurs remontèrent sur leur chariot pour repartir, une vieille femme leur demanda à quoi allait servir cette grosse marmite à long bec, qu'ils venaient d'apporter au sorcier.

Le plus jeune des compagnons fondeurs, qui avait l'humeur joviale, lui répondit que c'était pour cuire une herbe qui ferait

repousser les dents aux vieilles femmes, et la foule, qui se range toujours du côté des mauvais plaisants, hua et bouscula la vieille, qui s'en alla en grommelant :

— On sait bien que c'est pour griller des petits enfants que ce maudit sorcier a fait fondre cette grosse marmite, mais patience, patience, une belle nuit le diable emportera la maison, la marmite et le sorcier !

IV

C'était la troisième nuit que l'alchimiste et son aide passaient devant leur fourneau.

Épuisé de fatigue, les traits pâlis et contractés par la pensée qui brûlait son cerveau, Berthold Schwartz s'était étendu sur la peau d'ours qui lui servait de lit, et il dormait depuis une heure d'un sommeil de plomb.

La ville, enveloppée d'un brouillard épais, était muette et sombre.

Le Rhin, grossi par les dernières pluies, roulait ses flots rapides en faisant entendre un grondement sourd et continu.

C'était une de ces lugubres nuits où les âmes errantes souffrent et se plaignent, où les sorcières du Broken resserrent leur cercle autour du feu de viornes.

Stylax venait de retourner, pour la quatrième fois, le sablier, qui marquait alors deux heures.

Tout était prêt pour le grand œuvre.

Les matières végétales et animales, les métaux et les minéraux qui devaient être mélangés dans la cornue de fer étaient rangés sur une table dans la salle basse

Le fourneau, chargé de charbon et de fagots, n'attendait que la flamme de la torche pour jeter en mugissant des gerbes d'étincelles sur le ciel noir.

Après s'être assuré que le moine était profondément endormi, le bohême descendit rapidement par la trappe dans la salle basse, alluma une lanterne de corne qu'il suspendit à un clou, et, démasquant un petit tonneau recouvert par de vieilles tapisseries, il le fit rouler près du fourneau.

Détachant alors avec précaution le couvercle du tonneau, il puisa dedans avec une écuelle de bois la poudre noire qu'il contenait, et la versa jusqu'au dernier grain dans la grande cornue de fer qui s'encastrait dans le fourneau.

Ce travail achevé, il boucha avec force le bec de la cornue avec une bonde de bois, et remonta dans le laboratoire.

Berthold Schwartz dormait toujours, et sa respiration était courte et haletante; la fièvre brûlait ses veines.

Avec la pointe d'un grand clou, Stylax força les portes d'un bahut, dans lequel il prit une robe de cordelier, un manteau de bure et une escarcelle de cuir pleine d'or.

Cela fait, il cacha ces objets dans un coffre, referma les portes du bahut, et glissa sous le froc gris, qu'il portait alors, un solide coutelas qu'il alla décrocher à la muraille.

Ces préparatifs terminés, il attisa les charbons incandescents qui brûlaient dans un fourneau de terre posé sur les dalles du laboratoire, et, prenant sur la table un grand tube de fer, il s'approcha du moine toujours endormi, et le regarda attentivement.

Le visage du bandit avait alors une expression diabolique.

— Lui aurais-je versé une trop forte dose de cette drogue qui fait dormir? se disait-il dans sa pensée... Par le diable, mon vrai maître et seigneur, l'aventure ne serait plus aussi divertissante, si je ne lui montrais pas mon invention en échange de tous les secrets qu'il m'a appris! Et il regarda avec un sourire ironique le tube de fer qu'il tenait à la main, et se dit encore mentalement :

« L'officier de l'Empereur est mort trop vite; je voudrais qu'il pût voir, lui, et comprendre encore pendant tout le temps que le feu s'allumera en bas. »

Berthold poussa un grand soupir, et ses deux mains crispées s'étendirent en avant comme s'il cherchait à repousser quelque monstre qui l'assaillait en rêve.

Stylax lui toucha l'épaule et cria d'une voix forte :

— Debout, maître! debout! tout est prêt, et la quatrième heure va tomber dans le sablier.

Le moine se dressa brusquement et bondit sur ses pieds, les prunelles dilatées par la terreur, les dents serrées et les membres agités d'un tremblement convulsif.

— Qu'avez-vous donc, maître Berthold? lui dit le bohême en s'approchant de lui.

— Ah! c'est toi, Stylax? répondit l'alchimiste d'une voix sourde... Je te remercie de m'avoir éveillé. Il regarda autour de lui, passa ses mains sur ses yeux, et reprit à voix basse : Quel épouvantable rêve, mon Dieu!

— Un rêve! fit le bohême; auriez-vous vu par hasard le pape lancer sur vous les foudres de l'Église?

— Non, reprit le moine en faisant deux pas vers lui et en lui posant une main sur l'épaule; j'ai vu l'enfer sur terre! C'était un immense champ de bataille couvert de morts, qui portaient tous sur la poitrine une blessure ronde et sanglante comme celle de ce soldat tué là... sous la fenêtre. Tout au fond de cette plaine, où la chair livide recouvrait partout la terre, un démon à face humaine était accroupi sur une sorte de chariot d'airain, ressemblant à un tronçon de colonne posé sur des roues. De ce chariot partait à chaque instant un tonnerre de feu et de fumée, et à chaque détonation les morts se soulevaient en poussant un long gémissement, et le sang qui coulait alors de leurs blessures venait en serpentant glisser sur une grande sphère qui représentait le monde et la faisait rouler vers un abîme sans fond.

Stylax, qui l'écoutait attentivement, tressaillit et le regarda

dans les yeux comme pour chercher à lire dans sa pensée.

— Cela est vraiment effrayant, maître, reprit-il avec moins d'assurance; mais les visions ne sont que des mensonges de notre esprit. Vous avez mieux à faire cette nuit que de vous occuper d'un mauvais rêve qui court maintenant sur les nuages.

— C'est peut-être un avertissement de Dieu, proféra le moine d'une voix grave.

— Dites plutôt une inspiration du diable, qui est jaloux de notre œuvre et veut la retarder.

— Nous sommes accablés de fatigue, répondit Berthold toujours préoccupé, et la calcination des quarante substances mélangées doit durer quarante heures... Reposons-nous encore cette nuit.

— Soit, répondit Stylax; mais avant de prendre ce repos dont j'ai autant besoin que vous, profitons de ce brasier que j'ai allumé pour forger le crochet de fer qui doit nous servir à tisonner le grand fourneau. J'ai été un peu forgeron autrefois, et pendant que vous ferez rougir au feu ce tube de fer, je vais chercher le bloc de pierre qui me servira d'enclume.

Berthold s'approcha du fourneau, et, tendant le bras vers son aide :

— Donne-moi ce morceau de fer, je vais te servir de compagnon forgeron.

Stylax le plaça bien en face du fourneau, et plongeant vivement le tube au milieu des charbons ardents, il lui recommanda de soutenir l'autre extrémité à la hauteur de sa poitrine pour l'empêcher de glisser dans le fourneau.

Berthold exécuta docilement cette manœuvre.

Stylax courut alors au fond du laboratoire, et, le corps ployé en avant comme une bête de proie qui s'apprête à bondir, il attendit.

Ne l'entendant pas remuer, Berthold tourna la tête de son côté; mais au même instant, un jet de feu partit du tube de fer par le bout qu'il tenait dans ses mains, et une violente déto-

nation ébranla les murs du laboratoire, dont le vitrail tomba en éclats.

Un râle sourd sortit de la poitrine du moine, sa tête se renversa sur ses épaules, et de sa bouche grande ouverte jaillit un flot de sang; il recula de deux pas, oscilla un instant sur ses jambes et s'abattit le visage contre les dalles.

Un éclat de rire sauvage répondit au râle de douleur, et Stylax, bondissant par-dessus le fourneau, vint soulever le corps inerte du moine et l'adosser contre la muraille.

— Es-tu bien mort, Berthold Schwartz? lui cria-t-il alors en se penchant sur lui.

Berthold, dont la poitrine haletait, fixa sur lui ses yeux égarés et voilés par les affres de la mort.

— M'entends-tu, moine? continua le bandit en lui secouant le bras.

— Oui, murmura Berthold d'une voix éteinte... C'est toi qui m'as tué, misérable!

Stylax se redressa en éclatant de rire.

— Oui, c'est moi, très-cher maître! avec cette poudre que tu m'as appris à préparer; avec cette poudre qui ne servait à rien, pauvre savant ignorant, parce que vous n'aviez pas osé chercher le secret de son infernale puissance. Misérable fou, qui as été tirer Stylax du tombeau pour lui donner, avec la science, le plus terrible moyen de détruire les hommes, qu'il exècre, et de faire verser des fleuves de larmes! Je n'ai pas été créé par Dieu, moi... je suis l'enfant d'une louve à face humaine, un monstre qui ne respire que pour le crime, le sang et la douleur! Je suis le génie du carnage et de la mort!

— Ah! le rêve! le rêve! murmura le moine avec désespoir.

— Écoute, reprit Stylax, c'est moi qui, de cette fenêtre, ai frappé l'officier de l'Empereur, à plus de cinquante pas de distance, avec ce même tube de fer, qui lance la mort plus sûrement que toutes les armes inventées par le diable. Vous ne connaissiez que l'éclair produit par la poudre, moi j'ai trouvé la *force de*

projection, et ce secret-là va bouleverser le monde. Tu cherchais l'élixir de vie, triple sot! j'ai créé, moi, la poudre de mort. Je lancerai la foudre à ma volonté; la foudre enfermée dans de grands tubes de fer, qui ira au loin trouer l'armure des chevaliers, et les coucher sur la terre comme les épis dans le sillon.

— Je ne veux plus t'entendre, exécrable monstre, dit Berthold, qui venait de tomber sur ses mains... Va-t'en, damné, et laisse-moi mourir dans la prière.

— Et moi, je veux que tu m'entendes jusqu'à ton dernier souffle... je veux que tu meures désespéré et en maudissant Dieu! Écoute, écoute bien, moine : cette invention de l'enfer, c'est toi qui l'auras faite, car je vais profiter de notre ressemblance pour me substituer à toi. Je vais devenir le cordelier Berthold Schwartz, le savant alchimiste de Cologne, et je vendrai mon secret au roi le plus riche et le plus généreux; au roi qui voudra abattre le plus de soldats sur les champs de bataille.

L'histoire gardera ton nom pendant des siècles, et pendant des siècles ton nom sera exécré et maudit par les hommes.

Berthold poussa un long cri de désespoir, et, par un effort surhumain, se dressa sur ses genoux.

— Ah! ah! tu es encore plus fort que je ne croyais, fit le bohême; tant mieux, tu auras le temps de réciter le *Miserere*. Ta blessure n'est peut-être pas mortelle? Tant mieux... j'ai pris mes précautions, et l'angoisse de l'esprit va être plus atroce encore que la souffrance du corps.

— Sois maudit pour l'éternité, démon, répondit Berthold en s'accrochant au pied de la table.

Stylax venait de lever la trappe qui ouvrait sur la salle basse, et après avoir pris les objets qu'il avait cachés dans le coffre, la robe monacale et l'escarcelle, il descendit quatre échelons.

— Adieu, Berthold Schwartz, cria-t-il, tu n'auras pas fait fondre pour rien ta grande cornue de fer... Je l'ai remplie de poudre pendant que tu dormais, et je vais allumer le fourneau avant de partir... Remercie-moi donc, moine, je vais te lancer au

ciel avec toute ta boutique de sorcier... Tu pourras encore chercher là-haut la pierre philosophale.

Il jeta un dernier éclat de rire en abaissant sur sa tête la lourde trappe de chêne. . . . .

. . . .

Berthold se traînait sur les dalles, sur lesquelles il laissait des sillons rouges. Ses yeux se voilaient de plus en plus, et le sifflement de sa respiration résonnait dans le silence de cette nuit terrible.

De temps en temps, un petillement de sarments enflammés montait de la salle basse.

En rampant sur les genoux, Berthold arriva jusqu'à la fenêtre.

— Seigneur Dieu, ayez pitié... pitié! donnez-moi la force! dit-il en s'accrochant au balcon de fer. Ses bras se roidirent si fortement, qu'il se dressa sur ses pieds et retomba le corps ployé sur la balustrade. Alors il détacha la ceinture de corde enroulée autour de ses flancs et en noua un des bouts à un barreau de fer. Ses mains tremblantes saisirent la corde, et il se laissa rouler dans le vide béant que les ténèbres remplissaient. . . . .

. . . .

Quelques secondes après, un volcan de feu et de fumée creva la terre avec une formidable explosion... Une lueur sanglante éclaira un moment toute la ville, dont les maisons tremblèrent jusque dans leurs fondations, et des blocs de pierre et de fer, des poutres enflammées, lancées vers le ciel, retombèrent au loin, écrasant les toitures et incendiant le chaume des masures de la grève.

Quand le jour se leva sur ces ruines, on ne vit plus que des décombres calcinés et un grand trou noir à la place où s'élevait la veille la maison de Berthold Schwartz, l'alchimiste de l'empereur Louis de Bavière.

DEUXIÈME PARTIE

L'ART DE MORT

I

> Hélas! en ce lieu de Crécy chut la fleur de la chevalerie de France, par quoi nous devons croire que Dieu a souffert ces choses pour nos péchés; car il y avait lors en France force orgueil de seigneurie, convoitise de richesse et déshonnêteté de vêtements, etc., etc.
>
> *(Grandes Chroniques de France.)*

Le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, cet illustre aveugle qui frappait comme un sourd sur ses ennemis, ou les ennemis de ses alliés, avait juste cinquante ans le 25 août 1346, la veille de la bataille de Crécy, où il se fit tuer avec ses chevaliers.

Jean de Bohême, qui aimait la guerre comme un gentilhomme campagnard aime la chasse, ayant soumis tous les princes de Silésie à la couronne de Bohême, et ne voyant plus de longtemps l'occasion de jouer du fléau d'armes sur ses terres ou sur celles de ses voisins, prit parti pour le roi de France Philippe VI, qui avait alors à repousser une nouvelle invasion anglaise.

Édouard III était débarqué à la Hougue-Saint-Vaast, avec une armée de 32,000 hommes, et, après s'être emparé de Barfleur, de Cherbourg, de Valognes et de Caen, il avait remonté la rive

gauche de la Seine et brûlé successivement Pont-de-l'Arche, Poissy, Vernon et Saint-Germain.

Le roi de France, qui y avait mis toute la patience possible, jugea cependant qu'il était temps de courir sus à ces incendiaires et à ces pillards.

Devant la grande armée qui marchait sur lui bannières déployées, l'Anglais battit en retraite pour se mettre en sûreté derrière la Somme, qu'il franchit au gué de Blanquetaque.

Ne pouvant reculer davantage, il s'établit sur la pente d'un monticule près de Crécy, et attendit l'ennemi pour lui livrer bataille.

Dès le matin, Philippe VI était parti d'Abbeville sous une pluie battante pour tomber sur les Anglais, qui n'étaient qu'à cinq lieues de distance.

A une demi-heure de marche du camp anglais, il ordonna de faire halte et envoya quatre chevaliers en éclaireurs pour reconnaître exactement la position de l'armée anglaise.

Trois de ces chevaliers étaient Français; le quatrième, écuyer du roi de Bohême, se nommait Otto de Herzberg.

Énigme vivante pour les compagnons d'armes de Jean de Luxembourg, Otto de Herzberg passait pour très-savant, et il avait rendu, en effet, pour quelques mois, la vue au roi de Bohême. Mais cet héroïque coureur d'aventures n'était pas homme à suivre patiemment un traitement qui exigeait un repos absolu.

Jean était redevenu aveugle, et pour toujours, cette fois.

Le roi de Bohême avait une très-vive amitié pour Otto de Herzberg, qui le suivait dans toutes ses expéditions.

Aucun n'aurait pu dire d'où venait cet homme, qui gardait un mutisme presque absolu, fuyait la société de ses compagnons de guerre, et vivait dans les pratiques ascétiques les plus rigoureuses.

On disait qu'il avait appris à transmuer le plomb en or, et à faire des pierres précieuses dans le laboratoire de l'alchimiste de l'empereur d'Allemagne, Berthold Schwartz, emporté par le diable

l'année précédente; mais on le disait tout bas, car ce grand moine défroqué dont les yeux étincelaient derrière les croix percées dans la visière de son casque, et qui faisait tournoyer dans l'air comme une baguette la plus lourde masse d'armes, inspirait un sentiment de superstitieuse terreur aux plus audacieux.

Otto de Herzberg avait fait demander par son maître, au roi de France, d'être adjoint aux chevaliers français envoyés en reconnaissance, ce à quoi Philippe avait consenti volontiers.

Avant de monter à cheval, Otto eut un long entretien avec Jean de Luxembourg, et il lui remit un parchemin que ce dernier enferma dans son escarcelle.

En le quittant, le roi le serra cordialement dans ses bras et lui dit d'une voix émue :

— Que Dieu te conduise, mon pauvre Berthold Schwartz. Un autre pourrait peut-être accepter le marché que ce bandit m'a proposé; il faut faire justice du régicide. Si tu ne reviens pas, si ton dévouement est inutile, je jure ma foi de gentilhomme et de soldat que je vengerai ta mort et que je remplirai fidèlement tes dernières volontés.

Otto de Herzberg enfourcha son cheval, qu'il lança au galop, et rejoignit ses trois compagnons qui avaient pris les devants.

Quand ils furent parvenus sur un monticule d'où l'on pouvait apercevoir tout le camp anglais, Otto se dressa sur ses étriers et regarda avidement les différents groupes de soldats, la plantation des tentes et la disposition du terrain.

Sous le poudroiement d'or du soleil qui faisait miroiter les armures, il vit des hommes qui roulaient des barils et transportaient des caisses auprès de grands tubes de fer posés sur des madriers disposés en forme d'X.

Il y avait plus de trente de ces machines rangées sur les flancs du camp.

Une sourde exclamation s'exhala de la poitrine d'Otto, qui, passant rapidement devant les chevaliers de France qui causaient entre eux, leur dit d'une voix vibrante :

— Regardez ces machines de fer placées sur des chevalets de bois. Eh bien! ces machines dont vous ne comprenez pas l'usage, vont lancer la foudre et la mort dans nos rangs. Ces machines inventées par un démon vont anéantir l'armée de notre roi.

Les trois Français le regardèrent avec un étonnement ironique, et le plus jeune des trois lui répondit en éclatant de rire :

— On dit que vous êtes un savant fameux dans votre pays, maître Otto de Herzberg, mais la science d'Allemagne est ignorance sur la terre de France. Ces machines qui vous épouvantent ne sont que des barrières qu'ils retourneront lestement quand ils nous verront courir sur eux la lance en arrêt.

— Non, reprit Otto, ces tubes de fer vomiront des tonnerres de feu et de fer, et vous serez couchés sur la plaine avant d'avoir franchi la moitié de la distance qui nous sépare de l'ennemi. Messeigneurs, je vous adjure, au nom de Dieu, de répéter au roi ce que je viens de vous dire, et de le supplier de ne pas livrer bataille en plein jour.

— Pâques-Dieu! s'écria un des chevaliers, vous vous chargerez tout seul de la commission, Otto de Herzberg. Nous avons une trop rude revanche à prendre, pour demander au roi de nous la faire attendre plus longtemps.

— Que Dieu vous absolve! répondit l'Allemand, je vais essayer de venger votre mort ; adieu!

Avant qu'ils eussent pu deviner son projet, il enfonçait ses éperons dans le ventre de son cheval et s'élançait comme un tourbillon vers le camp anglais en agitant une écharpe blanche.

— Traître! lâche et infâme! crièrent les Français le poing tendu vers l'ennemi.

II

Les archers de la garde du roi qui formaient la première ligne de bataille coururent à la rencontre du transfuge, qui avait toujours conservé l'épée au fourreau, et ils le firent prisonnier.

— Conduisez-moi devant le roi, leur dit-il, je lui apporte des nouvelles qui doivent lui assurer la victoire.

Pendant qu'un officier allait à la tente d'Édouard III, le prévenir de ce qui se passait, Otto, que les archers laissaient libre, s'approcha d'un des tubes de fer lié sur trois chevalets plantés en terre et l'examina avec une extrême attention.

Un soldat, adossé contre une caisse pleine de boulets de pierre, enroulait une mèche autour d'une baguette d'osier.

A la forme de ses vêtements et à ses armes, Otto reconnut un compatriote. Il lui toucha le bras et lui dit en allemand :

— Qui vous a appris à charger ces tonnerres et à les faire partir ?

Le soldat se retourna, sourit niaisement et répondit :

— C'est le moine !

Otto courba la tête pour cacher la pâleur livide de ses traits et demanda encore :

— Quel moine ?

— Berthold Schwartz, de Cologne ; il a vendu le secret au roi d'Angleterre pour un plein baril d'or, et le roi lui a donné le commandement de ses *bombardes*.

— Et... ce moine est au camp anglais ?

Le soldat, qui s'était levé, étendit la main vers une tente au-dessus de laquelle flottait un pennon mi-parti noir et blanc.

— Voilà sa tente.

— Merci, camarade; dis-moi encore : pourquoi cette bombarde est-elle plus grosse que toutes les autres?

Et Otto lui désigna une énorme pièce de fer portant des cercles plus forts que les autres bombardes.

— Celle-là est au roi et porte son nom; le roi Édouard et son fils, le prince de Galles, doivent y mettre le feu de leurs mains, au commencement de la bataille.

Otto de Herzberg s'assit sur la caisse de boulets et s'absorba dans une profonde méditation.

L'officier qui s'était rendu à la tente du roi revint bientôt le chercher pour le conduire auprès d'Édouard III.

Avant de l'introduire, cet officier lui enleva son épée et son poignard.

Le roi, en armure de guerre, était assis sur des coussins de velours; le prince de Galles se tenait debout près de lui.

— Je suis le chevalier Otto de Herzberg, l'écuyer du roi de Bohême, lui dit le transfuge, et je viens non pour combattre avec les Anglais, mais en loyal ennemi, pour te prévenir, roi Édouard, que tu as dans ton camp un misérable traître, qui, après t'avoir vendu le secret de la plus terrible de toutes les armes de guerre, le secret de la poudre et des bombardes, a offert à Jean de Luxembourg de lui vendre son infernale invention.

— Le moine Schwartz, dit Édouard les sourcils froncés.

— Non, répondit Otto; Berthold Schwartz est mort il y a un an à Cologne, écrasé par l'explosion de sa maison. L'homme qui a pris son nom est un bohême nommé Stylax, un voleur de grands chemins qui devait expier ses crimes sur la potence, et qu'un miracle a sauvé.

— Le roi de Bohême, qui aime la guerre, a dû accepter les offres de ce traître? dit Édouard en fixant sur le transfuge son regard d'aigle.

— Non, répliqua Otto; Jean de Luxembourg est un chevalier; il combat avec la lance et l'épée et non avec les armes du démon.

Un sourire ironique plissa les lèvres du prince de Galles, qui dit en se tournant vers son père :

— Jean de Luxembourg est aveugle, il ne verra pas l'effet de nos bombardes, mais il l'entendra, et il comprendra que ce n'est plus avec la lance et l'épée que l'on peut gagner les batailles.

— Les Français sont habiles à trouver des ruses de guerre, reprit Édouard III ! Quel intérêt ton maître a-t-il de me fournir la preuve de la trahison de Berthold Schwartz ?

— Jean de Luxembourg est un loyal ennemi qui ne veut pas acheter une victoire au prix d'un double assassinat.

Édouard se leva brusquement, et marchant sur Otto, qui demeurait immobile et le regard assuré, il lui dit en lui serrant le poignet dans son gantelet de fer :

— Je devine maintenant ton dessein; tu veux essayer de m'épouvanter avec la menace d'un danger imaginaire, afin de paralyser ma volonté et mon action au moment du combat. C'est toi qui es le traître ! misérable !

— Oui, répondit Otto avec calme, je suis le traître qui vient pour payer au bohême Stylax le prix de votre sang et celui de votre fils. Maintenant que j'ai avoué mon crime, faites-moi pendre avec mon complice.

Édouard le regarda fixement dans les yeux, et, prenant une soudaine résolution, il appela l'officier qui se tenait l'épée nue devant la porte de la tente et lui dit :

— Amenez ici le moine Berthold Schwartz.

— Je ne comprends pas le dessein de Votre Altesse, dit Otto quand l'officier se fut éloigné; si cet homme me voit dans la tente royale, il niera tout et vous ne saurez pas la vérité.

Édouard ne répondit pas; il dit quelques mots à voix basse à son fils, et se dirigeant vers une lourde tapisserie qui séparait la

tente en deux parties, il fit un signe muet à Otto et disparut.

— Abaissez la visière de votre casque, commanda le prince de Galles au chevalier allemand, et écoutez attentivement ce que je vais dire au moine.

Otto de Herzberg exécuta l'ordre du jeune prince en s'inclinant avec respect.

L'officier auquel le roi avait parlé revint bientôt accompagné du faux Berthold Schwartz.

Comme ils entraient dans la tente royale, des fanfares de trompettes retentirent au dehors.

Stylax portait sur sa robe grise de cordelier une lourde cuirasse et des brassards.

Un capuchon de mailles encadrait son visage, qui avait alors une expression de sombre défiance.

— Faites conduire mon cheval devant la tente, dit le jeune prince à l'officier, je vais rejoindre le roi qui se rend au campement des Écossais.

Lorsque l'officier fut sorti, le prince reprit en s'adressant au moine :

— Berthold Schwartz, le roi Jean de Bohême, mécontent de Philippe de France, qui l'a gravement outragé hier, nous envoie un de ses chevaliers pour nous apprendre dans quel ordre de bataille l'ennemi doit nous attaquer, et sur quels points nous aurons à opposer la défense la plus énergique. Comme vous avez le commandement des bombardes, il vous importe de connaître à l'avance tous les mouvements des Français. Profitez des avis que le chevalier Otto de Herzberg va vous donner.

— J'obéirai aux ordres de Votre Altesse, dit Stylax en s'inclinant humblement.

— Parlez en toute assurance, Otto de Herzberg, dit le prince en passant devant lui pour gagner la sortie de la tente; Berthold Schwartz est un fidèle et loyal serviteur.

III

Dès qu'il fut seul avec le faux moine, Otto s'approcha rapidement de la tapisserie qui fermait le fond de la tente, et en écarta un des plis pour s'assurer que personne ne pouvait surprendre leur conversation.

— Le temps presse, dit-il alors en revenant près de Stylax. Le roi de Bohême accepte le marché que tu lui as fait proposer par un moine de ton ordre. Tu recevras les cinq mille écus d'or que tu as demandés pour tuer le roi d'Angleterre et le prince de Galles.

— Jean de Bohême a agi sagement, répondit Stylax en s'asseyant sur un escabeau; l'histoire que tu as forgée pour pénétrer dans le camp anglais prouve qu'il a d'habiles serviteurs. Mais j'ai l'esprit aussi subtil que le vôtre, mes maîtres, et je suis aussi prudent que vous. Je ne commencerai la besogne qu'autant qu'elle sera payée d'avance.

— C'est une bonne précaution, — répondit Otto tout en fouillant sous sa cuirasse pour y prendre un objet qui scintilla bientôt dans sa main droite : un collier de pierreries. — Ce collier d'émeraudes et de diamants, qui vaut deux mille ducats de Bohême, te paraît-il une garantie suffisante? reprit-il en faisant étinceler le collier devant ses yeux.

— Oui, répondit le bandit, si les pierres ne sont pas fausses.

— Essaie de les écraser contre ta cuirasse, répondit Otto en lui tendant le collier, mais sans le lâcher.

— Émeraudes et diamants sont dignes d'un roi... répliqua Stylax après avoir rayé son gantelet avec une des pierres, mais j'aime mieux les écus d'or.

— Tu auras le collier comme garantie, et l'or ensuite pour prix du sang royal.

— Vous êtes bien généreux, seigneur Otto, dit le bohême avec un accent de défiance qui déconcerta un instant l'envoyé du roi Jean.

— On ne saurait acheter trop cher une victoire. Tu m'as dit que tu ne commencerais la besogne que lorsqu'elle serait payée d'avance; j'accepte cette condition; mais je veux savoir quel moyen tu comptes employer pour tuer du même coup le roi Édouard et l'héritier de la couronne d'Angleterre. Si ce moyen est bon et si j'emporte d'ici la certitude qu'il aura le résultat que nous en attendons, je te donne ce joyau tiré du trésor royal.

Les yeux du bohême restaient attachés sur le collier, mais il ne répondait pas.

— Hâte-toi, fit Otto avec impatience, on peut venir nous surprendre.

— Eh bien, dit-il avec un geste énergique, je mettrai triple charge dans la bombarde que le roi doit venir tirer avec son fils au commencement de la bataille; la pièce se brisera sous l'explosion et ses éclats frapperont mortellement ceux qui seront auprès.

Otto lui tendit silencieusement le collier, qu'il se hâta d'enfermer dans l'escarcelle de cuir pendue à sa ceinture.

C'était marché conclu, mais Otto savait que le roi d'Angleterre avait entendu tout ce qui venait de se dire.

IV

Les bannières des chevaliers de France flottaient au vent à cinq portées d'arc du camp, et l'on voyait les archers génois s'éparpiller comme un vol de corneilles derrière les saules qui bordaient la prairie sur la gauche.

L'armée anglaise, rangée en bataille, attendait le choc de l'ennemi.

Les soldats qui devaient charger et tirer les bombardes étaient à leur poste, flanqués par les compagnies d'arbalétriers, et ces fameux archers de Cornouailles dont la flèche ne manquait jamais le but.

Édouard III et le prince de Galles se tenaient derrière la plus grosse bombarde avec Stylax, qui observait attentivement toutes les manœuvres de l'ennemi.

Monté sur le cheval qui l'avait amené au camp anglais, Otto de Herzberg demeurait immobile comme une statue à la gauche du roi, la lance haute, la visière baissée.

— Voici l'ennemi, il est temps! s'écria tout à coup le bohême en se tournant vers le roi.

— Oui, il est temps de faire justice d'un misérable assassin, répondit Édouard III d'une voix tonnante.

Les soldats qui entouraient Stylax se ruèrent alors sur lui, l'enlevèrent et, le couchant le dos sur la bombarde, l'y attachèrent avec des cordes.

Écumant de rage et blasphémant Dieu, il cherchait à déchirer

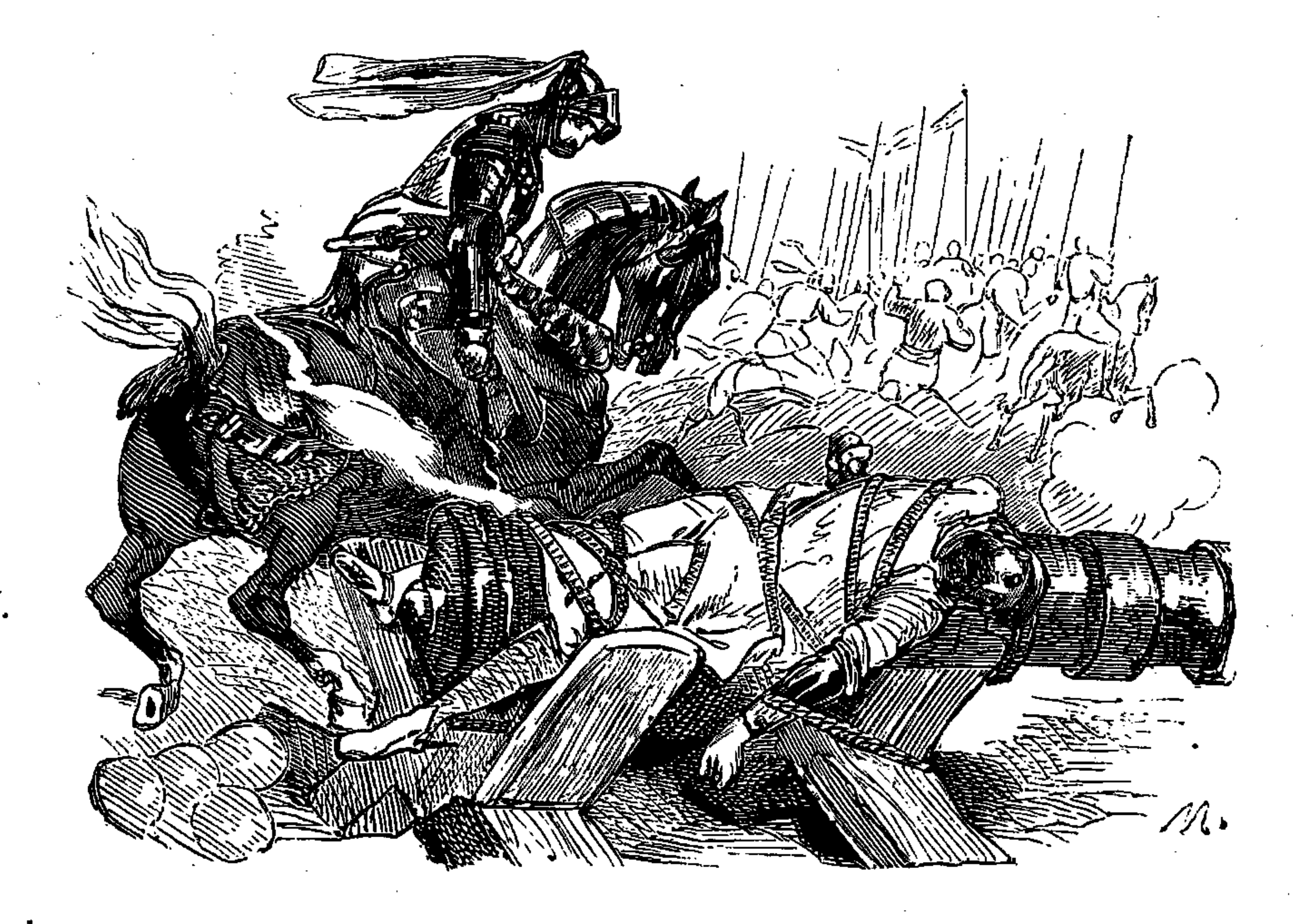
avec ses dents, comme une bête fauve, les mains et le visage de ceux qui le liaient.

Quand il ne put plus faire aucun mouvement, Otto prit la mèche soufrée des mains d'un soldat, fit signe au roi de se retirer au loin avec tous ceux qui l'entouraient, et poussa son cheval près de la bombarde. Relevant alors la visière de son casque, il pencha son visage, qui semblait illuminé comme celui de l'archange Raphaël, sur la face livide du bandit.

— Me reconnais-tu, Stylax? dit-il.

— Berthold Schwartz! fit le condamné d'une voix strangulée.

— C'est la revanche de Cologne, reprit Berthold, et se courbant sur sa selle, il enfonça dans la lumière de la bombarde la mèche soufrée qui crépitait dans sa main..... Que ton âme



retourne en enfer, démon! cria-t-il en enlevant son cheval, qui bondit en avant, en faisant voler au loin la terre détrempée de la plaine.

— Le démon seul est Dieu! prends-moi, Satan, prends-moi!

hurla le misérable; et les cordes qui le liaient craquèrent sous ses efforts désespérés. . . . .

. . . . Une explosion déchira l'air, et des morceaux informes de fer noirci et de chair sanglante retombèrent au milieu du nuage de fumée qui montait vers le ciel.

V

Berthold Schwartz passa comme un ouragan à travers les chevaliers de France qui commençaient à charger les Anglais.

Jean de Luxembourg et ses compagnons d'armes étaient arrêtés près d'un petit monticule.

Le roi de Bohême faisait attacher son cheval par des chaînettes de fer aux chevaux de deux chevaliers placés à sa droite et à sa gauche.

C'était ainsi qu'il chargeait l'ennemi depuis qu'il était aveugle (1).

— Comte Friédérik, placez-vous à ma gauche, disait-il, puisqu'ils ont gardé prisonnier mon fidèle Otto.

— Me voilà, monseigneur, me voilà ! cria Berthold en s'élançant à la droite du roi.

— Dieu soit loué ! s'écria Jean, nous mourrons ensemble !

Pendant qu'un valet attachait la chaîne au cheval de Berthold, Jean reprit à mi-voix :

— As-tu fait justice ?

— Oui, répondit Berthold; j'ai vengé ceux qui vont tomber sous les boulets anglais.

(1) Historique.

— C'est bien, répondit Jean ; les trompettes sonnent, sus aux Anglais !

Mais il s'éleva en ce moment une grande rumeur de la plaine, les archers génois, qui n'avaient pu se servir de leurs arbalètes, dont la corde était mouillée par la pluie, se repliaient en désordre sur les chevaliers, auxquels ils barraient le chemin.

— Or, tôt, tuez toute cette ribaudaille, car ils nous empeschent la voie sans raison ! criait Philippe de France en faisant tournoyer sa grande épée fleurdelisée.

Les chevaliers passèrent sur le corps des Génois et arrivèrent en désordre devant l'ennemi.

Alors les bombardes anglaises commencèrent à tonner, renversant les chevaux et les hommes, et jetant l'épouvante et la confusion là où elles ne portaient pas la mort !

L'œuvre qu'elles laissaient inachevée était terminée par les archers anglais et les gendarmes du roi, dont les chevaux frais et vigoureux chargeaient avec une impétuosité irrésistible des cavaliers harassés par une longue marche et une chaleur accablante.

— Bohême, en avant ! cria Jean de Luxembourg après la première explosion en élevant son fléau d'armes au-dessus de sa tête.

Ses chevaliers se groupèrent autour de lui, et cette avalanche de fer roula sur la plaine, qu'elle faisait trembler sous son poids, et vint faire une large trouée dans le flanc de l'armée anglaise.

La boule du fléau de Jean de Bohême était rouge comme un globe de feu... Les chevaux des trois cavaliers enchaînés se cabraient sur les cadavres qui s'amoncelaient autour d'eux, mais ils frappaient toujours.

Ils frappèrent jusqu'au moment où une explosion ébranla la terre tout près d'eux et où un nuage de fumée vint les envelopper comme un grand linceul.

Quand le vent souffla la fumée, les trois chevaliers de Bohême étaient renversés sur leurs chevaux, la cuirasse brisée, couverts de sang, immobiles pour l'éternité.



Ils frappèrent jusqu'au moment où une grande explosion ébranla la terre tout près d'eux.

. . . .

. . . .

Les Anglais venaient de gagner la bataille de Crécy avec la poudre, qui tonnait pour la première fois sur un champ de bataille.

. . . .

. . . .

Le lendemain, quand les pillards vinrent dépouiller les morts, ils reculèrent épouvantés en s'approchant d'un groupe formé par trois chevaux et trois hommes morts qui semblaient hissés sur un monticule de cadavres.

Un de ces morts, adossé contre le poitrail de son cheval, les regardait avec de grands yeux blancs sans prunelles !

C'était le roi Jean de Bohême.

On trouva sur lui le parchemin où Berthold Schwartz avait écrit toute l'histoire de sa vie ; mais comme aucun des pillards ne savait l'allemand, ils déchirèrent cet écrit et en jetèrent les morceaux au vent.

Voilà pourquoi le cordelier de Cologne passe encore aujourd'hui pour avoir inventé l'artillerie.

Stylax avait eu raison de lui dire qu'il graverait son nom sur les tables de l'histoire, et que ce nom serait voué à l'exécration de l'humanité dans les siècles à venir.

Les siècles à venir sont venus ; on ne sait pas mieux la mystérieuse histoire de Berthold le Noir, mais personne ne songe à maudire sa mémoire... C'est qu'au siècle d'or où nous vivons le savant professeur de l'École polytechnique qui trouverait le merveilleux secret d'une bombe capable de pulvériser un corps d'armée en trois secondes, aurait bien des chances d'être nommé dans l'année : membre de l'Académie des sciences, commandeur de la Légion d'honneur et grand maître de l'artillerie, comme Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully.

LE BOUQUET DE L'ÉCORCHÉ

LE BOUQUET DE L'ÉCORCHÉ

I

C'était le troisième jeudi que mademoiselle Perline, la plus jolie grisette de Strasbourg, allait voir son dernier amant, le grand Daniel, qui se mourait à l'hôpital.

Le pauvre diable avait quitté son atelier de gravure sur cuivre depuis un mois, et depuis un mois il râlait son dernier souffle, avec le quart de poumon qui lui restait, sous les rideaux du lit numéro 118, salle Saint-Côme.

Il s'en allait comme s'en vont presque tous les phthisiques, au moment où pointent les violettes au bois.

Au temps où il venait le soir à la brasserie du *Dauphin* vider des moos de bière et fumer sa pipe à fourneau de porcelaine, sa haute taille (il avait tout juste six pieds) faisait l'admiration des buveurs attablés, et les plus grands cuirassiers de la garnison évitaient de passer à côté de lui, de peur d'être distancés d'une longueur de deux ou trois pouces.

Ce grand corps était si maigre, et les muscles qui l'enveloppaient saillaient tellement sous la peau, qu'on l'avait surnommé, à la brasserie, *l'Écorché.*

Artiste médiocre, mais bon travailleur, Daniel ne connut la misère que le jour où la maladie qui le minait depuis cinq ans lui fit tomber le burin des doigts.

Mélancolique et doux, *l'Écorché* était très-aimé de ses camarades, qui, le sachant irrévocablement condamné, s'efforçaient de chasser l'humeur sombre qui l'envahissait, quand le temps était gris et que le brouillard du Rhin le faisait haleter comme un épagneul de chasse.

Ses amours avec Perline ne dataient que du dernier printemps; c'était une liaison de hasard, un de ces mariages à la cruche cassée des camps de Bohême.

Modiste *in partibus*, Perline avait eu déjà de nombreux amis parmi les officiers de la garnison.

Certain soir qu'elle était rentrée après minuit sous le toit du beau lieutenant de dragons chez lequel elle avait élu domicile, ce cavalier, qui n'aimait pas veiller aussi tard, exécuta une brillante charge à la cravache sur l'objet de ses feux, qu'il jeta ensuite à la porte cinglé et larmoyant.

Si constellée que fût cette nuit-là, Perline ne pouvait décemment pas dormir à l'ombre et sous la garde de la statue de Kléber. Elle s'en alla demander l'hospitalité arabe à son ancien voisin, Daniel, qui jadis lui avait fait un doigt de cour, en lui empruntant du feu sur l'escalier.

Le lendemain, Perline était présentée comme madame Daniel à la brasserie, et huit jours après le graveur adorait la blondinette aux yeux bleus, qui avait accroché, avec son châle et son bonnet, un joyeux rayon de soleil dans sa mansarde.

Faute de grives, on mange des merles, dit le proverbe; Perline, sans argent, sans logement et sans toilette, s'était attachée à Daniel, comme le naufragé après l'épave qui flotte à la portée de sa main; mais une fois tirée des brisants, elle comptait bien

lâcher sa bouée de sauvetage, pour grimper à l'abordage d'un bon brick marchand.

Comme elle avait eu de grandes déceptions et des mécomptes fâcheux dans ses amours, elle prenait son temps pour choisir ; et puis Daniel avait une cinquantaine de louis d'économies dans sa commode, économies qui représentaient deux belles robes de soie, un pardessus de velours, et un joli toquet hongrois à aigrette de héron.



. . . .

Le jour où Perline enfonça son toquet tout au ras de ses grands sourcils bruns, elle rencontra, à l'angle de la place du Dôme, son ex-camarade d'atelier, mademoiselle Sydonie, une belle brune

fort remarquée au *Dauphin*, qui lui dit en confidence que M. Albert, un jeune homme charmant, camarade intime de son amant, la trouvait adorable, et qu'il était disposé à faire des folies pour elle si elle voulait quitter son vilain poitrinaire et venir floriner pendant une quinzaine à Wiesbaden.

Il ne restait plus alors un seul louis dans la vieille commode de *l'Écorché* : la proposition arrivait en temps opportun. On prit rendez-vous pour faire connaissance avec le jeune homme charmant, sa solvabilité étant suffisamment établie.

Il y avait plus de quinze jours que Daniel n'avait pas quitté son fauteuil de paille et que les araignées faisaient du canevas entre les lames du clavier de burins accroché contre la muraille.

Ses amis lui disaient en serrant ses grandes mains osseuses .

— C'est la crise des premiers froids, ta rente annuelle ! Que veux-tu, mon pauvre Daniel, il faut payer ; bois ta décoction de lichen et attends, les pieds sur tes chenets, le soleil de mai ; nous viendrons souvent te voir.

Et ils murmuraient tout bas dans l'escalier :

— C'est le commencement de la fin !

En quittant la brune Sydonie, Perline toute songeuse retourna chez le graveur ; elle se demandait comment elle allait faire pour boucler sa malle et l'emporter à l'hôtel de son amie, sans provoquer une scène de désespoir. Ce pauvre Daniel l'aimait tant !

Il fallait pourtant bien en venir là avant la fin de la semaine... il devait bien le comprendre. Elle se serait sentie forte contre les éclats d'une colère jalouse, contre la brutalité même ; elle avait passé tant de fois déjà par ce défilé et se savait si bien armée d'impudence résolue et de cynisme placide ! Mais ce n'était pas cela qui l'attendait là : c'étaient des larmes silencieuses, des sanglots étouffés par cette sinistre toux, si sourde et si profonde, qu'elle semblait monter d'une tombe.

Très-heureusement il avait compris, ce brave Daniel.

Lorsqu'elle arriva devant la maison, elle vit un groupe de commères qui causaient avec animation ; l'une d'elles vint à sa

rencontre et lui dit sèchement en lui remettant la clef du logis :

— M. Daniel est parti et il m'a chargée de vous remettre la clef de la chambre ; bonne chance, mademoiselle Perline !

Daniel sorti ! lui qui suivait tout le long du mur, les mains plaquées à la muraille, pour passer d'une pièce dans l'autre !

Elle monta les marches deux par deux et, la porte ouverte, se précipita dans la mansarde.

Elle était déserte, et le fauteuil de paille, renversé avec ses oreillers de crin, tendait ses bras de bois comme un blessé qui implore du secours.

Du fauteuil son regard se porta sur la cheminée, où une lettre était posée entre les flambeaux de cuivre.

L'enveloppe portant ces mots : « Pour Perline », elle brisa le cachet et lut rapidement :

« Ma chère Perline,

« Je n'ai pas voulu te donner plus longtemps le spectacle de mon agonie et les embarras du jour que tu sais, et qui est bien proche ; je me suis fait porter à l'hôpital, où notre ami Risner a obtenu un lit pour moi hier. J'ai fait vendre ma montre et tous mes habits, dont je n'aurai plus besoin ; la montre était bien vieille, et tu sais que je n'étais guère élégant ; tout cela n'a produit que cent trente francs, que tu trouveras sous la statuette de Porthos... (un gaillard solide celui-là, qui avait de bons poumons !)

« Le loyer du prochain terme est payé, tu peux donc rester à la maison. Tâche de rentrer chez ton ancienne maîtresse, ou d'avoir du travail en ville... Tu es adroite et tu as du goût; si tu le veux, tu peux te tirer d'embarras sans rien devoir à personne. Voudras-tu ? Si tu ne trouvais pas de travail, va voir Risner et Frédéric, ils tiendront conseil avec toi, et comme ce sont de bons garçons, ils ne te laisseront pas dans l'embarras.

« Viens me voir jeudi, là-bas, de deux à quatre heures ; l'interne de service laissera pour toi une carte d'entrée chez le concierge.

« Je t'aimerai toujours jusqu'à la fin.

« Ton ami,

« DANIEL. »

***

Perline était assise tout contre le lit du malade, dont la voix n'était plus qu'un murmure des lèvres.

De sa longue main, plus blanche que la toile des draps, Daniel caressait la manche de velours noir du pardessus de la grisette, et ses prunelles, dilatées par cette expression de stupeur étonnée du regard des mourants, s'éclairaient de temps en temps d'une lueur douce et tendre.

Il semblait heureux de la voir si bien habillée.

Pauvre diable ! il avait encore la gloriole de ses derniers louis !

Perline lui avait dit que, depuis le jour de son entrée à l'hôpital, elle vivait comme une recluse, occupée à soutacher des robes de drap pour une maison de confection qui envoyait ses produits en Allemagne ; et elle disait vrai : Risner, qui venait la voir de temps en temps, avait confirmé le fait à Daniel.

Cela l'avait fait sourire de plaisir, car il pensait avoir fait un sauvetage moral avec les écus de sa montre et de ses hardes.

Voici pourquoi la grisette soutachait aussi vertueusement pour l'Allemagne. M. Albert, auquel elle devait être présentée par Sydonie, était reparti subitement pour Paris, appelé par un

télégramme ; son père, dont il était l'unique héritier, venait d'être frappé d'apoplexie.



Vers la fin du mois, Albert écrivait à Sydonie sur papier bordé de noir, en lui annonçant que, toutes ses affaires de succession étant terminées, il comptait être à Strasbourg dans la matinée du 27 octobre.

Il la priait de prendre rendez-vous avec la gentille Perlinette pour le soir et de lui remettre de sa part les boutons d'oreilles en brillants qu'elle trouverait dans le double fond de la boîte d'instruments de chirurgie dont il faisait présent à son camarade Olivier, et qu'il lui expédiait par le chemin de fer. Ce même

double fond contenait encore une fort belle bague à chaton d'émeraude dédiée à l'annulaire fuselé de la complaisante Sydonie.

Les trois amis avaient reçu leur présent, et le jeune Olivier, nouvellement nommé prosecteur de la faculté de Strasbourg, se faisait une fête de découper bientôt, avec les beaux couteaux de Luër, les sujets qu'il *préparait* pour la leçon du professeur Raynouard.

C'était la veille de l'arrivée du charmant Albert, que Perline était encore au chevet de Daniel...

Mais, cette fois, elle comptait bien que ce serait sa dernière visite. En toute conscience, ces trois séances-là valaient bien les cent trente francs légués par *l'Écorché;* elle ne pouvait compromettre plus longtemps son avenir pour lui, et puis on peut prendre la fièvre dans ces grandes diablesses de salles où l'on respire une odeur de cataplasme qui vous reste pendant deux heures dans les narines.

Comme elle se levait pour partir, Daniel se souleva sur un coude et lui dit :

— Perline, les malades ont parfois des fantaisies d'enfant : veux-tu me faire un grand plaisir, dis?... C'est le temps des violettes; va demain avec Risner me cueillir un petit bouquet de violettes dans l'île des Épis, où nous avons fait de si bonnes parties de quatre coins l'été dernier, et apporte-le-moi; il me semble que je respirerai comme en pleine campagne pendant quelques minutes, en posant ces fleurs tout près de ma bouche, et c'est si bon de respirer!... Je veux emporter avec moi un souvenir de toi, un souvenir que je serai bien certain de conserver... parce qu'il n'aura aucune valeur pour... Enfin tu sais bien ce que je veux dire.

Perline pensait que le lendemain elle aurait bien autre chose à faire qu'à aller cueillir des violettes à l'île des Épis.

— Je t'en prie, ne me refuse pas cela, reprit Daniel avec un accent suppliant.

— Eh bien! dit-elle, puisque tu y tiens tant, je te promets de t'apporter ton bouquet demain.

— Ah! merci, merci! dit-il en se renversant sur son oreiller, les yeux mi-clos.

— Au revoir, Daniel, reprit Perline en reposant sur le lit la main moite qui serrait ses doigts et lui semblait aussi lourde qu'une masse de plomb.

Daniel rouvrit ses grands yeux étonnés et répondit d'une voix profonde :

— A demain : j'attendrai jusque-là!... Tu sais, il ne faut pas mentir à un mourant : on dit que cela porte malheur...

Ce dernier mot, qui passa entre ses lèvres comme un râle sourd, avait une si effrayante expression que la grisette frissonna de terreur.

A la porte de la salle, l'interne de service, qui l'attendait les mains dans la grande poche de son tablier à plastron, lui dit à mi-voix :

— Tout à l'heure, pendant que je faisais un pansement au 120, j'ai entendu ce que vous demandait votre ami ; ne manquez pas de lui apporter son bouquet demain, dans la matinée... Il vous a promis d'attendre jusque-là, je crois qu'il attendra ; mais il ne faudrait pas remettre votre visite à après-demain, parce que je vous réponds, moi, que ce jour-là vous trouverez les rideaux tirés.

* * *

Le prosecteur Olivier habitait tout près de l'Académie dans une vieille maison de la rue des Maisons-Rouges.

Son appartement, placé sous les combles, se composait de deux grandes chambres et d'une cuisine qui lui servait de laboratoire de chimie. Il couchait dans la plus petite des deux chambres, et

de la seconde, éclairée comme un atelier par un large vitrail percé dans le toit, il avait fait une salle de dissection.

C'était là qu'il préparait les pièces d'anatomie destinées au musée de l'Académie.

. . . .

Quatre jours s'étaient écoulés depuis la dernière visite de Perline à Daniel.

L'*Écorché* n'avait pas reçu son bouquet de violettes, et à l'heure précise, minute pour minute, où le charmant Albert posait ses lèvres sur la blonde chevelure de la grisette, l'interne de service à la salle Saint-Côme faisait glisser sur leurs tringles les rideaux du lit nº 118!... Riiiiic... raaaac!

Daniel ne toussait plus!

*
* *

Il y a des gourmets, amateurs de belles pièces, qui vont au marché dès l'aube inspecter les ouïes d'un turbot bien épais, soupeser un cantaloup monstre ou souffler la plume d'une paire de cailles pour juger de la couleur de leur graisse.

Le directeur du musée d'anatomie était un de ces amateurs-là, avec la seule différence qu'il faisait son marché à l'hôpital et pour les vitrines de son musée...

De sa vie de savant il n'avait rencontré un plus admirable sujet que le nº 118 pour monter une pièce de myologie, c'est-à-dire un spécimen pour l'étude des muscles.

Six pieds bonne mesure, et pas plus de graisse que sur une latte!

Il n'avait qu'une inquiétude, c'est qu'il fût réclamé dans les vingt-quatre heures par des parents ou des amis.

Par chance, Risner et Frédéric arrivèrent un jour trop tard.

Daniel était porté depuis la veille chez le prosecteur, et comme ce brave Olivier était un *piocheur,* et que les scalpels de Lüer coupaient à ravir, il avait fait une belle besogne!

Risner et Frédéric se retirèrent consternés comme deux témoins qui sont venus pour arranger une affaire et sont tombés sur un capitaine coupe en quatre.

Olivier travaillait dans sa cuisine-laboratoire, lorsque Sydonie entra dans sa chambre. Il préparait du deuto-chlorhydrate d'étain pour injecter son sujet, et cette manipulation chimique l'absorbait tellement que sa maîtresse fut obligée de le tirer par la manche de sa vareuse pour le rappeler à lui-même, ou plutôt à elle-même.

Elle venait lui dire qu'ils devaient souper ce soir-là avec Albert et Perline, soit à Kehl, soit à l'*Hôtel de Paris.* Elle avait pris rendez-vous pour cinq heures chez lui, où l'on déciderait la chose en conseil.

— Parfait! parfait! répliqua Olivier; par ma foi de gentilhomme, je vous payerai deux jolies topettes de Rüdesheim qui ne seront point piquées des coléoptères... En attendant, chère Isabelle de mes rêves, comme je ne puis quitter le travail que je fais en ce moment pour deviser d'amour... (ici maître Olivier prit la voix de Mélingue, qu'il avait entendu à Paris, et continua avec un geste plein de noblesse), je vous prie, belle Sydonia, d'aller m'attendre aux Armes de Berne.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit la jolie brune.

— Les armes de Berne étant un ours sur un fond de je ne sais plus quoi, je t'envoie...

— A l'ours?

— Train direct.

Sydonie était bonne fille; elle éclata de rire, lui donna une petite tape amicale sur la joue et tourna les talons.

Comme elle passait devant la porte de la chambre-amphithéâtre, Olivier planta une chaise de paille sous une petite fenêtre percée à cinq pieds du sol et ouvrant sur ladite chambre.

— Avant de disparaître, dit-il, regarde par cette lucarne; je sais que tu aimes les jolis garçons, et comme je ne suis pas jaloux, je veux t'en montrer un superbe : allons, grimpe.

Il la prit par la taille et la hissa sur la chaise.

Sydonie avança curieusement la tête contre les vitres, mais elle jeta aussitôt un cri d'effroi et sauta à terre en criant :

— Quelle horreur!

— Ergo! reprit Olivier, la beauté ne consiste que dans la peau, puisqu'un magnifique cavalier dégagé de son enveloppe est une horreur!

Sydonie avait alors la mine d'une passagère qui vient de *compter ses chemises*, comme disent les matelots.

***

Six heures sonnaient à Saint-Nicolas, et il faisait nuit complète quand Perline arriva chez Olivier en grande toilette de cérémonie.

Il y avait eu un malentendu : la grisette avait compris que l'on devait se réunir au *Dauphin*, et, ne voyant rien venir, elle s'était rendue chez Olivier, pensant qu'il avait été retenu chez lui par un travail pressé. Il était d'ailleurs coutumier du fait et se faisait toujours attendre.

Pendant qu'elle enrageait d'impatience au *Dauphin*, ses trois amis, après l'avoir attendue jusqu'à six heures moins un quart, dans la mansarde de la rue des Maisons-Rouges, allaient la chercher à son hôtel.

Perline prit la clef du prosecteur chez le concierge, pensant bien qu'il avait laissé un mot pour elle sur la table.

Elle ne trouva sur la table que des verres d'absinthe vides, une boîte d'allumettes et un bougeoir.

Elle alluma le bougeoir et fureta partout; la clef était restée sur la porte de la seconde chambre, le billet pouvait s'y trouver.

Elle tira à elle l'huis, qui s'ouvrit brusquement, chassé par un violent courant d'air qui éteignit le bougeoir; le contre-courant qui soufflait par l'escalier, lui rejetant à toute volée le battant sur les épaules, la fit trébucher contre une table.

Elle étendit instinctivement les mains en avant, et ses paumes se plaquèrent sur un corps humide, plus froid que la glace... Il y eut un silence de trois secondes... puis un cri horrible, et un coup sourd sur les dalles. . . . .

***

Les feux et les lumières de Kehl étaient éteints depuis plus de deux heures. La lune pâlotte regardait passer tristement les sombres escadrons de nuages qui couraient vers les burgs du Taunus, en laissant entre eux des trouées lumineuses d'un vert d'aigue-marine.

Le Rhin, froncé par le vent qui soufflait d'aval, clapotait contre ses rives et grondait sourdement en passant entre les pilotis du vieux pont de bateaux.

Une buée blanchâtre et floconneuse rasait l'herbe de l'île des Épis. On n'entendait que le bruissement des feuilles et des branches secouées par la rafale, et les aboiements lointains d'un chien de garde.

Vers le milieu de la nuit, les branches mortes craquèrent sous

le fourré de l'île, et deux ombres, émergeant tout à coup de la voûte d'une allée couverte, apparurent dans le cercle lumineux d'une clairière.

C'était un grand corps, ou plutôt une sorte de long squelette d'un rouge carminé, zébré de bandes et de points nacrés qui reluisaient à chaque mouvement qu'il faisait. Les morceaux rouges, plus larges et plus saillants, semblaient recouverts d'un vernis de laque.

Il tirait ou, pour mieux dire, il traînait après lui une autre ombre, toute petite celle-là, et qui ressemblait à une femme.

C'était bien, en effet, une femme en élégante toilette.

De temps en temps, le grand corps rouge, dégingandé comme un Gilles, se baissait et cherchait quelque chose dans l'herbe, qu'il remettait à sa compagne de promenade.

C'était Daniel, bien écorché cette fois, qui cueillait un bouquet de violettes à la gentille Perline; ce bouquet tant désiré qu'il avait attendu jusqu'à son dernier souffle.

Un instant il interrompit sa cueillette nocturne, et ses membres frissonnèrent au souffle mordant de la bise.

Il essaya alors d'endosser le vêtement qu'il portait sur son bras gauche et qui n'était autre chose que sa propre peau, mais le tissu rétractile était devenu trop étroit et trop court; il ne put que s'en faire un collet en nouant les bras sur la poitrine, à la façon de la peau du lion de Némée sur les épaules d'Hercule.

Cette opération achevée, il recommença à traîner la pauvre fille sur les genoux et à fouiller dans l'herbe.

Il détachait les violettes une à une, et les plaçait une à une entre les doigts de la grisette qu'il serrait dans sa main gauche.

Chaque fleur, en la touchant, lui donnait une commotion électrique, car chacune de ces fleurs arrachées par la mort creusait une ride sur sa joue, blanchissait une mèche de ses cheveux ou noircissait une des brillantes perles de sa bouche de chatte, perles si pures et si égales qu'elles lui avaient valu le joli surnom de Perline.



De temps en temps le grand corps rouge, dégingandé comme un Gille, se baissait et cherchait quelque chose dans l'herbe, qu'il remettait à sa compagne de promenade.

A la dernière violette que lui remit l'*Ecorché*, elle jeta un grand cri et tomba sur le dos.

Les rayons de la lune éclairèrent alors la face ratatinée et renfrognée d'une vieille femme de quatre-vingt-dix ans, véritable sorcière des contes de fée.

Le grand corps rouge la contempla une minute et essaya de pousser une exclamation de triomphe, mais il ne fit entendre que le gloussement inarticulé des muets... *aaaah! hua! hua!*

Un infirmier maladroit lui avait décroché les mandibules en le jetant sur la table de l'amphithéâtre, et il ne pouvait parler.

Il se retira à reculons sous le fourré, et dix pas plus loin s'accrocha le talon dans une ronce et fit la cabriole dans le petit Rhin.

***

Au soleil levant, des pêcheurs qui venaient dans l'île pour retirer leurs lignes de fond, trouvèrent Perline étendue sans connaissance, sur l'herbe.

Quand elle eut repris ses sens, elle se mit à gambader en éclatant de rire et en éparpillant tout autour d'elle les violettes qu'elle tenait à la main.

Elle était folle, la pauvre vieille! folle à lier, et lorsqu'on l'amena chez le commissaire de police avec son pardessus de velours, son toquet hongrois à aigrette de héron et ses bottines à glands, le magistrat pensa que c'était quelque vieille douairière folle, échappée de son château avec les habits de sa petite fille.

On fit, pour constater son identité, une enquête qui n'aboutit à rien, et, au bout d'un mois, on l'envoya à la maison d'aliénés de Stephansfeld, où elle est encore. . . . .

. . . .

Le 9 novembre 1865, on lisait dans la *Chirurgicalen Wissenschaften Anzeige*, de Mayence, la note suivante :

« Le meunier du moulin n° 4, en retirant ses filets, a repêché le corps d'un homme entièrement écorché et portant sa peau nouée autour de son col. On ne saurait s'arrêter à la pensée d'un crime qui dépasserait ce que l'imagination peut rêver de plus horrible. Il est fort présumable que c'est une funèbre plaisanterie de messieurs les étudiants de l'Académie de médecine de Strasbourg. On sait que les Français aiment à rire ! Quoi qu'il en soit, les magistrats de la province font une enquête sévère. Le corps a été porté au cimetière et repose en terre sainte. »

. . . .

Le 11 novembre. Réponse fulminante des étudiants strasbourgeois à la *Chirurgicalen Wissenschaften Anzeige*. — Révocation du prosecteur Olivier, qui n'a pas pu retrouver le sujet qui lui était confié ou justifier de son emploi.

Fugue du charmant Albert et de la brune Sydonie.

Septième congrès de la jeunesse galante de Strasbourg à la brasserie du *Dauphin* (dix-neuvième table du second rang à gauche), congrès ayant pour objet la disparition fantastique de la gentille Perline.

La blonde Allemagne accuse un officier des lanciers blancs de ce rapt.

Le camp français pense que la grisette s'est envolée dans les duchés avec un vieux baron de Schlagentorff quelconque, et qu'on la retrouvera l'été prochain au Kursaal de Wiesbaden.

LE CAPITAINE TEMPÊTE

LE CAPITAINE TEMPÊTE

I

— Jobsen, fermez bien vite la porte! cria la grosse hôtesse de *l'Aimable-Clara* en lâchant la poignée de buis de la pompe au faro et en se soulevant péniblement sur la banquette du comptoir.

Mais la porte de la taverne, secouée comme une loque par le vent qui *soufflait en foudre*, se plaquait avec fracas sur la muraille au moment où Jobsen allait la saisir et revenait ensuite s'abattre furieusement contre ses chambranles en faisant pirouetter le serviteur de madame Stevens comme un pantin. Une rafale plus violente mit fin à ce jeu de navette. Chassé du dehors avec une impétuosité irrésistible, l'huis se ferma avec une explosion de tonnerre en lançant le pauvre Jobsen sur le poêle de fonte, qu'il faillit renverser.

Les buveurs de faro et de lambick et les joueurs de piquet, dont les cartes voltigeaient comme les feuilles mortes sous la bise

de novembre, poussèrent des quatre angles de la taverne les plus furibondes exclamations, en envoyant d'un commun accord à tous les diables le malencontreux Jobsen, qui regardait alors d'un œil hébété les tronçons de pipes qui lui restaient entre les doigts, pipes anglaises, à tuyaux courbes et à bouts vernissés de cire rouge, qu'il venait d'acheter au *ship Chand'ler* voisin, pour les deux frères Van Koppern, qui occupaient avec six pintes de faro la table la plus rapprochée du comptoir.

L'Aimable-Clara, qui avait donné son nom à la petite taverne que dirigeait la veuve Stevens, était une affreuse barque taillée en koff hollandais et commandée par le mari de la grosse hôtesse.

En revenant de San Iago de Cuba à Anvers avec un chargement de tabac et d'indigo, *l'Aimable-Clara* s'était embrochée sur une aiguille de corail par une nuit brumeuse, et son équipage, y compris le capitaine Stevens, avait eu des démêlés fâcheux avec les requins du grand Atlantique.

En mémoire de l'événement, la veuve Stevens avait fait peindre sur la lanterne qui servait d'enseigne à sa taverne un koff, couleur de pain d'épice, courant vent arrière sur une mer d'outremer pur.

La bourrasque qui se déchaînait ce soir-là sur l'Escaut et sur ses rives s'était élevée tout à coup et sans que rien eût pu la faire prévoir; elle avait éclaté vers sept heures et demie, au moment où un grand brick norvégien qui venait du bas Escaut s'affourchait sur ses ancres en face du Werf.

Pendant que Jobsen s'évertuait à saisir cette porte endiablée qui le souffletait si rudement, une barque se détachait du brick à l'ancre et accostait le quai, où elle déposait un homme de haute taille, vêtu d'un caban de couleur sombre.

Il marchait à grands pas et comme enveloppé par la tempête, qui avait cessé de souffler sur le fleuve.

L'ouragan était alors si violent, que le marin oscillait par moments comme un blessé en se dirigeant vers la taverne de la veuve Stevens.

Au moment où il s'arrêta devant la maison, ses yeux cherchèrent l'enseigne dont nous avons parlé, et un sourire amer contracta ses lèvres pâles.

La lanterne se démenait avec rage sur la potence de fer à laquelle elle était suspendue, et ses poulies rouillées miaulaient lugubrement; *l'Aimable-Clara,* peinte sur le verre dépoli, ne naviguait plus alors sur des flots d'outremer; elle dansait une bourrée furibonde sur de grosses vagues sombres, et ses mâts, perdus dans des nuées sulfureuses, étaient striés de zigzags fulgurants.

L'homme au caban contempla pendant quelques secondes cette tempête de lanterne magique qui éclairait son visage de reflets orangés, et sa main se posa sur le bouton de la porte.



II

Tout près de la table où les frères Van Koppern buvaient leur faro, un long quidam, orné de besicles vertes, fumait méthodiquement une pipe de racine de buis, tout en dégustant de quart d'heure en quart d'heure une chope de bière de Louvain.

Chauve comme un Chinois, ce fumeur, qui avait dépassé de plusieurs calendriers la soixantaine, remplissait depuis quarante ans l'emploi de caissier dans la maison Van Schoor, et buvait chaque soir sa pinte de bière à la table voisine des deux Koppern.

C'était l'homme le plus timide et le plus placide des États de Hollande. . . .

Il ne prononçait pas trois douzaines de mots les soirs où il était le plus loquace, et il rougissait comme une pivoine lorsqu'il donnait le bonsoir et la bonne nuit à madame Stevens en entrant et en sortant.

D'humeur aussi douce, les Koppern, marchands drapiers au canal des Récollets, n'avaient jamais eu l'ombre d'un différend, un atome de discussion avec leur voisin de table, le caissier Gamonard.

Mais il y a commencement à tout, dit le proverbe.

A la seconde où le marin au caban s'arrêtait devant la lanterne de *l'Aimable-Clara*, le cadet des Koppern disait fort tranquillement à son voisin :

— Vous savez la nouvelle, monsieur Gamonard, le bourgmestre nous fait une surprise : on va changer l'air du carillon de Notre-Dame.

— C'est faux! c'est odieusement faux, s'écria Gamonard en appuyant son démenti d'un formidable coup de poing sur la table, et il faut être idiot, ou nourrir les desseins les plus pervers, pour propager ainsi d'absurdes nouvelles qui ne peuvent avoir pour résultat que de jeter le trouble dans la population anversoise.

Cette réponse faite d'une voix aigre et pointue pétrifia d'étonnement tous les hôtes de la taverne.

Pendant cinq secondes il se fit un silence si absolu, que l'on aurait pu entendre les vers de bois vriller les panneaux du comptoir de la veuve Stevens.

— Monsieur Gamonard, glapit enfin Koppern cadet, si je ne vous considérais pas depuis longtemps comme une machine à chiffrer complétement détraquée, un être tombé dans cette classe d'aliénés qui a perdu la conscience de ses actes les plus intimes, je vous coifferais de ce moos.

— Et moi je vais te manger le nez! hurla le vieux caissier en bondissant comme un léopard à l'affût sur son adversaire, qu'il empoigna à la crinière.

Très-heureusement pour Koppern junior, cette crinière couleur de foin roussi, n'adhérait à son crâne que par deux ressorts élastiques. Ne trouvant aucune résistance au violent effort qu'il venait de faire, le furibond Gamonard perdit l'équilibre et cabriola par-dessus son banc.

Les buveurs s'élancèrent sur les deux adversaires pour les contenir.

— Oui, je lui dévorerai le nez, les yeux et le foie, rugissait Gamonard.

— Laissez-moi l'écraser comme un immonde crapaud, vociférait Koppern junior de l'autre côté de la table, en cherchant à se dégager des bras qui l'enveloppaient.

On l'entraîna malgré ses cris hors de la taverne, et ceux qui contenaient le chauve et féroce Gamonard le firent passer par une petite cour qui donnait sur une ruelle déserte.

Mais, chose véritablement bizarre, la fureur de ces deux canni-

bales se calma comme par enchantement dès qu'ils eurent franchi le seuil de *l'Aimable-Clara,* et il ne leur resta plus dans la cervelle qu'un souvenir confus de la scène terrible qui venait de se passer.

Or ce typhon des tropiques ne s'était déchaîné dans toute sa rage qu'à l'instant précis où le marin du brick norvégien était entré dans la taverne.

Tous les buveurs et les fumeurs ayant déguerpi après la bagarre, il ne resta plus dans la salle que le marin inconnu, la veuve Stevens et Jobsen, qui rangeait les pintes d'étain et replaçait les pipes encore chaudes dans le râtelier étiqueté.

L'homme au caban s'approcha du comptoir, sur lequel il passa aussitôt un souffle de tempête.

L'eau d'un grand bocal en forme de globe et servant de vivier à une jeune dorade commença à bouillonner, et le poisson rouge se mit à donner de si furieux coups de queue, qu'il passa pardessus bord et exécuta sur le comptoir une jolie série de cabrioles qui firent pousser un cri d'effroi à la veuve Stevens, qui se hâta de le réintégrer dans l'élément liquide.

Le marin avait rabattu sur ses épaules le capuchon de sa vareuse, et quoique les fenêtres et la porte fussent alors parfaitement closes, sa longue chevelure noire flottait autour de ses tempes, agitée par une brise surnaturelle perceptible pour lui seul.

Son visage, d'une pâleur transparente, avait cette beauté régulière et un peu féminine que les peintres italiens prêtent à l'archange saint Michel.

Ses yeux, d'un noir violeté, brillaient d'un éclat fiévreux, et ses lèvres fines et bien modelées se serraient sur ses dents par une contraction à la fois douloureuse et fatale; on comprenait tout de suite que le sourire ne devait jamais rayonner dans ces yeux et sur ces lèvres-là.

L'expression d'une immense douleur imprimait sur ce pâle et beau visage un cachet saisissant, qui vous faisait peur tout en vous inspirant un sentiment de pitié.

On sentait que cet homme avait dans le cœur une de ces blessures mortelles que les larmes font chaque jour plus profondes et plus aiguës.

Il n'avait pas vingt-cinq ans, et les rides qui sillonnaient son front, les fils d'argent semés dans sa chevelure noire lui donnaient l'apparence d'un homme de trente-cinq ans.

La veuve Stevens, déjà fort impressionnée par la querelle du caissier Gamonard et de Koppern junior et les gaietés insolites de son poisson rouge, le regardait avec un étonnement inquiet, sans avoir toutefois la pensée que ce marin inconnu fût un personnage fantastique.

— Je suis le capitaine Skelstroëm, du brick *le Thor,* lui dit le marin d'une voix calme et douce ; n'est-il venu personne vous remettre pour moi l'autre moitié de la chaîne que voici ?

Et il tira de sa poitrine une chaîne d'argent brisée par le milieu et à laquelle était suspendu un sifflet de manœuvre en ivoire.

— Je n'ai rien reçu pour vous, capitaine, répondit l'hôtesse de *l'Aimable-Clara* de plus en plus étonnée.

— Merci ! merci ! répéta par deux fois le capitaine norvégien d'une voix altérée.

Un soupir qui ressemblait à la plainte d'un malade s'exhala de ses lèvres, et il se laissa tomber sur un banc, les coudes sur la table, la tête dans ses mains.

Comme Jobsen s'approchait de lui pour lui demander ce qu'il voulait qu'on lui servît, un bruit de pas se fit entendre sur le quai, et un nouveau personnage, un marin, entra dans la taverne.

Ce dernier était de taille moyenne, et ses cheveux et sa barbe d'un blond albinos se détachaient en lumière entre son bonnet de fourrure et sa vareuse d'un rouge sombre.

Ses yeux ronds et fort rapprochés, d'un vert-gris pâle, avaient la transparence vitreuse des yeux de certains poissons de mer. Le nez, long et busqué comme le bec d'un aigle, se recourbait sur la bouche largement fendue.

Son teint d'un jaune mat se fondait si complétement avec la nuance des cheveux et de la barbe, que les prunelles semblaient deux boules d'aigue-marine serties dans un mascaron en alliage de cuivre.

Dès son entrée, son regard perçant s'était fixé sur le capitaine, vers lequel il se dirigea rapidement. Il s'assit à sa table, et lui frappant amicalement sur l'épaule pour attirer son attention, il lui présenta une grosse montre d'argent qu'il venait de tirer de sa poche, en lui disant à mi-voix avec une inflexion ironique :

— Le carillon de la cathédrale avance d'une heure et demie sur l'heure des îles Frooërne, capitaine; vous n'aviez pas songé à cela en quittant *le Thor*.

Le capitaine norvégien tressaillit en se redressant brusquement, et ses prunelles dilatées se fixèrent sur le cadran d'émail.

— Neuf heures, dit-il d'une voix sourde, neuf heures aux îles Frooërne.

Le marin remit sa montre dans sa poche, et un rire muet ouvrit sa large bouche, en accentuant encore plus la courbure de son nez, dont la pointe s'enfonça dans ses moustaches blondes.

III

Le lendemain, au soleil levant, *le Thor* était à quai, et son équipage commençait à débarquer le chargement de planches de sapin, sous la direction du marin qui était venu à *l'Aimable-Clara*. apporter au capitaine Skelstroëm l'heure des îles Frooërne.

Ce marin, qui se nommait Scrabstel, était monté à bord comme pilote, pendant la traversée du brick, à la hauteur des îles Frooërne, au moment où le navire essuyait une effroyable tempête.

La barque qu'il montait avec un mousse ayant été brisée par les vagues contre les flancs du brick, il était resté à bord, et remplissait depuis les fonctions de maître d'équipage.

La veille au soir, pendant que le capitaine et son maître d'équipage étaient à la taverne de la veuve Stevens, les dix hommes qui composaient alors l'équipage du *Thor* (le second du bord et un mousse avaient été enlevés par une vague pendant la tempête dont nous venons de parler), les dix marins du *Thor* se réunissaient en groupe à l'avant et causaient à voix basse avec une grande animation.

Il avait été convenu dans ce conciliabule qu'aussitôt le déchargement du navire opéré, ils demanderaient le payement de la quinzaine écoulée depuis leur départ de Bronoë, et abandonneraient *le Thor* tous ensemble.

Il fallait qu'ils eussent de bien graves motifs pour prendre une

résolution qui pouvait les faire conduire tous les dix dans les cachots de la maison des Oosterlings (1).

Toujours est-il que, trois jours après son entrée dans le grand bassin, le brick norvégien n'avait plus que trois êtres vivants à bord : le capitaine Skelstroëm, maître Scrabstel, et un grand chien danois, et que les navires qui étaient à quai près de lui s'éloignaient d'une demi-encâblure de son taille-mer et de sa poupe.

On disait dans les tavernes du port que le capitaine et son maître d'équipage étaient deux maudits qui avaient renié Dieu et les saints, et que le grand chien tacheté de noir qui courait sur le pont était un diable de mer qui ferait la manœuvre à lui tout seul lorsqu'ils redescendraient l'Escaut par une nuit sans lune.

Dans tous les cas, cette dernière supposition ne devait pas se réaliser de si tôt. Le froid, déjà très-vif, devint si violent en quelques heures, que les canaux et les bassins gelèrent, et que les navires demeurèrent emprisonnés dans les glaces.

Depuis sa visite à la taverne de *l'Aimable-Clara* et la fugue de son équipage, le capitaine Skelstroëm ne quittait son bord que le soir, une demi-heure avant la fermeture des portes de la ville, et suivi de son grand chien gris oscellé de noir.

Il prenait tantôt une route, tantôt une autre, en évitant de passer près d'une habitation au moment où les horloges d'Anvers ou les villages sonnaient sept heures et demie, c'est-à-dire au moment où sa montre marine lui marquait qu'il était neuf heures aux îles Frooërne.

C'est que, comme le soir de son arrivée à *l'Aimable-Clara,* dès que l'horloge sonnait la demie de sept heures, la tempête se déchaînait autour de lui, faisant craquer les grands chênes, et roulant dans son tourbillon furieux les branches mortes, les pierres du chemin et les oiseaux du ciel, entraînés dans ce fantastique et irrésistible torrent de vent comme des fétus de paille.

(1) Maison hanséatique, construite en 1564, entre le grand et le petit bassin, et servant de comptoir à la hanse des villes maritimes de Brême, Hambourg, Lubeck, Bruges et Anvers.

Mordu par la rafale glacée, son grand chien hurlait de frayeur en se serrant contre les plis de son manteau; et lui marchait toujours, la tête basse, les bras étendus en avant, quittant le sentier battu pour ne pas risquer de porter la ruine et la mort sur une chaumière isolée; de peur de rencontrer un être humain devant lui et de le voir emporté et écrasé contre une muraille.

L'ouragan ne durait jamais que quelques minutes; et lorsqu'il avait cessé, Skelstroëm cherchait un abri et entrait dans une auberge ou une chaumière où il passait la nuit, payant généreusement à son départ l'hospitalité qu'on lui avait accordée.

Mais partout où il s'arrêtait, il adressait à ses hôtes cette même question en leur montrant le fragment de chaîne d'argent qu'il portait toujours sur lui.

— Je suis le capitaine Skelstroëm, du brick norvégien *le Thor*. N'est-il venu personne vous remettre pour moi l'autre moitié de la chaîne que voici?

Et lorsqu'on avait répondu négativement à sa question, son visage pâle se colorait pendant quelques secondes, et une expression joyeuse illuminait ses prunelles sombres.

IV

9 décembre 1710.
(A bord du koff hollandais *Nieuwdiep*.)

Récit du matelot Finmark, déserteur du brick *le Thor*.

Le matelot de quart et le timonier étaient alors seuls sur le pont du koff, qui faisait bonne route sous une fraîche brise de nord quart nord-est.

Dans la chambre du rouf, le gros capitaine Abramsen et les trois matelots qui composaient son équipage buvaient des grogs au genièvre et se chauffaient le nez au fourneau de leur pipe de terre rouge.

Comme aux veillées de la ferme, chacun contait son histoire, et le Norvégien Finmark, ex-gabier du *Thor*, avait alors la parole :

— Pour lors, c'est bon, disait-il. Nous avions quitté Bronoë un dimanche matin, et nous filions sous un joli vent de nord-ouest.

Le capitaine Skelstroëm, avec lequel aucun de nous n'avait encore navigué, excepté ce pauvre Liewen, le maître d'équipage qui nous avait engagés pour cette campagne ; le capitaine Skelstroëm, c'est bon, commanda toutes les manœuvres pour la sortie du port et l'orientation du navire, lorsque le brick commença à couper les grandes vagues du large.

On voyait bien que c'était un vrai marin qui connaissait son

navire et sa carte, c'est bon; mais comme il n'avait parlé qu'au maître, on ne savait encore pas si c'était à un requin ou à un phoque qu'on avait affaire.

Le lendemain soir, c'est bon, voilà que le soleil, qui était tout pâlot, dégringole subitement derrière un gros nuage couleur de brai, qui montait comme un rideau à l'horizon, et que la mer devient jaune et savonneuse, en se ridant comme une vieille femme en colère.

On serre les hautes voiles par précaution et pour voir venir, et comme on rangeait à tribord les îles Frooërne, voilà qu'il nous tombe sur les épaules un paquet de mer qui emporte ce pauvre Liewen et le mousse, et que tous les cinq cents diables d'enfer se mettent à hurler dans l'air, déralinguant les voiles, hachant les cordages et tordant les mâts et les vergues comme des bâtonnets d'osier.

Le capitaine s'élance sur le pont et nous travaillons tous de notre mieux à sauver le navire, qui engageait terriblement en courant sur des rochers à fleur d'eau, et aussi notre peau, dont un prêteur juif n'eût pas donné un quart de florin!

Mais la tempête faisait plus de besogne que nous, et comme la barre ne gouvernait plus et que les lames qui nous prenaient par le travers défonçaient le pont et retombaient en cascades par les panneaux, nous crûmes que notre dernière heure était venue, et alors, pour mourir comme des chrétiens, jeunes et vieux s'agenouillèrent et dirent leur *Miserere*. Mais le capitaine, qui se tenait à la barre où il s'était fait attacher, se mit à blasphémer Dieu comme un furieux, en nous ordonnant de reprendre la manœuvre.

— Debout! debout, misérables! criait-il le poing tendu vers nous; ce n'est pas votre sotte prière qui nous sauvera. Dieu est trop loin pour vous voir et vous entendre. C'est le génie du mal qui souffle la tempête, c'est lui qu'il faut invoquer.

Comme le plus vieux matelot de l'équipage le suppliait de se taire pour ne pas attirer la malédiction du ciel sur sa tête, et qu'il lui disait que l'âme des réprouvés est liée pour l'éternité au

démon, l'impie brisa la chaîne d'argent de son sifflet de manœuvre et en lança la moitié dans la mer en criant :

— Eh bien, que Satan vous sauve de la mort, et qu'en échange de ce service, il attache mon âme au dernier pilier de l'enfer avec ce morceau de chaîne.

Et... continua le matelot norvégien à voix plus basse, le diable, qui avait pris la forme d'un pilote des îles Frooërne, grimpa tout aussitôt à bord et sauva le navire en perdition en le faisant passer entre des bancs de roches où une pirogue de baleinier se serait défoncée cent fois.

L'horloge du *Thor* piquait neuf heures quand le capitaine Skelstroëm se donna au diable, qui devint notre maître d'équipage pendant cette traversée maudite.

Il ne nous fallut pas plus de six jours pour toucher à Anvers, mais pendant ces six jours la tempête nous siffla aux oreilles chaque soir, comme l'horloge devait marquer neuf heures aux îles Frooërne.

Voilà pourquoi nous avons tous déserté le navire après avoir mis son chargement à terre, et nous avons été pieds nus brûler un cierge de vingt livres à la Vierge noire de Notre-Dame d'Anvers.

Skelstroëm le maudit est resté seul avec Scrabstel, le diable de mer, et comme ils ne trouveront pas à engager un nouvel équipage pour retourner à Bronoë, ils partiront seuls, pas gênés de faire la manœuvre à deux, c'est bon, et comme le diable aime mieux tenir que courir, le courant drossera le navire sur le Maelstrom (1), qui est, comme chacun sait, la plus grande bouche de l'enfer.

Ayant dit, le Norvégien se versa une rasade de genièvre, et le capitaine hollandais, qui avait écouté la légende du *Thor* avec l'attentive émotion d'une bergère qui suit une histoire de revenants, enfonça son bonnet de feutre sur ses oreilles, ouvrit la

(1) Gouffre très-dangereux de l'océan Glacial arctique, près de l'île Moskoé.

porte du rouf et commanda à l'homme de quart de lâcher d'une brasse la semelle (1) placée sous le vent pour aller à la bouline sans dériver.

Le petit mouvement de roulis qui venait de se faire sentir, pendant que le matelot achevait son histoire, lui déplaisait d'autant plus en ce moment que sa montre marquait neuf heures.

C'était un excellent homme que ce capitaine Abramsen, mais il n'avait rien d'héroïque, et il est présumable que s'il avait su deux jours plus tôt la fantastique histoire du Norvégien Finmark, cet aimable conteur ne serait pas monté même comme passager à bord du *Nieuwdiep*.

V

La légende de la Vierge de Bruges.

A l'époque où se passait cette histoire, c'est-à-dire pendant l'hiver de 1710, Berchem, qui est aujourd'hui le Neuilly élégant d'Anvers, était un petit village habité par quelques pauvres maraîchers.

Berchem, dont les premières maisons touchent à présent aux portes de la ville, lui était distant d'une lieue.

Tout à l'entrée s'élevait, au fond d'une grande cour encombrée

(1) Assemblage de planches taillées en forme de semelle de soulier, et placées comme des nageoires sur les flancs des semales et des koffs, bâtiments à plates varangues, et servant à diminuer la dérive lorsque le bâtiment est au plus près.

de chariots et de charrues, un bâtiment de briques flanqué de vastes potagers.

C'était la ferme Coster.

Cette ferme appartenait alors à deux jeunes orphelines, sœurs jumelles, Élisabeth et Jeanne, qui depuis cinq ans dirigeaient les travaux de leur héritage commun.



Toutes les bénédictions du ciel semblaient être descendues sur cet humble toit, où les malheureux trouvaient toujours du pain et un abri quand le manque de travail et la misère les chassaient par bandes de la ville. Les gens du pays aimaient également Élisabeth et Jeanne; mais lorsque la première venait au marché

d'Anvers, le peuple se pressait autour d'elle, et les bonnes femmes s'agenouillaient pour baiser le bas de sa robe de drap gris.

Or ce n'était pas seulement pour rendre un hommage reconnaissant à sa charité de sainte que l'on s'empressait autour d'elle, Élisabeth Coster était la vivante image de la statue de la Vierge que l'on voit encore à Notre-Dame de Bruges, un chef-d'œuvre dont l'auteur est demeuré inconnu.

La Vierge de Bruges a sa légende, et cette poétique légende faisait alors d'Élisabeth Coster un être surnaturel chargé d'une mission divine sur terre.

Vers 1565, un jeune sculpteur florentin, beau comme un archange, arriva à Anvers un soir d'hiver, mourant de fatigue et de faim, et s'en alla tomber sur les marches de la maison de ville, où on lui donna l'hospitalité.

Comme il avait travaillé avec Michel-Ange, on pensa qu'il pourrait tailler des saints de bois pour les églises, et on lui offrit de sculpter les stalles de Notre-Dame; mais il répondit fièrement qu'il n'était pas charpentier, et que son ciseau ne savait creuser que le marbre.

Plutôt que de faire œuvre d'ouvrier, il préféra mendier aux portes des églises.

Un jour, un navire qui arrivait d'Italie fut abordé par une caravelle espagnole qui sortait d'Anvers et alla s'échouer devant le Werf.

Comme on manquait de bras pour le décharger avant la prochaine marée, tous les pauvres travaillèrent, et le sculpteur florentin alla avec eux gagner son pain.

Le capitaine du navire italien demeura stupéfait en reconnaissant son compatriote sous des habits de mendiant, et ce dernier lui dit :

— Tonio, il faut me jurer que vous ne direz jamais ici qui je suis, ou je me jette dans l'Escaut sous vos yeux, et je meurs damné pour l'éternité.

— Orgueilleux, répondit le capitaine, sur ma part de paradis je te jure de ne jamais prononcer ton nom dans ce pays.

Ils se mirent alors à l'œuvre, et travaillèrent si bien que le navire était complétement déchargé quand les premières vagues du flot commencèrent à battre sa carène effondrée.

Après que le capitaine eut payé tous ses aides, il se tourna vers son compatriote et lui dit :

— Que veux-tu pour ton salaire?

— Rien.

— C'est la misère qui t'arrête, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! je veux que tu montres à tous ces marchands ce que font les maîtres d'Italie.

Et tendant la main vers un grand bloc de marbre blanc que ses marins faisaient glisser sur la grève avec des leviers et des rouleaux :

— Voilà, dit-il, la prison où le génie est enfermé; brise-la avec ton ciseau, et délivre-le... Ce marbre est à toi. Maintenant voici cinq cents ducats d'or que je te prête pour dix années, c'est le prix des outils, du pain, du toit et du temps libre.

— Je ferai un chef-d'œuvre, répondit le Florentin en lui serrant les mains.

Il loua près de l'Escaut une masure abandonnée et commença à modeler avec de la glaise une statue de la Vierge, assise et tenant l'enfant Jésus debout devant elle.

C'était la fille et le fils d'un ouvrier armurier qui lui servaient de modèles; quoiqu'il fût très-pauvre, cet homme n'avait pas voulu faire marché et tirer bénéfice d'une œuvre qu'il considérait comme action pieuse et méritoire devant Dieu.

La légende n'a pas conservé le nom de cet artisan ni celui de sa fille, et l'on ignore si le modèle de la Vierge de Bruges avait les cheveux blonds ou bruns, les yeux noirs ou couleur d'azur.

Mais ce que le ciseau de l'artiste a rendu avec une saisissante

vérité, c'est l'angélique pureté de ses traits, c'est l'expression de divine douceur et de noble puissance de la mère du Rédempteur.

Pendant que le Florentin voyait naître et grandir son œuvre, les Flandres, écrasées sous le joug de l'Espagne, tentaient de reconquérir leur indépendance.

Les calvinistes, sans cesse menacés dans leur liberté et leurs biens, réclamaient ouvertement la liberté de conscience, et l'émeute, prête à éclater, grondait sourdement dans les Provinces-Unies.

Instruite par son père des événements qui se préparaient, la jeune Anversoise priait et chantait de saints cantiques pour demander à Dieu de protéger les Flandres, pendant que le maître sculpteur, qui trouvait toujours son œuvre imparfaite, donnait les dernières retouches à sa statue.

Le soleil, en se levant sur Anvers, éclaira un matin des scènes de carnage et de destruction.

L'incendie dévorait à dix lieues à la ronde les églises et les couvents, et les iconoclastes, maîtres de la ville, renversaient et brisaient partout les images et les vases sacrés, massacrant sans pitié ceux qui tentaient de s'opposer à ces sacriléges.

Une bande de ces forcenés, qui passait devant la maison habitée par le sculpteur florentin, entendant une voix de femme chanter des cantiques dans la salle basse, tira quatre ou cinq arquebusades dans le vitrail, et s'éloigna en vociférant des blasphèmes.

La nuit venue, le compagnon armurier, inquiet de ne pas voir rentrer sa fille, se rendit chez le maître tailleur d'images pour la chercher.

Il trouva la pauvre enfant étendue sur le parquet, livide et glacée, les vêtements rouges de sang; et devant le vitrail brisé, le Florentin, la poitrine trouée de deux balles, mais respirant encore.

L'enfant, qui s'était enfui en criant et en pleurant, errait par la ville.

La légende ne dit pas ce que devint la statue avant d'être placée à Notre-Dame de Bruges, mais elle affirme que la vierge

anversoise tuée par les iconoclastes revient sur terre une fois par siècle, pour sauver une âme et afin que, dans le cas où il serait arrivé un accident à la statue de Bruges, le plus habile statuaire du pays ait sous les yeux le modèle original pour son travail de réparation.

Quant au nom du statuaire florentin, c'est l'affaire des archéologues et des rédacteurs de guides de le rechercher; — les Flamands, gens patients, industrieux et essentiellement amateurs de beaux-arts, y ont renoncé depuis longtemps, ce qui est peu encourageant pour les curieux.

VI

Un feu clair et vif de hêtre et de sarments petillait dans la cheminée de la salle commune de la ferme Coster.

Les douze apôtres de la vieille horloge de Nuremberg attendaient, à la queue leu leu, que le timbre eût frappé le dernier coup de neuf heures pour défiler au haut du cadran; et les deux servantes ensommeillées qui desservaient la table du souper guettaient leur entrée du coin de l'œil pour faire un beau salut aux deux fermières et s'en aller coucher.

Assise dans un grand fauteuil de paille, Jeanne Coster tournait les feuillets d'une Bible à images, pendant que sa sœur Élisabeth nettoyait une paire de patins dont les fers recourbés étincelaient comme des sabres à la flamme du foyer.

Les apôtres ayant fait leur ronde, les deux sœurs restèrent

seules avec le chien de garde qui dormait devant l'âtre, le mufle sur les pattes.

— Ma chère Élisabeth, dit Jeanne Coster en fermant le saint livre et fixant sur sa sœur un regard anxieux, tu es toujours décidée à partir demain matin pour Lierre avec Pierre Orley?

— Tu vois que je prépare mes patins pour ce petit voyage.

— Ne peux-tu le retarder de deux ou trois jours?

— Mais, répondit Élisabeth, tu sais bien que j'ai promis au meunier de Lierre de lui avancer l'argent dont il a besoin pour reconstruire son moulin incendié il y a quinze jours, et que plus je tarderai à lui porter les quatre cents florins dont il a besoin, plus il aura à souffrir d'un chômage qui le réduit à la misère avec ses deux enfants; deux innocents que je veux ramener avec moi et garder à la ferme tout le temps que le moulin ne sera pas rebâti.

— C'est juste, reprit Jeanne, et je ne ferai pas une mauvaise action en cherchant à te retenir; je vois qu'il faut que je me résigne à rester seule demain.

— Ah! je comprends, dit Élisabeth en souriant, c'est encore ton histoire du Juif errant qui te trouble l'esprit.

— Mon histoire est vraie. Minne, qui était avec moi dans la carriole, l'a vu comme je te vois, avant-hier, en revenant d'Anvers, près du Galghevelt (1), comme la demie de sept heures sonnait à Notre-Dame.

Pendant qu'elle parlait, le chien souleva sa grosse tête, regarda du côté de la porte en soufflant avec force et se recoucha en grondant sourdement.

— Eh bien, dit Élisabeth en déposant ses patins sur la table et en s'asseyant sur un escabeau, puisque tu as rencontré le maudit avant-hier, il doit être bien loin à présent : n'est-il pas condamné à marcher toujours?

— Oui, reprit Jeanne, qui suivait toujours son idée comme

(1) Fourches patibulaires où l'on attachait le corps des suppliciés.

les gens qui ont été vivement impressionnés par un fait et qui veulent quand même revenir sur les détails de leur première narration, il marchait près des potences de Galghevelt, suivi par un grand chien dont les yeux dardaient deux flammes verdâtres; et ce qui prouve bien que c'était le damné, c'est qu'il marchait dans un tourbillon de pluie et de vent alors que les étoiles brillaient au ciel, et que devant et derrière lui la terre était durcie par la gelée et qu'aucune brise n'agitait les branches chargées de givre.

— Qui sait? reprit Élisabeth pendant que sa sœur observait avec une certaine inquiétude l'agitation singulière du chien qui se tenait alors en arrêt devant la porte, les oreilles droites et immobiles... qui sait, Jeanne, si ce malheureux que tu as rencontré et que tu prends pour le Juif errant, n'est pas cette âme en peine que je dois racheter, d'après la légende de la Vierge de Bruges?

La jeune Flamande se retourna brusquement vers sa sœur, et, lui prenant les mains, elle lui dit d'une voix émue :

— Tu ne crois pas à cette légende, n'est-ce pas?

— Je crois que Dieu peut faire de sa plus humble servante l'instrument de sa volonté sur terre, comme il l'a fait pour David et Judith, et qu'il a donné à certaines âmes une mission mystérieuse et surnaturelle.

— Mais, reprit Jeanne en frissonnant de terreur, la légende dit que la jeune fille qui se dévouera pour arracher un maudit aux flammes de l'enfer mourra dans l'année pour entrer dans le séjour des bienheureux.

— Et c'est cela qui t'épouvante?

— Tu pourrais donc me quitter? lui répondit sa sœur, les yeux mouillés de larmes.

Élisabeth noua ses bras autour de son cou et l'embrassa avec la plus tendre effusion.

— Tu m'accompagneras demain à Lierre, lui dit-elle; comme cela, nous serons en force pour nous défendre, si nous venons à rencontrer encore celui qui t'a causé un si grand effroi.

Comme elle prononçait ce dernier mot, un long hurlement se

fit entendre dans la campagne et le chien s'élança contre la porte en aboyant.

Jeanne jeta un cri en se serrant contre sa sœur.

Élisabeth s'approcha de la fenêtre, qu'elle ouvrit, et prêta l'oreille au dehors.

Le chien s'était élancé dans la cour, et à la clarté des étoiles, elle le vit gratter la terre sous la grande porte charretière en aboyant avec fureur.

Les hurlements de l'autre chien qui était au dehors avaient alors un accent lugubre.

— C'est quelque pauvre qui sera tombé sur la route, engourdi par le froid, dit Élisabeth, et son chien appelle du secours. Et montant sur la margelle de la fenêtre, elle sauta dans la cour et agita la chaîne d'une petite cloche.

Deux garçons de ferme et une servante portant une lanterne accoururent à cet appel.

— Attachez Néab, leur dit la jeune fermière, et voyez ce qui se passe sur la route.

Comme ils hésitaient à exécuter cet ordre, elle prit la lanterne des mains de la servante et marcha d'un pas assuré vers la porte de la cour.

Mais le dogue, le poil hérissé, les yeux flamboyants, revint vers elle et se mit à la tirer par sa robe, en cherchant à l'empêcher d'avancer.

En se retournant pour renouveler l'ordre qu'elle venait de donner de l'attacher, elle vit Jeanne qui passait une chaîne de fer dans l'anneau de son collier.

— Allons! fit-elle, je vois que tu es brave devant le danger.

Comme elle portait la main sur la barre de la porte pour l'abaisser, un des garçons de ferme lui dit à voix basse :

— Attendez encore un peu avant d'ouvrir, maîtresse Coster, c'est peut-être quelque bande de ces bohémiens réprouvés qui viennent piller et brûler les fermes... Minne va monter sur une échelle et regarder par-dessus le mur.

— Soit, dit-elle.

Minne grimpa lestement les échelons et se pencha sur le chevron du mur.

— Je ne vois qu'un homme étendu tout contre la porte, qui ne bouge pas plus qu'une souche, et un grand chien danois qui hurle à la mort, dit le paysan après avoir exploré du regard les alentours.

— Ouvrez vite, commanda la jeune fermière à Pierre, et portez ce malheureux dans la grande salle, où le feu brûle encore.

La porte ouverte, Minne et Pierre sortirent sur la route et enlevèrent dans leurs bras l'homme qui était étendu sans connaissance sur la terre glacée.

Comme ils rentraient dans la cour de la ferme, suivis par le Danois, qui avait cessé de hurler, Neab fit un effort désespéré pour rompre sa chaîne et s'élancer sur lui; mais la chaîne, passée dans un anneau de la muraille, résista à la secousse; il se roula alors sur le sol en mordant la terre avec une rage folle. On déposa l'homme sur un fauteuil de paille, et à la lueur de la lampe qui brûlait sous le manteau de la cheminée, ils virent son visage pâle encadré de longs cheveux noirs et une blessure sanglante qui trouait son front.

Il était vêtu comme les marins des navires marchands; mais la finesse du drap de son caban à capuchon et la blancheur de sa chemise de laine semblaient indiquer un capitaine armateur, ou tout au moins un patron de barque.

Élisabeth avait pris un flacon de cordial dans une armoire et elle cherchait à ranimer le blessé, toujours évanoui, lorsque Jeanne, qui venait de donner des ordres pour lui faire préparer une chambre, rentra dans la salle et s'approcha du groupe.

Son regard, en se fixant sur l'étranger et le Danois couché à ses pieds, prit une expression d'indicible terreur, et elle recula brusquement en jetant un cri.

— Qu'as-tu donc? lui dit sa sœur.

— C'est... le maudit! répliqua Jeanne en chancelant.

En écartant les habits du blessé pour qu'il respirât plus à l'aise, Pierre fit tomber sur le plancher une chaînette d'argent à laquelle était attaché un sifflet d'ivoire.

Comme il la remettait à la jeune fermière, le Danois renversa sa tête sur son dos, poussa un hurlement plaintif et, s'élançant d'un bond par la fenêtre, disparut dans les ténèbres.



VII

Cette même nuit, trois matelots de la goëlette génoise *San Isidoro* amarrée à l'avant du *Thor*, menèrent grand tapage en vidant deux bouteilles de genièvre dans un cabaret borgne établi en dehors des portes d'Anvers.

Ces trois compagnons revenaient de Berchem, et l'un d'eux, qui portait un bâton ferré, avait ses habits déchirés et tachés de sang.

On les eût pendus sur la mine et sans procès que l'on n'eût fait que bonne justice.

Le cabaretier, qui savait un peu l'italien, mais qui faisait semblant pour bonnes raisons de ne rien entendre de leur conversation, comprit qu'ils s'étaient embusqués sur la route pour tuer un pauvre diable de capitaine norvégien qu'ils considéraient comme un *jettatore* qui leur portait malheur.

Mais, les affaires de ces superstitieux ne le regardant pas, il ne jugea pas à propos d'aller, après leur départ, raconter l'événement au bourgmestre; d'autant que les cabaretiers qui causent de la peine à leurs clients sont toujours mal notés et ne vendent plus guère de bière et de genièvre.

A l'heure où le grand chien danois s'enfuyait de la ferme Coster en abandonnant son maître, Scrabstel, enveloppé dans un caban de fourrure, se tenait accoudé sur le bastingage du *Thor* et regardait miroiter les étoiles sur la glace.

Vers minuit, alors qu'on n'entendait plus sur le port que le sifflement de la bise et le craquement des mâts et des cordages

séchés par la gelée, un hurlement prolongé, qui ressemblait à un appel de cor, s'éleva par deux fois du côté de l'Escaut. Scrabstel, qui semblait attendre ce signal, enjamba lestement par-dessus le bastingage, saisit une amarre, et se laissa glisser sur la glace du bassin.

Dans l'ombre projetée par la coque du navire, il chaussa des patins et partit comme un trait dans la direction du fleuve, qui était alors entièrement pris.

Devant les chantiers du Kattendyck, il trouva le Danois, qui l'attendait au milieu de l'Escaut.

Scrabstel se pencha et lui posa une main sur la tête. Alors le chien se mit à tourner en rond; après quoi, il regarda au centre du cercle qu'il venait de parcourir, et de ses prunelles jaillirent deux rayons de lune.

A la place qu'il fixait, la glace devint transparente comme du cristal vert, et dans un cadre lumineux apparut une charmante tête de femme avec des cheveux blonds et des yeux bleus :

L'image d'Élisabeth Coster.

Cette apparition, qui s'effaça presque aussitôt, semblable à ces feux pyrotechniques dont l'éclat éphémère ne dure qu'une seconde, fit pousser une exclamation de surprise joyeuse à Scrabstel, le diable de mer.

Il étendit encore le bras sur le chien, qui darda de nouveau ses prunelles à la place où la douce image d'Élisabeth Coster venait de se montrer.

Mais cette fois des gerbes d'étincelles rouges partirent de ses yeux, et il se mit à tourner avec une rapidité vertigineuse autour du trou qu'il creusait dans la glace avec ce feu infernal.

Quand le trou fut de la grandeur d'un fond de barrique et que l'on put voir couler l'eau sombre du fleuve, les étincelles cessèrent de petiller dans la nuit, et le chien se coucha haletant sur la glace.

Bientôt l'eau clapota au bord du trou, et un bras livide, décharné,

tout couvert de crabillons en train de le dévorer, sortit lentement de l'eau.

Ce bras de noyé, hideux et terrible, tenait un bout de chaîne d'argent qu'il tendit à Scrabstel.

Le diable de mer se pencha pour la prendre, mais il dut faire un effort pour la détacher de la main crispée sur les anneaux.

Cet effort eut pour effet de faire remonter jusqu'à mi-corps le cadavre du noyé, dont la tête, violâtre et à demi rongée par les crustacés, se dressa curieusement, regardant devant elle avec des prunelles fixes comme des prunelles d'émail, enchâssées dans deux globes sanglants.

Les lèvres affreusement gonflées, noires et luisantes formaient un bourrelet autour de la bouche, qui semblait rire de ce rire étonné et immobile des idiots.

Il se dodelina un instant à l'orifice du trou, tourna sur lui-même poussé par le courant, et replongea sous la glace.

Alors Scrabstel, qui avait serré la chaîne dans sa poche, reprit sa course vers les bassins, et remonta à bord du *Thor*, toujours suivi par le chien fantastique, qui d'un bond sauta sur le pont.

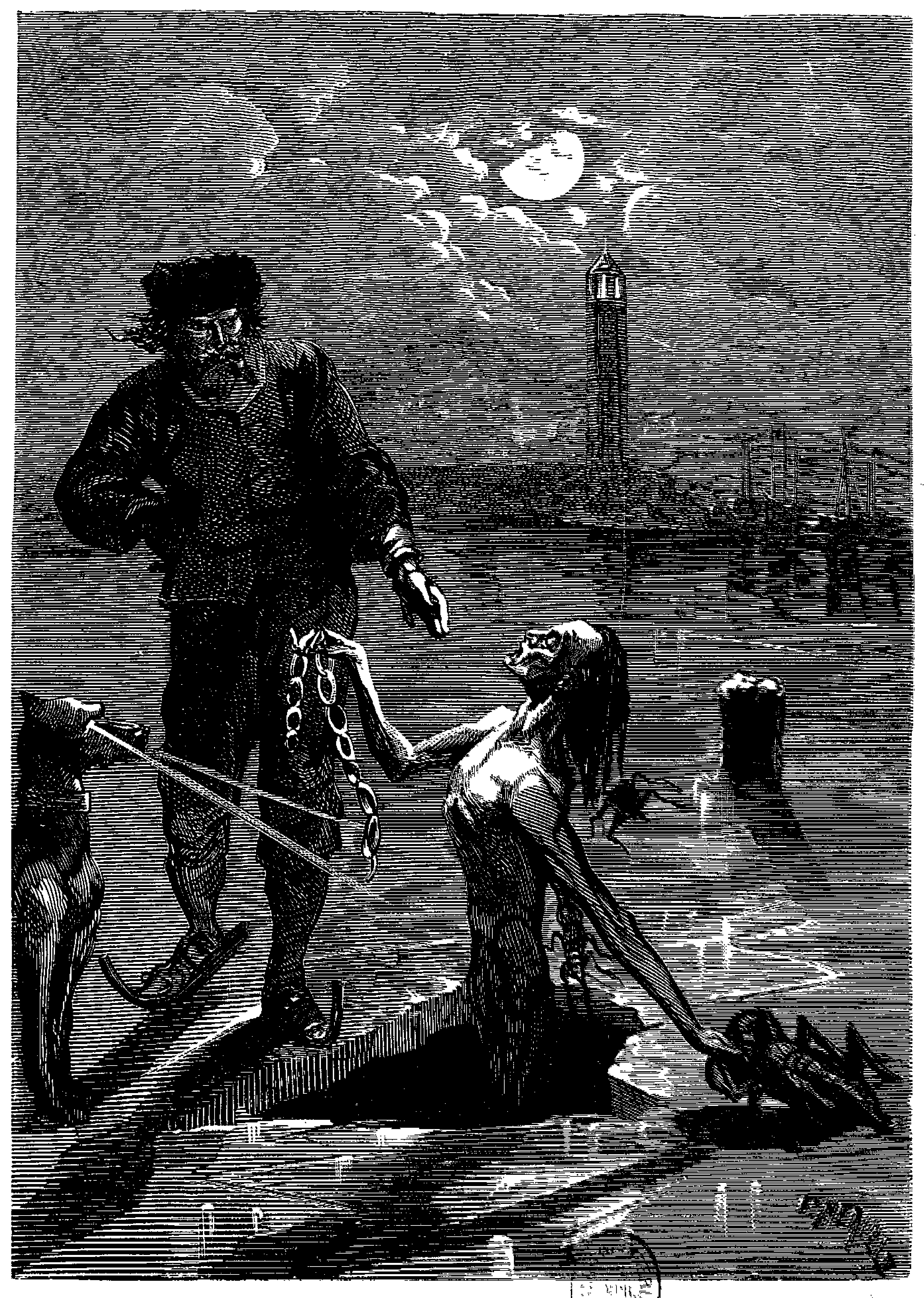
Le diable de mer et son compagnon descendirent dans l'entrepont, et les hublots de verre percés à l'arrière du navire éclairèrent les dalles du quai d'une lueur sanglante. . . . .

. . . .

. . . . . Au soleil levant le Danois ne courut pas en aboyant sur le pont du *Thor*, mais on vit un jeune mousse blondin, qui ressemblait à une jolie fille habillée en homme, aller et venir de l'avant à l'arrière, nettoyant avec un faubert les haubans et les galhaubans couverts de givre.

Scrabstel, qui n'avait plus besoin de son chien pour l'œuvre qu'il préparait, l'avait façonné en créature humaine, aussi facilement qu'un bon sorcier de campagne transforme un têtard de la rive en lavandière de nuit.

Le petit mousse blondin se nommait Ramsk.



Ce bras de noyé, hideux et terrible, tenait un bout de chaîne d'argent qu'il tendit à Scrabstel.

VIII

Il y avait déjà six jours que le capitaine Tempête était à la ferme Coster, et sa blessure, moins grave en réalité qu'on le croyait tout d'abord, commençait à se fermer.

Élisabeth le soignait avec le dévouement d'une sœur; mais à mesure qu'il recouvrait avec ses forces la raison qui l'avait abandonné un moment, elle s'étonnait et s'affligeait de ses façons étranges; il semblait souffrir des soins qu'on lui prodiguait et regrettait qu'on ne l'eût pas laissé mourir. Quand la nuit venait, il suivait avec une anxiété douloureuse la marche des aiguilles sur le cadran, et lorsque le timbre allait sonner sept heures et demie, il se retirait dans sa chambre, où il s'enfermait jusqu'au lendemain.

Depuis qu'il était à la ferme, il avait adressé aux deux sœurs cette même question qu'il avait faite à la veuve Stevens à la taverne de *l'Aimable-Clara*, au sujet de ce fragment de chaîne qu'une mystérieuse puissance le forçait à demander là où il s'arrêtait; et leur réponse négative lui causa une impression joyeuse dont elles ne s'expliquaient pas la raison.

Jeanne avait remarqué que ses traits s'étaient contractés lorsqu'elle lui avait offert d'envoyer un messager à Anvers prévenir son capitaine de l'accident qui le retenait à Berchem, et son refus redoublait ses craintes et sa défiance.

Sans partager cette défiance, Élisabeth voyait bien qu'il y avait une blessure morale plus profonde et plus douloureuse dans

l'âme de cet inconnu qui ne souriait jamais, et cette pensée l'affligeait sans l'effrayer.

Elle eût voulu consoler cette âme et essayer d'y ramener le calme, la foi ou l'oubli, mais elle n'osait pas provoquer une confidence qu'elle n'avait aucun droit d'exiger.

Un matin, comme elle venait de distribuer le travail de la journée aux gens de la ferme, et que seule dans la grande salle elle s'occupait à ranger la vaisselle d'un dressoir, le capitaine Skelstroëm entra, encore bien pâle et marchant d'un pas irrésolu comme les blessés qui ont perdu beaucoup de sang.

A la vue de la jeune fermière, il s'arrêta indécis, et s'appuyant des deux mains au dossier d'un fauteuil, il lui dit en fixant sur elle ses grands yeux noirs, encore agrandis par la fièvre et l'insomnie :

— Tout à l'heure des paysans qui passaient sur la route se sont arrêtés sous mes fenêtres, et l'un d'eux a dit à ses compagnons : « C'est ici que demeure la sainte, la vierge de Bruges qui a le pouvoir de racheter une âme des flammes éternelles. »

— Ne connaissiez-vous pas la légende ? répondit-elle avec un sourire angélique.

— Non, dit-il, je ne la connaissais pas.

Elle lui raconta alors l'histoire du sculpteur florentin et de la fille du compagnon armurier tués par les iconoclastes, et de l'apparition dans chaque siècle d'une vierge ressemblant à la statue de Bruges et ayant le pouvoir de racheter une âme en faisant le sacrifice de sa vie.

A mesure qu'elle parlait, le visage de Skelstroëm prenait une expression de plus en plus sombre, et lorsqu'elle eut achevé son récit, il lui dit :

— Celui qui accepterait un pareil marché serait un lâche et un misérable, et Dieu ne pourrait lui faire miséricorde.

— Ne parlez pas ainsi, reprit-elle avec bonté ; Dieu seul dispose de notre destinée, et nous n'avons pas le droit de juger ses décrets.

Il courba la tête et ne répondit pas.

— Ma sœur m'a dit que vous vouliez repartir ce soir pour Anvers, reprit la jeune fermière; l'hospitalité que nous vous accordons vous est-elle donc devenue si à charge, que vous preniez une résolution aussi subite qu'inexplicable? C'est à peine si vous pouvez marcher, et votre blessure n'est pas encore cicatrisée.

— Il faut que je retourne à bord de mon navire, répondit-il avec un accent résolu, et dussé-je tomber sur les genoux à cent pas de cette maison et mourir sur le chemin, je partirai dans deux heures.

— Je n'ai pas le droit de vous retenir, Pierre vous ramènera à la ville dans une voiture de la ferme. Je vous plains seulement et bien sincèrement, ajouta-t-elle après un instant de silence.

— Et pourquoi? lui demanda-t-il à mi-voix.

Elle fixa sur lui ses beaux yeux bleus et lui dit :

— Parce que je comprends que vous regrettez toujours que l'on vous ait sauvé la vie; et qu'il faut que vous ayez dans le cœur une bien grande douleur pour en être arrivé à cet affreux désespoir.

— Oui, répondit-il, cela est ainsi que vous le dites, mais cela n'est que justice; il y a des douleurs qui sont des châtiments.

— Le repentir sincère est le pardon assuré! priez et espérez.

Skelstroëm se laissa tomber sur le fauteuil et se voila le visage de ses mains, pour lui cacher les larmes qui coulaient sur ses joues.

Élisabeth s'approcha doucement, et lorsqu'il releva la tête, il vit devant lui le radieux visage de la vierge de Bruges qui le regardait avec une ineffable expression de tendresse.

— Skelstroëm, lui dit-elle, hier pendant votre sommeil vous avez parlé, et ce secret terrible que vous voulez nous cacher, je le connais. Pendant une nuit de tempête vous avez renié Dieu, et jeté à la mer la moitié de votre chaîne en disant : « Que Satan vous sauve tous de la mort, et qu'en échange de ce service, il attache mon âme au dernier pilier de l'enfer avec cette chaîne. »

— Et depuis je suis un maudit, s'écria Skelstroëm, et l'ouragan

se déchaîne chaque soir là où je suis, à cette heure fatale, exécrable, où le démon s'est emparé de moi. Je suis le capitaine Tempête, un être qui fait horreur et que l'on fuit avec épouvante comme un fléau de Dieu. J'appartiens à l'enfer, et l'enfer m'a condamné à faire sur cette terre une œuvre de démon : partout où je m'arrête, il faut que je réclame ce fragment de chaîne qui appartient à Satan, et que je damne pour l'éternité la malheureuse créature qui me le remettra. C'est à cette âme perdue par moi que je dois être rivé dans l'autre vie ; voilà le supplice qui m'attend après la mort. Vivant, je subis cette incessante torture de ne pouvoir aimer une créature humaine, de repousser la main amie qui se tend vers moi, le cœur prêt à se donner, de peur que cet être aimé ne soit l'âme prédestinée que je devrai livrer comme une proie à l'ange des ténèbres. Voilà pourquoi je n'ai pas osé vous remercier de votre charité de sainte, voilà pourquoi je me suis condamné à être ingrat et mauvais, et je veux fuir cette maison bénie de Dieu. Votre doux regard réchauffait ce cœur de marbre, le son de votre voix était comme un cantique de pardon et de bonheur, et quand vous êtes près de moi un parfum céleste m'enivre, l'oubli se fait dans mon cerveau et je sens que je vous aime !

Il avait prononcé ces dernières paroles d'une voix brisée et en courbant le front.

Élisabeth était restée immobile et comme perdue dans une extase surnaturelle. Lorsqu'il cessa de parler, elle porta lentement la main à son corsage, et tira de son sein le fragment de la chaîne maudite et le lui tendit en disant ces deux mots :

— Pour l'éternité !

Skelstroëm se releva avec épouvante, un gémissement s'échappa de ses lèvres, et il tomba sans connaissance sur le plancher, qui se teignit de son sang.

IX

Élisabeth Coster avait trouvé la chaîne d'argent, la veille au soir, sur une des marches de l'escalier, quelques minutes après l'arrivée du petit mousse Ramsk, qui était venu prévenir le capitaine Skelstroëm que maître Scrabstel venait d'engager quatre matelots et que, les glaces de l'Escaut commençant à fondre, ils pourraient bientôt retourner en Norvége.

Skelstroëm avait demandé à garder le mousse cette nuit-là à la ferme, comptant le ramener avec lui le lendemain, et Ramsk, que les servantes trouvaient aussi joli qu'un chérubin, avait fait ménage commun avec Pierre et Minne.

. . . .

Lorsque le capitaine Tempête reprit ses sens, il était à bord du *Thor,* couché dans sa cabine; assis sur un pliant de canne, les jambes étendues sur la table, Scrabstel fumait tranquillement, tout en buvant de temps en temps une gorgée de rhum.

Les glaces, qui se désagrégeaient autour des flancs du navire, craquaient lugubrement, et l'on entendait sur le pont le pas des matelots qui disposaient tout pour l'appareillage.

— Depuis quand suis-je de retour à bord, et qui m'y a ramené? demanda le capitaine en regardant tous les objets qui l'entouraient avec effarement.

— Depuis hier au soir, capitaine, lui répondit Scrabstel, et c'est votre mousse Ramsk et un garçon de la ferme de Berchem qui vous ont transporté dans une carriole.

Un rayon de joie éclaira les traits du maudit, et un soupir entr'ouvrit ses lèvres pâles.

— Sans reproche, capitaine, vous ne vous êtes guère hâté de m'envoyer de vos nouvelles, reprit le diable de mer en secouant les cendres de sa pipe contre la cloison de la cabine ; et j'ai cru un moment que je m'en retournerais seul à Bronoë. Vous savez, n'est-ce pas, que ce sont nos voisins les Génois du *San Isidoro* qui ont voulu vous assassiner, parce qu'ils ont entendu vos anciens matelots conter l'affaire des îles Frooërne, et qu'ils prétendent que vous leur avez porté malheur? Le fait est qu'ils ont perdu trois hommes de leur bord depuis que nous sommes avec eux beaupré sur poupe.

— Comment se fait-il qu'ils n'aient pas cherché à te tuer aussi, toi? reprit le capitaine norvégien. Les matelots du *Thor* auraient-ils oublié de te faire une part dans leur histoire?

— Non, répondit Scrabstel, et c'est seulement l'occasion qui leur a manqué, et puis, ajouta-t-il en riant, je crois que je leur fais peur.

— Ramsk m'a dit que tu avais engagé quatre hommes pour notre retour en Norvége?

— Quatre hommes et un second mousse, répondit Scrabstel ; demain, au soleil levant, si le dégel continue, nous pourrons naviguer au milieu des banquises de l'Escaut.

— Ce n'est pas demain, c'est cette nuit qu'il faut tenter de sortir du port.

— Je crois que c'est possible *pour nous,* capitaine.

Scrabstel se leva, et après avoir bu un dernier verre de rhum, il enfonça sur ses yeux son bonnet de fourrure et remonta sur le pont.

Mais dès qu'il eut franchi le seuil de la cabine, un rire muet tordit ses lèvres, et une expression d'infernale joie illumina sa face d'oiseau de proie.

Skelstroëm, encore trop faible pour monter sur le pont, alla s'asseoir près du hublot qui éclairait sa cabine, et les yeux fixés

sur le quai, il guetta avec une anxiété fébrile les groupes qui marchaient ou stationnaient devant le navire.

— Attendez-vous donc quelqu'un, maître Skelstroëm? lui dit Scrabstel lorsqu'il rentra le soir dans sa cabine; voilà plus de cinq heures que vos yeux n'ont pas quitté l'angle du quai.

— Je n'attends personne, répondit le capitaine Tempête.

— Alors, reprit Scrabstel avec un sourire moqueur, c'est que la Vierge de Bruges est restée à Berchem, et que nous ne rapporterons pas son âme comme un souvenir du pays.

Skelstroëm fixa sur lui ses prunelles qui flamboyaient dans l'ombre, et lui répondit d'une voix frémissante de colère :

— Élisabeth Coster avait le pouvoir de racheter une âme, elle a racheté la sienne, que tu voulais prendre. — Tu as perdu cette partie, maudit!

— Charité bien ordonnée commence toujours par soi-même, ricana Scrabstel; c'est égal, pour une sainte, cela n'est guère généreux.

. . . . Dans la nuit, le brick norvégien descendit l'Escaut sous ses voiles hautes, et le lendemain, au point du jour, il entrait dans la mer du Nord.

Au moment où le navire sortait du bassin, Scrabstel et les matelots qui faisaient la manœuvre entendirent un grand bruit devant l'étrave du bâtiment, comme si quelque pièce de bois venait de tomber à l'eau.

C'était la figure du dieu *Thor,* placée au sommet de l'éperon, qui s'était détachée et avait plongé sous les glaces.

Comme le gréement était en parfait état et la coque intacte, on pensa que ce bruit provenait de l'écroulement des glaçons superposés et formant banquise, et l'on ne s'en préoccupa pas autrement.

Quelques minutes après l'accident, le petit mousse que Scrabstel avait engagé la veille de leur départ, s'était affalé le long d'une manœuvre sous le beaupré du navire, et il avait attaché

un objet dont on ne pouvait distinguer la forme dans l'obscurité, à la place qu'occupait précédemment le dieu scandinave, sous le vocable duquel le navire était placé.

Le soleil, en se levant et en faisant miroiter l'étrave humide du navire, éclaira une petite statuette de Notre-Dame de Miséricorde attachée sous le beaupré, qui formait comme un toit au-dessus de sa tête.

Depuis que le navire avait quitté le port, aucun nuage n'était venu assombrir l'azur du ciel, et les flots demeuraient calmes à l'horizon.

A l'heure fatale, Skelstroëm était monté sur le pont, et debout devant la roue du gouvernail, il attendait la tempête, les sourcils froncés, les lèvres blêmes, comme le condamné au pied du gibet.

Sur son ordre, l'équipage s'était retiré dans l'entre-pont, et il avait seul alors la conduite et la garde du navire.

Comme l'aiguille de la montre marine, qui marquait toujours l'heure des îles Frooërne, allait s'arrêter sur le chiffre 9, un cantique sacré, chanté par une douce voix, s'éleva dans l'air, accompagné par le souffle de la brise.

C'était la voix du petit mousse assis sur la vergue du grand mât, la voix d'Élisabeth Coster qui montait vers Dieu.

Le maudit jeta un cri de suprême joie, et tombant à genoux, il tendit ses deux mains vers le ciel, en répétant, après la vierge de Bruges, les paroles du cantique.

Lorsque les quatre hommes de l'équipage remontèrent sur le pont avec Scrabstel et Ramsk, les étoiles scintillaient comme des diamants sur l'immense dôme bleu qui couvrait la mer.

Le vent soufflait alors plein sud, et le navire, en coupant les grandes vagues du large, courait dans sa route avec une rapidité vertigineuse.

Le capitaine était à la barre, et le petit mousse se tenait debout à sa droite.

Le diable de mer, qui s'approchait d'eux, recula de trois

pas, et son regard d'aigle s'attacha avec une fixité terrible sur une chaîne d'argent qui attachait l'un à l'autre, par la main droite, l'homme et l'enfant.

— Damnée avec lui ! Damnée, la sainte ! s'écria-t-il en jetant un éclat de rire diabolique. Ramsk, viens la voir mourir dans les bras du maudit !

Ramsk accourut à l'appel de son maître ; mais tous deux reculèrent terrifiés.

Élisabeth Coster et le capitaine Tempête marchaient sur eux, le bras tendu comme l'archange chassant le démon; ce n'était pas une chaîne qui les liait, c'était un chapelet d'argent, auquel pendait une croix d'ébène.

Quand le diable de mer et son compagnon furent adossés au bastingage de l'avant, la voix de Skelstroëm s'éleva vibrante et forte, commandant aux matelots la manœuvre du bâtiment.

— Amène bas le clin foc ! cria-t-il en s'adressant à Scrabstel et à Ramsk.

Vaincus par une volonté irrésistible, ils s'élancèrent sur le beaupré, et les pieds posés sur les chaînes de sous-barbe, ils amenèrent le foc sur son bout, dehors.

En ce moment, une vague énorme vint se briser à l'avant, et comme le tangage était très-fort, le beaupré, en plongeant lentement dans la mer, les entraîna sous l'eau.

Ils n'avaient pas lâché les manœuvres, auxquelles ils s'accrochaient; mais lorsqu'ils reparurent au-dessus de la mer et qu'ils voulurent remonter sur le pont, ils semblèrent comme pétrifiés.

Immobiles et les yeux dilatés par une terreur folle, ils ne pouvaient détacher leur regard de la statuette de Notre-Dame de Miséricorde, qui semblait les chasser du geste, aussi impitoyable pour l'esprit des ténèbres que cet ange rédempteur qui venait de faire un miracle.

Par trois fois le beaupré plongea dans les flots, et par trois fois ils émergèrent de la vague sombre, dont l'écume crépitait autour d'eux.

Ramsk disparut le premier en jetant un grand cri, puis le diable de mer roula à son tour dans le sillage du navire.

Deux goëlands s'élevèrent dans l'air au-dessus de la vague qui emportait les deux réprouvés, et ils suivirent longtemps le



navire en tournoyant autour de ses mâts et en jetant dans la nuit leur cri lugubre.

. . . .

Le capitaine Skelstroëm est rentré à Anvers avec Élisabeth Coster. Ne se sentant plus le courage de naviguer encore, il

a vendu son navire et s'est fait sculpteur de marine dans les chantiers du Kattendyck.

Élisabeth et Jeanne se sont retirées deux ans plus tard au béguinage de Bruges, où elles sont mortes comme deux saintes.

Le capitaine Tempête a sculpté pour la chapelle de ce béguinage un petit bas-relief en buis qui reproduit les principales scènes de l'étrange légende que nous venons de vous conter, et c'est sur cet *ex-voto,* chef-d'œuvre de finesse et de patience, mais d'une naïveté singulière, que nous avons pris le sujet de ce conte.

C'est bien le cas ou jamais de finir par cette humble prière des conteurs du bon vieux temps : Excusez les fautes de l'auteur.

Et comme des amateurs de curiosités pourraient peut-être demander, en visitant le béguinage de Bruges, à voir le bas-relief du capitaine Tempête, nous leur déclarons que ledit bas-relief, qui a été emprunté comme souvenir, par un *hussard noir du Nord,* pendant les guerres de la République, appartient aujourd'hui à votre très-humble et très-dévoué serviteur, qui l'a acheté deux écus de six livres dans une ferme des environs de Rouen.

L'ÉMERILLON

L'ÉMERILLON

A monsieur le docteur Constantin Paul

On allait monter ma féerie *le Roi des Aulnes*, dont tous les rôles étaient distribués, sauf celui de *l'Émerillon*, dans le tableau des *Oiseaux*.

Il me fallait pour ce rôle une toute petite femme, au profil aquilin, avec de beaux yeux noirs et des jambes fines et nerveuses.

L'Émerillon étant le plus petit des oiseaux de proie, je tenais à donner une vraisemblance relative à la fiction.

Le jour de la première répétition, le directeur me prit par le bras et me dit, tout en me faisant arpenter ses planches :

— Je crois que j'ai trouvé votre Émerillon; c'est une petite malheureuse qui est venue il y a un mois pour se faire engager, et dont je n'ai pas voulu parce que je la trouvais trop maigrette. Des yeux superbes, un nez long et un peu recourbé; voix sympathique, cheveux châtains; la jambe doit être grêle, mais les pieds

sont charmants; Galibert (c'était le régisseur) a pris son adresse à tout hasard; allez la voir après la répétition, et, si c'est votre oiseau, je l'engagerai pour un an.

Comme les acteurs devaient encore *collationner* leurs rôles, j'entrai tout de suite dans le cabinet de Galibert, qui me remit, avec le nom et l'adresse de la petite malheureuse, les pouvoirs les plus étendus pour traiter avec elle : je pouvais aller jusqu'à *cinquante francs par mois!!!*

La neige tombait doucement en larges flocons qui se fondaient en boue sur le pavé; un froid humide me pénétrait jusqu'aux os. Je pris une voiture et me fis conduire rue Monsieur-le-Prince.

Mademoiselle Éva habitait dans un de ces vieux hôtels d'étudiants encore si nombreux au quartier des Écoles.

Je poussai une petite porte à hauteur d'appui, qui fit carillonner une sonnette en s'ouvrant, et je trouvai, au bout d'un couloir sombre, un de ces antiques escaliers à gros pilastres de bois.

Comme je cherchais du regard la loge du portier, une porte vitrée s'ouvrit dans le couloir et un garçon de café, qui parut sur le seuil tout cerclé de chopes moussues, me cria :

— Que demande monsieur!

— Mademoiselle Éva?

— Elle est chez elle; quatrième à gauche.

J'ai su depuis que le maître de l'hôtel tenait le café qui occupait tout le rez-de-chaussée, et qu'il remplissait avec son garçon les fonctions de concierge.

L'escalier était éclairé à chaque palier par une lucarne munie de son plomb, pour les eaux ménagères. On n'aurait pas eu besoin, d'ailleurs, de s'assurer *de visu* que l'architecte n'avait pas oublié ce détail.

Une seule porte ouvrait sur le palier du quatrième étage, tout contre une échelle dressée sous une trappe fermée; l'entrée du grenier, sans doute.

Je frappai deux petits coups contre la porte.

— Entrez, répondit-on après un instant d'attente.

La clef était sur la serrure, une superbe clef de défense, qui devait bien peser sa demi-livre de fer.

J'entrai et je vis, tout en face de moi, les ramages lilas d'un rideau de lit, et entre l'oreiller et le couvre-pied, deux grands yeux qui brillaient comme des billes d'onyx noir : les prunelles que j'avais rêvées pour mon rôle d'Émerillon.

Mademoiselle Éva, toujours recoquillée sous ses couvertures, me demanda alors d'un petit ton effarouché qui j'étais, et ce que je voulais.

Je lui répondis que j'étais l'auteur d'une grande féerie en répétition, et que je venais lui proposer un engagement.

A ce mot d'engagement, il sembla qu'elle venait d'être touchée par une étincelle électrique.

Elle s'accouda brusquement sur son oreiller, et, dégageant son bras nu des couvertures, elle étendit une petite main blanche et maigrelette vers le fauteuil placé à l'angle de la cheminée, en me priant gracieusement de m'asseoir.

Le fauteuil étant occupé par une robe de soie noire, un pardessus de velours, un toquet, un corset, deux jupons, une crinoline et des bottines à glands, elle me dit de jeter toute cette défroque sur son lit.

Je m'assis à distance respectueuse.

— Excusez-moi, monsieur, si je vous reçois ainsi, reprit-elle toute honteuse, je suis rentrée fort tard, et j'étais si souffrante ce matin, que je n'ai pas eu le courage de me lever. Le garçon d'hôtel est monté tantôt pour allumer mon feu, et je suis bien fâchée à présent de l'avoir renvoyé.... Il doit faire grand froid ici... Je n'ai pris cette vilaine chambre que pour un mois; je dois loger avec une de mes amies qui habite la rue de la Chaussée-d'Antin... Ainsi, monsieur, vous venez pour m'engager?

Pendant qu'elle parlait, je la regardais attentivement.

Ces yeux superbes dont on m'avait parlé au théâtre étaient de ce brun orangé qui illumine les prunelles des belles Vénitiennes peintes par le Titien.

Le regard à la fois mobile et profond avait cette singulière faculté de pouvoir suivre latéralement l'objet qu'il fixait, ce qui lui donnait une expression étrange et presque surnaturelle. Le nez, long et un peu busqué comme dans la race juive, était d'une pureté de dessin irréprochable; la bouche, petite, en forme de cœur comme l'ovale du visage, souriait dès que les lèvres s'ouvraient pour parler. Sa chevelure, épaisse et d'un blond foncé, retombait en larges floches soyeuses sur ses épaules et autour de son col. Fine et transparente, la peau était d'un ton brun clair et mat.

Comme je la regardais, toujours oubliant de répondre à sa question, elle m'interrogea de nouveau sur cet engagement que je lui apportais en qualité de plénipotentiaire.

Je lui expliquai brièvement mon embarras lorsqu'il s'était agi de distribuer le rôle de l'Émerillon, et, après lui avoir décrit tous les grands effets de ce rôle, je lui exposai quels avantages elle pourrait retirer pour sa carrière dramatique de cet engagement de deux cents écus par an.

Je n'aurais jamais osé dire cinquante francs par mois, et je me serais certainement sauvé comme un voleur si elle m'avait prié de lui faire la division par jour de ces deux cents écus.

Mais c'était une créature désintéressée, qui aimait l'art pour l'art et non pour ce qu'il rapporte.

D'un brusque coup de tête, elle renvoya sur ses épaules les mèches de cheveux qui tombaient sur son visage et elle se mit à battre des mains avec une joie enfantine.

— Cher monsieur, fit-elle ensuite d'une petite voix douce et câline, puisque je redeviens une artiste, une artiste pour de vrai, cette fois, permettez-moi d'en agir avec vous comme si vous veniez me rendre visite dans ma loge. Mettez une allumette sous les fagots de la cheminée et allez regarder derrière les carreaux de la fenêtre le temps qu'il fait; je ne vous demande que trois minutes pour passer une robe et des pantoufles.

Ce disant, elle fit retomber les rideaux du lit; et j'entendis un froufrou de soie derrière les grands ramages lilas.

J'étais enchanté de l'initiative qu'elle prenait, très-curieux de voir mon Émerillon sur ses pieds.

Je trouvai les allumettes sur la tablette de la cheminée, entre une résille de velours bleu et un volume d'Alfred de Musset, servant de piédestal à un instrument de cèdre et d'ivoire ressemblant à un petit biniou breton, un *stêthoscope*.

— Il paraît que notre jeune artiste a des amis, ou tout au moins un ami, dans la faculté de médecine, pensai-je tout en faisant flamber les fagots.

Le feu allumé, j'allai regarder par la fenêtre les vieux toits de tuile vernissés par le dégel.

Tout contre la vitre, sur la feuille de plomb rabattue comme un tablier sur la déclivité du toit, je vis un moineau, les plumes ébouriffées et tout grelottant; lorsqu'il m'aperçut, il inclina sa tête sur son aile gauche, et, fixant sur moi son petit œil noir, il se mit à dévider toute une gamme ascendante de *kui, kui, rui, kuic, ruic, ruuuuic!*

— L'entendez-vous? me cria mademoiselle Éva, de l'autre bout de la chambre; c'est Jolicœur, mon pensionnaire; nous déjeunons ensemble, quand je pense à déjeuner; je vais lui ouvrir tout à l'heure.

— C'est qu'il paraît s'impatienter.

— Alors entre-bâillez la fenêtre : il entrera.

Je pensai que cette maison où l'on couchait la clef sur la porte et où les moineaux venaient demander l'aumône à la fenêtre était une succursale du temple de la Confiance.

J'ouvris à Jolicœur, qui, après avoir voleté au plafond, alla s'accrocher aux rideaux du lit en caquetant avec une vélocité de gosier qui indiquait une grande colère.

Enfin mademoiselle Éva fit son entrée en sautant sur le carreau de sa chambre, une entrée en musique, car au moment où ses pieds touchaient le sol, un piano invisible exécuta au-dessus de notre tête une marche hongroise avec une vigueur remarquable.

L'Émerillon était encore plus mignon que je ne le croyais;

figurez-vous une statuette de Coysevox dont la tête aurait été modelée par Clésinger.

Elle me fit une belle révérence en me tendant la main.



Nous nous assîmes cérémonieusement devant le feu, elle sur le fauteuil, moi sur une chaise veuve de son dossier.

— Quelle heure est-il donc? me demanda-t-elle tout à coup en regardant la croisée, qui, en ce moment, jetait moins de clarté dans la chambre que la flambée de la cheminée.

— Quatre heures.

— Alors je comprends la fureur de Jolicœur, mais il attendra maintenant le dîner, dit-elle en repoussant du pied les brindilles enflammées qui tombaient de l'âtre.

Je levai les yeux au plafond pour le chercher.

Elle me regarda en souriant malicieusement et me dit :

— Devinez où il s'est caché?

A un petit mouvement insolite de son corsage, je devinai que l'égoïste Jolicœur séchait ses plumes là où Marinette cache les billets doux qui lui sont confiés.

Dans une si belle occasion, l'abbé de Voisenon n'eût certes pas manqué d'improviser un quatrain extra-galant sur ce nid de satin blanc. Ne trouvant rien de passable dans le genre Trumeau, je m'abstins prudemment.

Le piano résonnant toujours au-dessus, je dis à mademoiselle Éva, en lui indiquant de la main le stêthoscope de cèdre :

— Vous avez ici tous les instruments de musique.

— Ce n'est pas une trompette comme vous le croyez, me répondit-elle naïvement; c'est un instrument qui sert aux médecins pour écouter les battements du cœur. Il appartient à mon voisin, M. Garnier, qui l'a oublié la dernière fois qu'il est monté me donner une consultation. Il est à présent interne à la Charité et n'a plus qu'un examen à passer pour être reçu médecin. C'est un excellent garçon qui m'aime beaucoup.

— Vous êtes donc malade? lui dis-je après un moment d'hésitation.

— Oh! cela ne m'empêchera pas de faire bien exactement mon service, me répondit-elle vivement, et une teinte rosée vint aussitôt colorer son visage. Oui, il y a des jours où j'éprouve une grande douleur au haut de la poitrine; il me semble alors que mon cœur remonte jusqu'à ma gorge; il bat si fort, que j'entends comme un *bruissement* de fontaine quand j'ai la tête sur l'oreiller. M. Garnier ne me drogue pas pour cela; il me recommande seulement de ne pas danser, de ne pas veiller tard, de ne pas faire de grandes marches et d'être sage comme une petite image.

— Et vous suivez son ordonnance?

Elle baissa la tête, regarda le feu avec un sourire navrant et répondit à mi-voix :

— Quand je peux!... C'est l'histoire du vieux bordeaux et des blancs de poulet que l'on prescrit aux pauvres diables qui manquent de pain!

Je n'avais rien à répondre à cela; ce n'était pas avec un franc soixante-cinq par jour d'appointements qu'elle pouvait faire des économies de force et de vertu.

Je pensai un moment qu'elle allait me conter l'histoire de sa vie, ce qui m'aurait, selon toutes probabilités, gâté le petit roman rétrospectif que j'avais déjà échafaudé dans ma pensée; je ne la croyais pas fille de colonel, mais je ne pouvais admettre qu'une portière eût procréé ces yeux d'escarboucle, ce nez et ces mains de duchesse.

Elle m'apprit seulement qu'elle n'était pas israélite, comme je le supposais; que sa mère habitait près de Tours, et qu'elle avait déjà joué la comédie aux Délassements-Comiques et au Luxembourg.

C'était un samedi, je lui dis qu'elle pourrait venir signer son engagement au théâtre le lundi suivant, et je me levai pour prendre congé d'elle.

Pendant notre conversation, le piano n'avait pas cessé de résonner, et l'artiste qui faisait vibrer les cordes sous ses doigts nerveux jouait en ce moment une mélodie charmante que j'entendais pour la première fois.

Voyant que j'écoutais avec plaisir le musicien, elle me dit en levant un doigt vers le plafond :

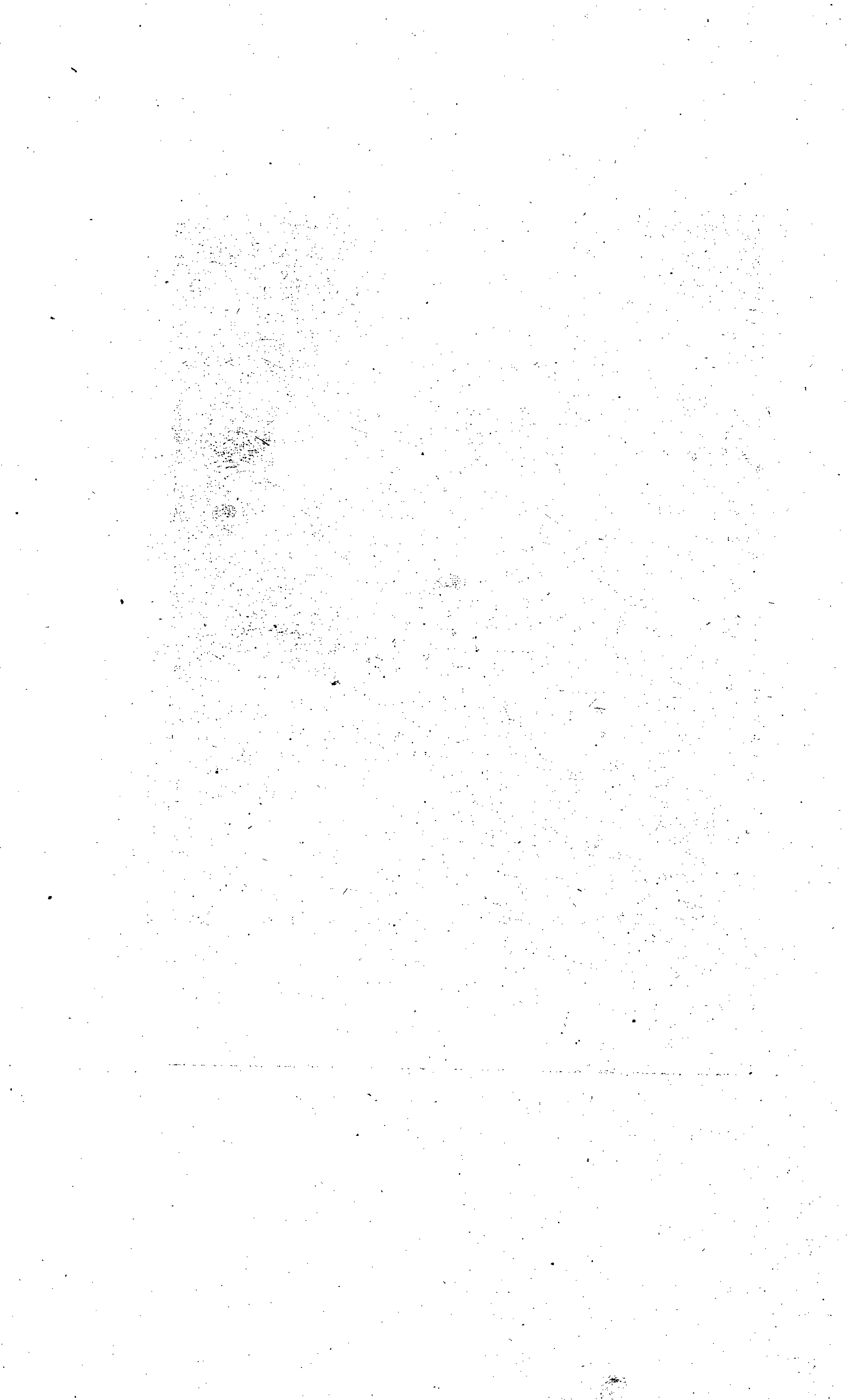
— C'est le *grand Serpentin vert,* autrement dit, mon ami Nabal, un juif celui-là. Tout ce qu'il joue là est de sa composition... C'est un grand artiste sans pain deux jours sur cinq.

Je me souvins de l'échelle et de la trappe que j'avais vues en entrant.

— Comment a-t-on pu monter un piano par ce trou? dis-je, préoccupé de ce problème de géométrie.



C'est un grand artiste sans pain deux jours sur cinq.



— On a hissé la caisse de l'instrument par la fenêtre du grenier; et Nabal, qui avait démonté toutes les pièces de la mécanique, les a remontées ensuite tout seul. C'est un marchand de musique pour lequel il travaille qui le lui prête. Il donnait encore quelques leçons, il y a un mois, mais comme il n'a plus ni linge ni souliers... il ne descend guère qu'au petit jour et la nuit tombée. Le maître de l'hôtel le loge gratis en échange des leçons de musique qu'il donne à sa fillette. Les compositions de Nabal sont jouées dans presque tous les cafés-concerts; mais c'est un autre nom qui est sur le programme... Ça, c'est toute une histoire.

La misère de la chambre était opulence auprès de celle du grenier; j'avais le cœur tout *chaviré,* selon la jolie expression des marins.

— Pourquoi, lui dis-je, nommiez-vous tout à l'heure ce pauvre garçon le *grand Serpentin vert?*

— Ce sont les étudiants qui viennent au café en bas qui lui ont donné ce surnom-là, parce qu'il boit de grandes chopes d'absinthe et d'eau quand il cherche quelque nouvelle composition.

On frappa à la porte comme elle achevait cette explication.

— Entrez! cria-t-elle.

Une figure pâle, rayée de stries vineuses et encadrée de longs cheveux noirs plats et luisants, passa entre la porte entre-bâillée et le mur.

— Entrez, Nabal, dit-elle en se levant et en allant au-devant de l'arrivant.

— Pardonnez-moi de vous déranger, mademoiselle Éva, dit le grand Serpentin vert en me jetant obliquement un regard timide et défiant; je venais vous prier de me permettre d'écrire un mot sur cette musique.

Elle prit un encrier et une plume dans un tiroir et voulut lui avancer le fauteuil; mais il refusa obstinément de s'asseoir et écrivit, à genoux devant la table, une dédicace au haut d'une chansonnette ornée d'une lithographie.

— Nabal, lui dit mademoiselle Éva lorsqu'il eut achevé, vous seriez bien aimable de prendre ce soir ma clef en bas et de faire mon feu; je ne rentrerai que vers dix heures, mais il faut que la chambre ait eu le temps de s'échauffer.

Il fit un signe de tête qui était tout à la fois un salut et un acquiescement, et sortit en refermant la porte sur lui.

Je ne voyais guère, lorsqu'il écrivait agenouillé, que ses omoplates tranchantes qui saillaient sous la trame blanchie du drap, comme deux tronçons d'ailes coupées, et faisaient songer à ces squelettes habillés des danses macabres de Holbein. Je ne me sentis pas le courage de détailler les traits de son visage lorsqu'il se retira en marchant à reculons.

Dans l'Enfer de la Misère, le grand Serpentin vert eût été nommé premier ministre sur l'ossature, la voix, le geste et le paletot.

— Je le prie d'allumer mon feu pour qu'il se réchauffe un peu avant d'aller se coucher, me dit mademoiselle Éva sur un ton presque confidentiel; et comme cela, il ne boit pas d'absinthe le soir.

Son visage avait alors une si angélique expression de bonté, que j'aurais voulu l'embrasser sur les deux joues comme une cousine de province.

Je pris ses deux mains, qu'elle m'abandonna avec un étonnement un peu inquiet, et je lui dis :

— Au revoir, mademoiselle Éva; jamais je ne vous ferai la cour, parce que... j'ai toutes espèces de bonnes et de mauvaises raisons pour cela, mais je tâcherai de vous être utile au théâtre et de vous aider à suivre l'ordonnance de votre médecin.

Elle fixa sur mon regard ses grandes prunelles noires dilatées par la surprise et me répondit :

— C'est drôle... Nabal et Garnier m'ont dit comme vous!... Alors c'est que vous avez un bon cœur comme eux... Tous ceux qui m'aiment bien ne me parlent pas comme aux autres femmes...

Ici, je suis comme un garçon, plus petit et plus faible que les autres seulement... Voilà pourquoi je peux coucher la clef sur la porte.

*
* *

Mademoiselle Éva répétait déjà depuis huit jours son rôle d'Émerillon.

Elle était si intelligente et si gentille dans ce rôle, que j'avais beaucoup allongé, que le directeur songeait à lui confier la première fée de la pièce.

A la quatrième répétition, il doubla ses appointements en stipulant dans l'engagement un dédit de cinq mille francs. Il pressentait une étoile et prenait ses sûretés.

Comme je passais un soir, vers dix heures, dans la rue Monsieur-le-Prince, je vis de la lumière derrière le rideau de la fenêtre de la future Déjazet.

J'avais dans ma poche quelques raccords pour son rôle, je montai, malgré l'heure un peu indue.

Mademoiselle Éva n'était pas rentrée, mais je trouvai le grand Serpentin vert accroupi devant la cheminée et soufflant avec sa bouche une brassée de fagots, qui fumait sans pouvoir flamber.

Il était si absorbé dans son service de *feutier,* qu'il ne m'entendit pas entrer.

Lorsqu'il m'aperçut, il se releva vivement et me dit sur le ton de l'excuse :

— Mademoiselle Éva n'a pas trop d'argent à dépenser, voyez-vous, et pour ne pas laisser brûler son feu en pure perte, je ne viens l'allumer qu'à l'heure où elle doit rentrer.

Ces deux pauvres avaient les élans de cette charité pudique qui se voile le visage pour ouvrir la main.

Je me promis de chercher et de trouver l'occasion de lui payer au centuple le prix des fagots qu'il avait économisés.

J'avais bonne envie, et je ne sais vraiment dans quel but, de lui demander certains renseignements sur sa voisine, mais j'étais fort embarrassé pour entamer la question.

Je suppose qu'il devina ma pensée, car je vis son visage s'assombrir tout d'un coup, et il me souhaita le bonsoir avec un accent bref et nerveux très-significatif.

Je l'arrêtai par le bras, comme il allait passer le seuil de la chambre, et je lui dis en lui présentant un rouleau de papier :

— Mon cher monsieur Nabal, n'ayant pas eu l'honneur de trouver mademoiselle Éva chez elle, je vous prie de vouloir bien lui remettre son rôle, sur lequel j'ai fait quelques changements dans la journée.

Ses traits se détendirent subitement, et, à la lueur de la bougie qu'il prit pour m'éclairer dans l'escalier, je vis que ses joues étaient fort rouges.

— Allons, me dis-je quand je fus dans la rue, le grand Serpentin vert est jaloux de l'Émerillon. Et je m'en allai en fredonnant entre mes dents la chanson de Quasimodo :

Noble lame,
Vil fourreau;
Dans mon âme
Je suis beau !

***

. . . .

Le lendemain, mademoiselle Éva manqua la répétition, et

le soir je reçus une lettre de M. Garnier (l'interne de la Charité), qui me disait que mademoiselle Éva, qui souffrait depuis quelques mois d'un anévrisme de l'aorte, venait d'avoir un accident si grave, que le docteur N..., qui l'avait examinée dans la matinée, la considérait comme perdue.

Il me demandait instamment de venir voir la pauvre enfant, pour lui redonner un peu de courage, et il me priait de causer un moment avec lui avant de monter chez elle. Sa chambre était placée juste au-dessous de celle de mademoiselle Éva.

Cette nouvelle me causa une si douloureuse impression, que je ne pus dormir une heure cette nuit-là.

Le lendemain, à dix heures du matin, j'entrais chez M. Garnier.

Deux de ses amis, étudiants comme lui, couchés sur un divan, soufflaient au plafond de grosses bouffées de fumée.

M. Garnier m'expliqua si clairement, si *mathématiquement* la maladie de sa jeune voisine, que je compris qu'il contresignait l'arrêt de mort prononcé par le docteur N...

Pendant qu'il parlait, un des étudiants, le plus jeune, l'écoutait les yeux mi-clos, et lorsqu'il eût complété ses explications, il prit à son tour la parole et dit avec un de ces accents de la Gironde, stridents et saccadés comme la vibration de ce jouet d'enfant, dans lequel deux fils métalliques sont pincés par un cure-dents :

— Jé né comprends pas comment on ne fait pas une *ponction exploratrice* entre deux côtes, pour injecter ensuite vingt gouttes de perchlorure de fer à 30°. Qué diable ! l'opération réussit bien sur les anévrismes des membres ; jé né vois pas pourquoi on né la tenterait pas sur *la crosse de l'aorte*. Jé mé chargerais de faire l'opération, moi, et jé la réussirais encore !

En deux répliques, l'interne renvoya ce tortionnaire à sa pipe et à sa chope.

M. Garnier, auquel l'Émerillon avait évidemment rapporté ma profession de foi d'amour platonique, m'expliqua alors pourquoi elle n'avait que des amis dans l'hôtel.

C'était, pour eux tous, une *petite morte* EN VACANCES ! Une ombre qui pouvait d'une minute à l'autre s'affaisser sur le plancher, sans un cri, sans une plainte, comme une ramille coupée par la faux.

Entre ses beaux yeux noirs et leur ardente jeunesse, s'élevaient, comme une dalle de tombe, ces mots terribles : « Anévrisme de l'aorte ! »

— Elle a la passion du théâtre, continua le brave garçon, et la pensée qu'on va donner son rôle à une autre la désole ; voilà pourquoi j'ai voulu vous voir. Il faudrait lui faire un petit mensonge : lui dire que vous attendrez qu'elle soit rétablie ; enfin *l'amuser* avec cette idée, qu'elle jouera l'Émerillon. — Elle ne descendra pas voir les affiches, la pauvre fille ! et je donnerai le mot à nos camarades ; comme cela, elle partira contente. Montons la voir ; c'est le Serpentin vert qui va avoir un grand chagrin ! ajouta-t-il lorsque nous fûmes sur l'escalier.

Quand nous entrâmes dans la chambre de la malade, les rideaux du lit étaient tirés ; elle dormait.

Nabal rangeait et essuyait la tablette de la cheminée.

La misère du mobilier était d'une propreté hollandaise.

Perché sur un bâtonnet enfoncé dans le rebord de la glace, Jolicœur se lissait les plumes des ailes.

Pendant que M. Garnier prêtait l'oreille dans l'entre-bâillement des rideaux, je m'approchai de Nabal et je lui dis tout bas en lui remettant le porte-monnaie que j'avais pris avant de sortir :

— Le directeur de mademoiselle Éva ne veut pas que sa nouvelle pensionnaire manque de quelque chose durant sa maladie ; voici trois cents francs qu'il m'a chargé de lui porter.

Et j'ajoutai en lui serrant la main :

— Ne soyez pas aussi économe que pour le feu.

Il prit l'argent en balbutiant un remercîment embarrassé, et l'enferma dans un secrétaire de noyer complétement vide.

Une lithographie coloriée, qui était accrochée près de la



La vue de son costume d'Émerillon lui causa une joie folle.

glace, me donna tout à coup l'idée de faire une surprise à la pauvre enfant pour son réveil.

Je dis à M. Garnier et à Nabal que j'allais jusqu'au théâtre, que je serais de retour dans deux heures au plus tard, et je sortis en marchant avec précaution.

Un peintre de mes amis avait peint de charmants croquis de tous les costumes de ma féerie, et l'Émerillon était un des plus gracieux de la collection, qui se trouvait alors chez le costumier du théâtre.

Je voulais apporter à Éva l'aquarelle de son personnage, comme on apporte une poupée neuve à l'enfant que l'on veut distraire de son mal.

M. Garnier ne m'avait-il pas recommandé de l'amuser un peu avec les choses de ce monde de paillon et de carton peint qu'elle aimait tant?

Quand je revins avec mon croquis collé sur une belle feuille de papier Bristol, mademoiselle Éva était réveillée et prenait une tasse de bouillon.

Ses lèvres me semblèrent violetées et ses yeux plus saillants.

J'avais eu une heureuse inspiration : la vue de son costume d'Émerillon lui causa une joie folle.

Elle appela son ami le grand Serpentin vert auprès de son lit, et lui dit en lui tendant le croquis :

— Tenez, Nabal, voilà comment je serai habillée dans le tableau des oiseaux.

Et lui reprenant brusquement le costume des mains, elle se mit à lire à haute voix les indications manuscrites crayonnées sur les marges :

« Coiffure en plumes, retombant en pointe sur le dos; corsage de velours brun clair, très-échancré sur la poitrine en forme de V renversé; la jupe beaucoup plus longue par derrière que sur le devant et formant de longues ailes croisées à leur extrémité; sous-jupe de satin blanc jaunâtre, descendant jus-

qu'aux genoux, zébrée de bandes transversales et fuselées d'un brun fauve; maillot de soie jaune paille avec bottines de satin assorties à la couleur du maillot; des talons d'acier avec doubles mollettes latérales, pour rappeler les serres de l'oiseau de proie.



Ces bottines à mollettes et à talons d'acier l'enchantaient surtout, et elle était si heureuse de se voir en pensée dans ce costume d'Émerillon, qu'il fallut lui accrocher son image avec des épingles sur le rideau de son lit.

Garnier lui ayant dit à son réveil que j'étais venu pour lui annoncer que l'on ne répéterait pas le tableau des oiseaux pendant les quelques jours de repos dont elle avait besoin, je n'eus qu'à confirmer cette assertion.

Je m'étais pris d'une profonde amitié pour mon pauvre Émerillon, mortellement blessé, et pour ses deux compagnons qui le soignaient avec une tendresse féminine.

Je montais deux fois par jour prendre de ses nouvelles, en ayant grand soin de dire tout haut, soit à M. Garnier, soit au grand Serpentin vert, que nos répétitions ne *marchaient* pas et que la pièce ne passerait que dans un mois.

Je voyais bien que l'heure mortelle sonnerait bientôt. La respiration de la pauvre petite devenait de plus en plus longue et ressemblait à un grand soupir. Presque à chaque instant sa poitrine recevait un choc intérieur qui soulevait le fichu de mousseline croisé sur son sein.

Le docteur N..., qui était revenu la voir la veille, avait dit à Garnier qu'elle ne passerait pas la semaine.

Le croquis de son costume l'avait rendue si heureuse pendant ces derniers jours, que je voulus lui donner une nouvelle joie.

J'arrivai un soir avec un paquet soigneusement enveloppé et caché sous mon paletot. Je noterai qu'en passant devant la chambre de M. Garnier, j'entendis un grand tapage de voix, et que je reconnus le timbre cuivré du Girondin qui portait un toast à l'illustre Savinien Garnier, *savantissimus doctor*.

En effet, le brave garçon avait reçu son diplôme de médecin dans la journée, et l'on flambait un punch en son honneur.

Mademoiselle Éva causait avec Nabal et semblait radieuse.

— Vous savez la bonne nouvelle? me dit-elle dès qu'elle m'aperçut; il est reçu!...

— Les échos de l'escalier viennent de me l'apprendre. *Réjouissons-nous donc,* comme chantent les *Renards dorés* d'outre-Rhin.

— Comment!... encore une surprise pour moi! dit-elle en tendant sa main qui tremblait vers le paquet, que je faisais sautiller comme un pantin au-dessus de son lit.

— Non, c'est pour une autre petite amie, mais je tiens à avoir votre avis sur ce présent.

Elle détacha les ficelles, développa le papier et s'écria :

— Non, non! c'est pour moi! c'est bien pour moi!

Et elle agita en l'air deux jolies bottines de satin jaune, dont les talons d'acier poli étincelaient et sonnaient comme des grelots de mule.

— Les bottines de l'Émerillon! Mon Dieu, que c'est donc gentil d'avoir pensé à cela!... continua-t-elle en fondant en larmes. Il faut que je vous embrasse pour la joie que vous me donnez, et vous aussi, mon pauvre Nabal!

Je me penchai sur le lit pour appuyer mes lèvres sur son front; mais sa tête, qu'elle avait soulevée, s'abattit brusquement sur l'oreiller, et une des petites bottines tomba sur le car-

reau en faisant entendre une vibration de cloche de cristal.....

On eût dit que c'était la corde harmonique de son âme qui venait de se briser.

Nabal s'élança comme un fou dans l'escalier en criant, et remonta deux secondes après avec Garnier.

Croyant seulement à une syncope, je cherchais sur la cheminée un flacon de vinaigre ou une carafe, lorsqu'ils rentrèrent.

— Éclairez-moi! dit Garnier en se précipitant vers le lit.

Il soulevait déjà la malade sous les bras, lorsque je m'approchai avec la lampe. Mais il cria aussitôt :

— Allez-vous-en! ne regardez pas; emmenez Nabal! Emmenez Nabal!

Mais j'avais vu! J'avais vu la bouche de la malade et les mains de Garnier toutes rouges, et sur les draps une longue traînée carminée.

Nabal, les bras plaqués contre la muraille, se frappait le front en criant :

— Elle est morte! elle est morte!... Mon Dieu! . . . . . .

***

Il fallut bien fouiller dans tous les recoins de la malle et ouvrir les cartons et les boîtes de la morte pour y chercher les indications exigées par l'administration.

Nous ne trouvâmes que son acte de naissance, qui nous suffit pour remplir les formalités indispensables.

Elle n'avait pas dix-huit ans et se nommait Évelina Carteret.

Nabal savait dans quel village habitait la mère; le maître d'hôtel lui écrivit, mais lorsqu'elle arriva, tout était fini.

C'était une brave femme; elle semblait encore plus désolée et aussi plus humiliée de la misère que sa fille avait supportée volontairement que du deuil qu'elle allait porter.

L'Émerillon aurait pu vivre un an ou deux de plus aux champs, et sans avoir besoin de personne!

Nous avons essayé, Garnier et moi, de tirer le grand Serpentin vert de son grenier; mais il s'est ancré sur sa misère comme l'huître sur son rocher, et nous avons dû renoncer à faire ce sauvetage.

C'est presque charité que de lui donner aujourd'hui l'argent nécessaire à son absinthe.

J'ai conservé le croquis et les bottines de l'Émerillon, et Garnier a fait empailler, comme souvenir, Jolicœur, qui a été retrouvé sur la cheminée, derrière une tasse, sur le dos, les pattes roides et tout froid, le lendemain de l'enterrement d'Éva.

Il était dit que quelqu'un mourrait de faim dans cette grande chambre-là!

L'ASSASSIN DE MISS LESLY

L'ASSASSIN DE MISS LESLY

I

Comme je revenais de l'hôtel Cluny, je vis un grand rassemblement dans la rue de l'École-de-Médecine, et j'entendis des cris affreux qui partaient d'un groupe presque entièrement composé d'étudiants en médecine. C'était l'heure de la sortie des cours.

Ces cris étaient poussés par une vieille dame; elle ressemblait à une gouvernante anglaise et gesticulait comme une folle.

Je demandai à un étudiant qui s'éloignait si c'était un accident.

Il me répondit qu'une jeune Anglaise, nommée miss Lesly, venait d'être assassinée par *un garçon boucher;* qu'après avoir arraché le ruban de velours bleu qu'elle portait autour du col, son assassin lui avait dévoré une partie du visage!

La victime se débattait en ce moment sur le trottoir, sous les yeux du meurtrier arrêté et maintenu par deux sergents de ville.

Le sourire moqueur qui relevait l'angle de ses lèvres pendant qu'il me donnait ces explications, me causa une pénible impression. La science de Galien et d'Hippocrate peut-elle annihiler ainsi la sensibilité humaine!

Sensible mais curieux, je voulus voir les acteurs de ce drame; et, jouant des épaules et des coudes, j'arrivai au premier rang.

La vieille dame anglaise serrait dans ses bras la victime toute sanglante, et criait : *Lesly, my dear daughter!* Lesly, ma chère fille !

Et la pauvre petite Anglaise poussait des gémissements plaintifs; son nez long et fin était affreusement déchiré, et un ruisseau de larmes coulait de ses beaux yeux bleu tendre, un peu ronds peut-être, mais d'une douceur ineffable.

Ce spectacle était navrant.

On emmenait l'assassin, que je ne fis qu'entrevoir; trapu et court-jointé, il avait les membres gros et musculeux, les reins carrés, et devait être d'une force herculéenne.

Sa tête ronde et énorme se balançait sur son col court et renflé comme celui d'un taureau.

Les yeux étaient injectés de sang, la mâchoire carrée et saillante, les lèvres épaisses, la face sombre et menaçante.

On comprenait tout de suite que cet être hideux devait avoir tous les instincts violents et grossiers.

Placé entre les deux sergents de ville, et attaché par une corde solide, il marchait lentement, la tête basse, comme absorbé par de sinistres pensées.

Il n'avait fait aucune résistance et était resté muet devant les clameurs de la foule.

— Va, scélérat! dit une femme en le regardant s'éloigner, ton affaire est dans le sac.

On avait fait venir une voiture pour emporter la victime et la vieille dame anglaise, qui avait alors une violente attaque de nerfs sur une des banquettes du café de *la Rotonde.*

La voiture partie, la foule se dispersa, et un des garçons du café vint jeter sur le trottoir une poignée de sable, qui but le sang de la pauvre petite Anglaise.

*
* *

Trois jours après cet événement, j'allai voir mon ami D..., pris d'un violent accès de goutte.

Il était fort agité et me dit, après cinq minutes de conversation :

— Mon cher ami, il faut que tu me rendes un service : cet animal de Barnabé a encore filé de la maison avant-hier au soir, et j'ai tout lieu de supposer qu'on l'a arrêté comme un vagabond dans les rues de Paris... Tu sais ce qu'il y a à faire?

— Parfaitement.

— Eh bien, va le réclamer; tu lui dois bien cela en souvenir de la dernière chasse que nous fîmes ensemble dans les marais de Boves.

Je serrai la main de l'ami D..., et je pris une voiture à l'heure, qui me conduisit dans une vieille rue du quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève, derrière l'ancien couvent des Bernardins.

J'entrai dans un grand bâtiment fermé par des grilles, et je m'adressai à un ancien militaire qui remplit dans cet établissement, placé sous la dépendance de la préfecture de police, les fonctions de directeur.

Je lui expliquai brièvement le but de ma visite ; mais il m'interrompit presque aussitôt pour appeler un solide garçon qui traversait la cour, en sabots, veste grise et tablier de grosse toile sanglé autour des reins.

— Schaub, conduisez monsieur aux cours, dit-il.

Schaub prit à sa ceinture un énorme trousseau de clefs,

et ouvrit une porte de chêne qui donnait sur une petite cour fraîchement lavée.

Une odeur âcre, comme le fumet des bêtes fauves, me saisit à la gorge, et j'entendis un grand bruit de chaînes...

Une quinzaine de vagabonds, de rôdeurs de nuit et de bohêmes sans feu ni lieu étaient là, couchés sur la paille le long des murs, enchaînés comme des forçats.

Quelques-uns se levèrent à notre approche et cherchèrent à se jeter sur moi en hurlant comme des démons.

D'autres, moins méchants, restèrent étendus sur leur litière, et se contentèrent de grogner en nous regardant de travers.

Un philosophe bâillait au soleil en grattant ses puces; une demoiselle, qui ressemblait beaucoup à miss Lesly, mais dont les formes étaient infiniment plus aristocratiques, poussa un gémissement lugubre quand Schaub lui passa familièrement sous le menton sa grosse main calleuse.

Enfin je vis, dans un angle de la cour, une mère de famille, personne de grande race, une créole de la Havane, serrant deux nouveau-nés, deux jumeaux, contre sa poitrine d'une blancheur lactée.

Elle était si belle dans sa pose un peu abandonnée, cette jeune mère à l'œil plus noir que l'aile du corbeau, que je me sentis pris d'une douloureuse pitié pour son infortune.

Elle était écrouée depuis vingt-quatre heures déjà, et elle avait donné le jour à ces deux innocents, sur cette paille de misère et d'ignominie.

Barnabé n'était pas parmi ce ramas de vagabonds.

Comme je m'apitoyais sur le sort de la belle créole et de ses enfants, Schaub me dit, tout en bourrant sa pipe :

— Vus puvez être pien dranquille; celle-là, si elle n'est bas réglamée, elle sera fendue et pien fendue! Ici, tuts ceux qui sont cheunes et peaux, ils sont fendus, et c'est le cuvernement qui tuche l'archent.

— Et les autres? dis-je stupéfait de cette déclaration.

— Hé! hé! les autres... che les pends le soir fenu, me répondit-il avec un petit rire sec... ch'en tonne aussi aux métecins, qui les técupent ou les emboisonnent pour étutier.

Je reculai de quatre pas; j'avais devant moi un bourreau doublé de résurrectionniste, une seconde édition de Burke, l'étouffeur de Londres.

Étais-je bien éveillé? Comme dans l'antiquité grecque, la laideur était punie de mort et l'impunité assurée aux beaux!

Dans la capitale du monde civilisé, en plein dix-neuvième siècle, tout au fond d'une prison inique, des détenus étaient jugés, condamnés et exécutés à huis clos; pendus par fournées ou livrés au scalpel, comme ce malheureux que Charles Ier abandonna à William Harvey, pour démontrer en public les lois de la circulation du sang.

Je demeurai immobile et muet, abîmé dans les plus sombres réflexions; Schaub me toucha le bras en me disant :

— Peut-être que celui que monsieur cherche, il est avec ceux qui feront *couic*... ce soir.

Le *couic* avait été accompagné d'une pantomime affreusement expressive.

Barnabé était vieux et laid, *mon sang ne fit qu'un tour,* comme disent les commères du cordon.

— Ne puis-je les voir? demandai-je.

Schaub me fit entrer dans une deuxième cour, au fond de laquelle je vis une longue cage, basse, scellée le long d'un petit mur, au-dessus duquel se découpaient les contre-forts du vieux couvent des Bernardins.

Je comptai vingt-quatre condamnés à mort, et parmi eux je reconnus l'assassin de miss Lesly!!!

*
* *

Ils étaient là, vautrés sur la paille, muets, l'œil atone, stupéfiés.

Un soupir s'exhala de ma poitrine : Barnabé n'était pas entré dans cet enfer de la terreur et de la mort.

La face collée contre les barreaux, l'assassin de miss Lesly fixait ses prunelles sanglantes sur un objet attaché dans l'angle



de la cour : c'était un paquet de cordes grasses et luisantes, pendues à un clou, et dont l'extrémité formait un nœud coulant.

Un frisson de terreur me passa entre les épaules; le malheureux regardait les cordes de son supplice.

— Voilà où che les agroche, me dit tranquillement Schaub en me montrant une sinistre rangée de crochets enfoncés dans la poutrelle qui supportait un petit auvent, établi à six pieds du sol.

Mais, en ce moment, mon attention fut distraite par l'arrivée d'un grand monsieur chauve, habillé de noir et cravaté de blanc, comme un notaire, lequel monsieur était suivi d'un domestique portant une petite valise de maroquin vert.

Schaub le salua respectueusement et lui dit :

— Je fais ghergher le dable.

Pendant l'absence du bourreau, l'homme à la cravate blanche s'approcha de la cage des condamnés et les examina attentivement.

Schaub revint avec une table et deux chaises de paille, qu'il installa sous l'auvent.

— Fus allez foir quelque chose te trôle, me dit-il à mi-voix en me montrant le monsieur chauve; c'est le fameux docteur Sandaraque, un glient qui fient souvent dravailler ici afec ses élèves !

Le domestique tira de la valise et posa sur la table deux flacons, des éponges, un long couteau effilé, des aiguilles à tricoter et un petit fourneau chauffé à l'alcool, qu'il alluma et sur lequel il posa des fers de différentes formes.

C'était le prologue d'une de ces scènes d'inquisition dont la pensée seule donne le frisson. Et le ciel était bleu d'azur ! et les oiseaux caquetaient dans la gouttière ! et Schaub se bourrait une nouvelle pipe.

Le domestique noua un grand tablier à plastron sur les reins de son maître, qui retroussa ses manches et déposa son chronomètre sur la table. Moi, qui sentais mes jarrets plier et la sueur perler à mes tempes, je me laissai tomber sur une chaise, et je fermai les yeux au moment où Schaub ouvrait la porte de la cellule des condamnés à mort.

Pendant cinq minutes, qui me parurent un siècle, je n'entendis que le bruit de ses sabots sur le pavé de la cour, car il allait et venait de la table à la sinistre cage.

Quand je rouvris les yeux, je vis..., mes cheveux s'en dressent encore d'épouvante !... je vis derrière le Torquemada en cravate blanche un grand tas de cadavres.

Schaub lui amenait les victimes une à une.

Il versait une liqueur jaunâtre sur une éponge, leur appliquait cette éponge sous le nez, et les malheureux tombaient foudroyés.

Il ne restait plus que deux condamnés vivants : l'assassin de miss Lesly et un pauvre diable tout frisé, qui n'avait que la peau sur les os, un de ces mendiants honteux qui demandent un sou dans une sébile de bois, sur les ponts et sous les portes cochères.

L'opérateur intoxiquait avec une telle aisance, et *cela* était si vite fini, que je commençai à me rassurer, et avançai ma chaise pour voir, d'un peu plus près, l'exécution.

Tout à coup, Schaub, entré à mi-corps dans la cellule des condamnés, s'écria :

— Ah! le gretin! ah! le filain gozaque! il a étranclé un te ses gamarates, et l'a gaché sous la paille! Je grois bien que c'est fotre Barnabé!

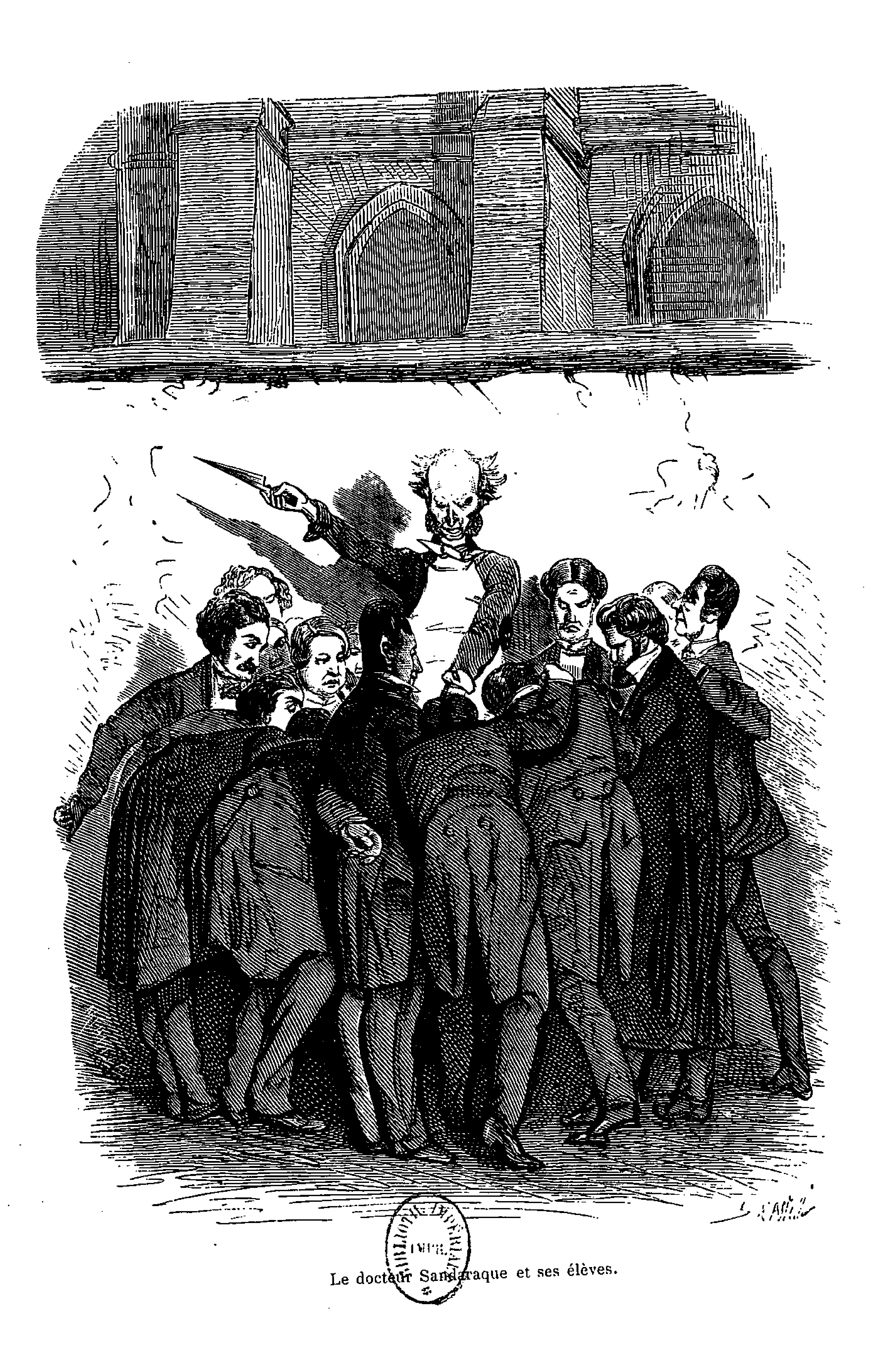
Je me précipitai, et un cri expira sur mes lèvres.

*
* *

C'était en effet Barnabé!!! Barnabé roide et glacé, Barnabé étranglé par le garçon boucher; cet exécrable et hideux assassin s'était acculé dans l'angle de sa cellule, et il grinçait des dents comme un démon.

Mais Schaub avait l'habitude de ces résistances désespérées; il lui jeta un lasso autour du col et le traîna hors de sa prison.

Le misérable enfonçait ses ongles dans le pavé, pour s'y



Le docteur Sandaraque et ses élèves.

cramponner, et il mordait avec fureur la corde qui lui serrait le cou.

Cette lutte était épouvantable.

Enfin l'éponge mortelle se posa sur ses narines dilatées; il éternua trois fois, et sa grosse tête noire retomba inerte sur son épaule.

Schaub rejeta son cadavre, encore chaud, sur le tas de morts.

Justice était faite!!!

Alors le docteur Sandaraque m'expliqua fort obligeamment que toutes ses victimes n'étaient qu'endormies pour une heure.

Il avait découvert un nouvel anesthésique, dix fois plus puissant que l'éther et le chloroforme, et l'expérimentait journellement.

Avec son procédé, qui annulait absolument la douleur, on pouvait couper un homme en deux pendant sa léthargie, et en recoller ensuite les deux tranches, sans qu'il ait souvenance de l'incident au réveil.

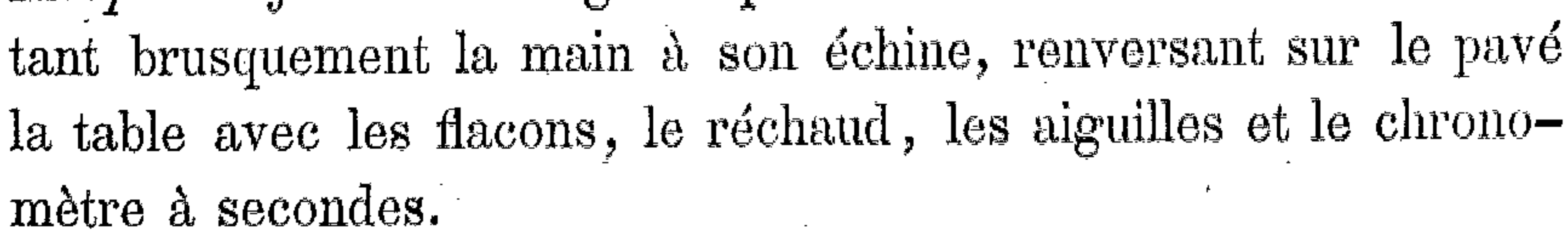


Pour me donner la preuve de la puissance de son élixir, la *Morphéine,* il prit au hasard deux sujets endormis et les perfora avec des aiguilles rougies à blanc, sans qu'ils fissent un seul mouvement.

L'intérêt si puissant de la science me gagnait de plus en plus.

L'exécution se transformait en conférence.

Tout à coup l'inventeur de la *Morphéine* jeta un cri aigu en portant brusquement la main à son échine, renversant sur le pavé la table avec les flacons, le réchaud, les aiguilles et le chronomètre à secondes.



Je tournai la tête.

Debout sur le tas de cadavres, l'assassin de miss Lesly et de

Barnabé, broyait sous ses dents de fer le morceau de drap noir qu'il venait de cueillir sous les basques d'un des princes de la science ! ! !

. . . .

Je m'enfuis, épouvanté de cette résurrection et de ce nouvel attentat !

Que s'est-il passé après mon départ ? Je n'ose y songer.

Est-il vivant ? Est-il mort ?

Je ne suis pas cruel, mais je payerais bien volontiers un louis une paire de gants taillée dans sa peau de chien, pour ne pas dire dans sa chienne de peau.

LES ÉQUIPÉES DE JOSÉFITA

LES ÉQUIPÉES DE JOSÉFITA



La légende se transmet de générations en générations, mais le nom de son héros originel se perd le plus souvent, le conteur ayant la déplorable manie de rajeunir son histoire, en changeant le lieu de la scène et en débaptisant ses personnages pour les habiller à la mode nouvelle.

Enfants, nous avons écouté, les yeux ronds ouverts, ce terrible drame du funèbre mystificateur qui, ayant retiré les balles des pistolets de son compagnon de voyage, entre à minuit dans sa chambre, un drap sur la tête, un cierge à la main, chantant le *De profundis*, et qui, après avoir essuyé deux coups de feu, étend le bras et jette sur le lit deux balles de plomb.

Aimable plaisanterie qui tue roide le mystifié d'une congestion cérébrale.

Nous connaissons le répertoire complet de ces fameuses histoires d'auberge, où le voyageur courageux accepte par bravade la chambre hantée, d'où l'on ne sort que les pieds devant; et l'araignée monstre, et les faux monnayeurs, et le spectre de l'homme assassiné qui vient réclamer six messes pour le repos de son âme errante, et la chouette qui pleure toutes les nuits derrière le paravent de la cheminée.

Mais ce que nous ne savons plus guère, c'est que l'auteur et l'éditeur responsable de la plupart de ces vieux contes est le licencié portugais Joséfita Altamirano, que l'université de Coïmbre avait l'honneur de posséder vers 1650.

Petit-neveu, par les femmes, de Lazarille de Tormes, Joséfita résumait dans sa personne tous ces types si curieux d'aventuriers, marquis de la loque et seigneurs de la trousse percée, piliers de brelans et de bodégons (1), râcleurs de mandoline au clair de la lune et pourfendeurs d'alguazils, illustrés par Mandoza et Quevedo.

Efflanqué comme un lévrier de chasse, et couleur de cédrat confit, Joséfita, avec ses gros yeux bleus à fleur de tête, ses moustaches en crocs et sa mine effrontée, était la terreur des boutiquiers de Coïmbre, la bête cornue des officiers de la Sainte-Hermandad.

C'était chaque jour quelque mystification nouvelle, quelque horion donné ou reçu la nuit, à l'angle d'une ruelle obscure.

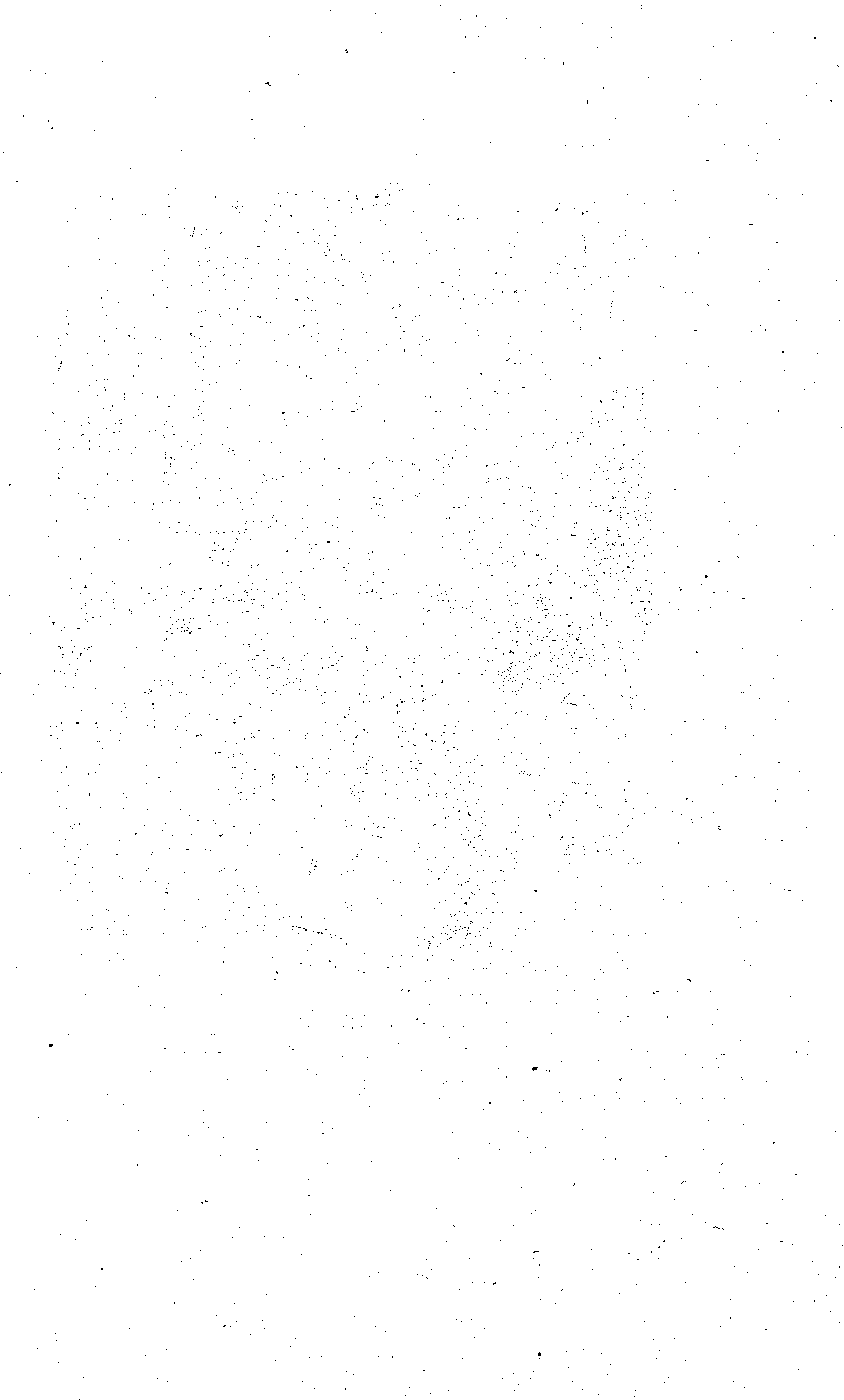
Après un semblable exposé, on comprendra difficilement comment le licencié Joséfita alla se loger à l'hôtellerie du *Bon Kalife*, tenue par Moralez, le plus fin limier de la police de Coïmbre.

Moralez avait une fille, et les beaux yeux de la senora Mosquitta ensorcelaient le licencié.

(1) Cabarets.



Moralez avait une fille, et les beaux yeux de la senora Mosquitta ensorcelaient le licencié.



La raison est plausible et n'a pas besoin de commentaires.

Pour obtenir la main de son infante, Joséfita aurait certainement renoncé à l'existence un peu trop accidentée qu'il menait; mais Moralez, qui n'avait aucune confiance dans ses belles résolutions de sagesse et le trouvait d'ailleurs trop gueux pour aspirer à l'honneur de devenir son gendre, Moralez s'effraya bientôt du tendre intérêt que la belle Mosquitta témoignait à leur hôte, et pour couper court aux œillades assassines et aux soupirs langoureux, il pria un beau soir le licencié de déguerpir avant le lever de la lune.

Joséfita supplia vainement ce père barbare de lui accorder un délai, et il franchit ce seuil inhospitalier, emportant les morceaux de son pauvre cœur brisé, et ses hardes pendues à la crosse d'un bâton de voyage.

Or, une nuit que le seigneur Joséfita Altamirano errait à la belle étoile, le nez au vent, aspirant à pleins poumons le parfum des orangers en fleur, il se prit le pied dans les tresses d'une échelle de corde accrochée à un balcon et trébucha contre la muraille.

— Oh! oh! fit-il en dégainant sa rapière, qui va là, là-haut? Êtes-vous un amoureux ou un voleur, l'homme à l'échelle?

Et tirant sur les cordes, il jeta l'échelle sur le pavé de la rue.

— Que vous importe! répliqua une voix dans l'ombre; êtes-vous corrégidor, alcade ou alguazil, pour faire la police de la ville?

— Rien de tout cela, dit Joséfita en frottant la bosse qu'il s'était faite au front.

— Alors rejetez-moi vite l'échelle.

— Permettez... je suis d'un naturel curieux et j'aimerais à savoir auparavant...

— Allez au diable! interrompit l'inconnu en enjambant le balcon, et en commençant à descendre en s'accrochant aux saillies et aux moulures de pierre.

— Ce qui est très-certain, dit Joséfita, qui avait rengainé,

c'est que si vous n'êtes ni un voleur de cœur ni un séducteur de cassette, vous allez être un éclopé avant cinq minutes... Tenez, j'ai pitié de vous; posez un pied sur mon épaule et laissez-vous glisser contre la muraille.

Le coureur d'aventures ne se fit pas prier longtemps, et avec l'aide de Joséfita, il prit terre sans accident.

— Je suis fixé à présent, dit le licencié après avoir jeté un coup d'œil sur la toilette de l'homme à l'échelle de corde; vous n'êtes qu'un pauvre diable de larron de nuit; tirez vos grègues, et que Mercure vous garde de la ronde du corrégidor.

— Pardon, monsieur, dit l'homme en enfonçant son sombrero sur ses yeux, vous avez peut-être tort de juger les gens sur l'enveloppe. Mais n'importe, vous m'avez rendu service, et je dois vous en remercier. Votre nom?

— Le licencié Joséfita.

— Ah bah!

— Vous me connaissez?

— Parfaitement.

— Alors je vous dois quelque chose : serviteur.

— Non pas... Le licencié Joséfita Altamirano, le plus joyeux compagnon de l'université, continua l'inconnu, l'ennemi juré des serviteurs du saint-office.

— C'est cela, et je vois que vous me connaissez bien, mon ami que je ne connais pas, dit l'étudiant en riant.

— Je me nomme San Isterane, et je loge dans la maison de brique qui fait l'angle de la place Sainte-Croix.

— Comme signalement personnel, vous portez un vieil habit couleur amadou et des bottes percées.

— Et, continua l'inconnu sur le ton de la plaisanterie, comme je suis au mieux avec le corrégidor de cette ville...

— Dom Sobradiel.

— Je puis à l'occasion vous recommander à lui. Une dernière question, seigneur étudiant : avez-vous besoin d'argent?

— Si j'ai besoin d'argent! s'écria le licencié; autant vaut

demander au poisson échoué sur le sable s'il a besoin d'eau.

— Alors vous voudrez bien accepter ces quelques testons d'or en souvenir de moi.

Et San Isterane glissa une bourse de velours dans la main de l'étudiant stupéfait, et s'éloigna rapidement après lui avoir fait un gracieux salut.

— Eh! mais, se dit Joséfita en s'allongeant sur un banc, ce M. San Isterane vous a des manières fort honnêtes... Peste! à ce prix-là, je prêterais mes épaules à ce coquin de Moralez en personne.

Et le licencié s'endormit incontinent, empaqueté jusqu'aux yeux dans son manteau.

Un cliquetis de fer et le bruit d'une lutte réveillèrent en sursaut les échos de la nuit.

Joséfita bondit sur ses pieds.

— Attendez-moi : j'en suis! s'écria-t-il en s'élançant dans la direction de la bagarre. Et il tomba comme un aérolithe au milieu des combattants.

Un jeune seigneur, adossé contre une porte, s'escrimait contre trois bandits auxquels il poussait des bottes désespérées.

En trois revers de sa rapière Joséfita mit en fuite les assaillants, qui disparurent dans les ténèbres.

Le jeune cavalier remit tranquillement son épée au fourreau, rajusta ses manchettes et sa collerette, et tendit la main au licencié.

— Vous venez de me sauver la vie, par saint Jacques! lui dit-il. Votre nom? Que je sache d'abord à qui je suis redevable d'un aussi grand service.

— Je me nomme le licencié Joséfita Altamirano.

— Quoi! vous seriez le célèbre Joséfita? s'écria le jeune cavalier; mais je vous connais beaucoup, mon cher ami.

Joséfita recula de deux pas : le hasard ressemblait trop cette fois à une mystification.

— Ah! vous me connaissez, très-cher ami? répondit-il sur un

ton moitié plaisant, moitié sérieux. Eh bien! moi je n'ai pas la mémoire aussi longue.

— Je suis le marquis de Casteljo, reprit le jeune cavalier, et ne suis arrivé à Coïmbre que depuis huit jours seulement; mais cela m'a suffi pour entendre parler de vos exploits et vous porter le plus vif intérêt. J'espère, seigneur Altamirano, que vous ne refuserez pas d'accepter cette bague en mémoire du bon office que vous m'avez rendu.

Et, s'emparant de sa main, le marquis lui glissa à l'annulaire un magnifique anneau à chaton d'émeraude.

— J'espère encore, continua ce généreux seigneur, que vous voudrez bien me faire l'honneur de déjeuner avec moi demain matin, à l'hôtel du *Saint-Esprit,* où je suis descendu.

— En vérité, c'est trop de bonté, monseigneur, répondit le licencié en le saluant jusqu'à terre.

— Point, et vous me causeriez un grand chagrin en n'acceptant pas mon invitation, mon cher ami. A demain midi, n'est-ce pas? Bonne nuit, Joséfita..

— Que Dieu vous garde, monsieur le marquis!

***

Le lendemain, comme onze heures sonnaient, le licencié traversait fièrement la place Sainte-Croix pour se rendre chez son nouvel ami le marquis de Casteljo.

San Isterane fumait mélancoliquement sa cigarette à une des fenêtres de la maison de brique; il aperçut l'étudiant et l'appela de la voix et du geste.

Joséfita se consulta un instant; mais comme, après tout, la

bourse de San Isterane était bien garnie, et que sa recommandation pouvait être utile un jour, il se décida à monter chez lui.

San Isterane le reçut dans un petit salon d'été fort élégant.

— Eh bien! mon brave licencié, comment avez-vous achevé votre nuit? lui dit-il en lui offrant un siége.

— Pardon, fit l'étudiant, je ne puis vous accorder que fort peu de temps ce matin, cher monsieur, étant attendu ici près par le marquis de Casteljo.

— Ah bah! vraiment?

— Un de mes bons amis, continua Joséfita avec importance.

— Mais le marquis est mort, il y a deux mois, à son château de Sardao.

— C'est possible, mais il est évidemment ressuscité depuis, puisque je déjeune tout à l'heure avec lui.

— J'oubliais que vous êtes le plus habile mystificateur du Portugal, reprit San Isterane en souriant. Laissons cela. Ah! mon cher Joséfita, vous pourriez me rendre un bien grand service; que dis-je! vous pourriez peut-être sauver le ministre d'une disgrâce.

— Comment cela? dit le licencié.

— Je ne ferai pas de diplomatie, inutile d'ailleurs avec un homme de votre trempe... Je suis le secrétaire intime du duc de Gormaz, le premier ministre, et c'est en son nom que je vous parle.

— Du diable si je peux comprendre en quoi je puis vous être utile, dit l'étudiant étonné.

— Vous connaissez beaucoup de monde à Coïmbre.

— J'y ai au moins neuf cents créanciers.

— Eh bien, nous sommes à la recherche d'un certain Garaizabal qui conspire contre le roi.

— Et vous comptez sur moi pour vous aider à lui mettre la main sur le collet. Ah! seigneur San Isterane, je vois avec douleur que vous m'avez pris pour un coquin.

— Non, mon cher Joséfita, non, s'écria le secrétaire de Son

Excellence; le ministre veut sauver au contraire cet écervelé, qui n'est autre que son propre neveu, et s'il tient à s'assurer de sa personne, c'est uniquement pour l'envoyer dans une de nos colonies et le tirer des griffes du saint-office, qui a mis tous ses limiers en campagne pour le prendre mort ou vif.

— Et vous êtes certain que Garaizabal est en ce moment à Coïmbre?

— Très-certain. On l'a vu hier encore.

— Et vous me jurez que, dans le cas où je vous le livrerais, sa vie ou sa liberté ne courront aucuns risques?

— Sur ma part de paradis, je vous en fais le serment.

— C'est bien, dit Joséfita après avoir réfléchi; je crois pouvoir m'engager à découvrir votre homme.

— Comptez sur ma reconnaissance.... A propos, avez-vous encore de l'argent?

— Mais... oui, dit le licencié surpris de la question.

— Alors il serait inopportun de vous en offrir, reprit San Isterane avec un petit sourire fin.

— Permettez, riposta vivement le licencié, votre bourse était fort bien doublée, je me plais à le reconnaître; mais la mission diplomatique dont vous me chargez entraînera nécessairement des dépenses auxquelles je ne serais peut-être pas en état de faire face.

— C'est très-juste, dit San Isterane, qui alla ouvrir un grand bahut de chêne tout bardé de fer. Approchez, Joséfita.

— Ah! les beaux diamants! s'écria le licencié en regardant avec admiration un magnifique écrin placé sur une des étagères du bahut.

— Vous pourrez les voir rayonner demain sur les épaules et aux bras de la duchesse Alberti, à la grande course de taureaux, dit le secrétaire de don Gormaz, qui semblait alors radieux. C'est un présent que Son Excellence m'a chargé de remettre à la belle Florentine. Voici deux cents cruzades en à-compte; mais surtout hâtez-vous d'agir.

Joséfita empocha lestement les cruzades et renouvela au secrétaire de Son Excellence les plus chaudes protestations de dévouement.

Dix minutes après il entrait à l'hôtellerie du *Saint-Esprit,* sonnant l'argent comme la mule d'un frère quêteur, et plus joyeux qu'un gueux qui hérite d'une béguine.

* * *

Le marquis de Casteljo attendait son convive dans une grande chambre, dont le mobilier consistait en un coffre de bois, une table boiteuse et deux chaises écloppées.

Un déjeuner des plus maigres était servi sur la table.

En voyant l'étonnement un peu inquiet du licencié, le marquis s'excusa de le recevoir aussi modestement, en se rejetant sur la négligence de son intendant, qui n'en finissait pas, disait-il, avec les tapissiers et les autres fournisseurs chargés de décorer sa villa d'été.

Joséfita fit semblant de croire à cette histoire d'intendant, et comme il avait l'appétit bien ouvert, il commença à attaquer vigoureusement le déjeuner.

Le marquis, qui semblait aussi vaillant que lui à ce jeu, dévora et but comme un muletier qui arrive de la montagne.

— Vous habitez Coïmbre depuis longtemps? dit-il après avoir vidé un dernier verre de vin des Asturies.

— J'y suis né, monsieur le marquis, dit Joséfita.

— Alors vous devez avoir de très-nombreuses connaissances dans la ville ?

— Hein! se dit le licencié en posant son verre, est-ce

que lui aussi va me demander de faire le métier d'alguazil?

— Avez-vous jamais entendu parler de la belle duchesse Alberti, la femme du chargé d'affaires de Florence?

— Oui, souvent.

— Ah! soupira tristement le marquis, cette femme est trop belle!

— En seriez-vous amoureux?

— C'est-à-dire, mon cher Joséfita, que j'en perds le sommeil, l'appétit et la tête, répliqua dom Casteljo avec un accent désespéré.

— Hou! l'appétit! se dit Joséfita en regardant du coin de l'œil les débris du pâté et les bouteilles vides.

— Et, continua le marquis, vous comprendrez ma douleur, mon cher Joséfita, quand je vous aurai dit qu'il y a près de huit jours que je n'ai eu le bonheur de l'apercevoir.

— Eh bien, consolez-vous, monsieur le marquis, vous pourrez la voir demain et la contempler tout à votre aise pendant une heure.

— Et où cela? s'écria dom Casteljo en lui serrant convulsivement le poignet.

— A la course de taureaux.

— Elle doit s'y rendre... Mais d'où tenez-vous ce précieux renseignement?

— Du secrétaire particulier du ministre, avec lequel je suis au dernier mieux... Je vous dirai même, continua le licencié sur un ton confidentiel, que j'ai vu ce matin une superbe parure de diamants que le ministre destine à la belle Italienne.

— Vous les avez vus? s'écria le marquis, dont le visage se couvrit d'un masque écarlate.

— Et je puis vous affirmer que c'est un présent des contes arabes.

— Un collier magnifique! s'écria le marquis avec rage.

— Deux bracelets.

— Et des ferrets?

— Et des ferrets qui brillent comme une girandole d'étoiles.

— Assez! assez! s'écria dom Casteljo en frappant du poing sur la table. Vous me brisez le cœur avec ces détails. Je suis sûr qu'il n'a pas oublié les pendants d'oreilles, le traître?

— Hélas! il ne les a pas oubliés, dit Joséfita en courbant la tête.

Dom Casteljo exhala un grand soupir et reprit après un silence :

— Alors dom Gormaz, mon exécrable rival, est arrivé hier avec l'écrin?

— Je ne sais pas si dom Gormaz est à Coïmbre, mais je puis vous affirmer que son secrétaire a les diamants chez lui.

— Et comment se nomme-t-il, ce secrétaire?

— San Isterane.

— San Isterane! Vous êtes fou, mon cher : San Isterane est parti depuis quinze jours pour la cour de France.

— En vérité! dit Joséfita avec bonhomie; eh bien! il prétendait, il y a une heure à peine, que vous étiez mort, il y a deux mois, à votre château de Sardao. Je vois que vous êtes bien informés tous les deux.

Cette déclaration parut beaucoup contrarier le marquis, qui se mit à tordre ses moustaches comme un homme fort préoccupé, qui a toutefois des moustaches à tordre.

— Je vois, dit-il enfin, que ce personnage a voulu rire à vos dépens; quoi qu'il en soit, il me paraît tout à fait inutile de lui reparler de moi. Après cela, San Isterane est peut-être revenu déjà, et alors vous pourriez me rendre un immense service, mon cher ami.

— Parlez, monsieur le marquis.

— Tâchez de savoir de lui par quel chemin et à quelle heure la duchesse doit se rendre aux courses; je voudrais me trouver sur son passage pour jeter un bouquet dans sa voiture. Je ne peux pas la couvrir de diamants, moi, comme cet abominable dom Gormaz.

— Je ne vois aucune difficulté à lui demander cela, dit le licencié; seulement, comme je n'aime pas à abuser de l'obligeance de mes amis, et que la question est au moins singulière, j'aurais voulu avoir un prétexte pour le voir aujourd'hui. Il m'a bien demandé de lui porter certain renseignement, mais comme je ne l'aurai probablement pas avant cinq ou six jours...

— De quoi s'agit-il?

— De lui apprendre où se cache un certain Garaizabal.

— Garaizabal! s'écria le marquis; j'ai votre affaire, caramba! Garaizabal, qui a pris le nom d'Antonio Perez, loge chez Squilaci, à la porte du levant.

Joséfita s'élança dans l'escalier nu-tête et sans manteau, et, un quart d'heure après, il rentrait tout essoufflé chez le marquis, la mine radieuse.

— Mon ami San Isterane est enchanté, ravi; j'ai cru qu'il allait m'étouffer en me serrant dans ses bras.

— Mais la duchesse? la duchesse?

— La duchesse partira à quatre heures de sa villa, et entrera à Coïmbre par la porte du Christ.

— Merci, mille fois merci, mon cher Joséfita! s'écria le marquis en lui sautant au cou; vous venez de m'ouvrir le paradis. A demain aux courses.

— A demain, monsieur le marquis, dit le licencié en prenant congé du gentilhomme.

***

La première personne que Joséfita aperçut en entrant au cirque fut son ami le secrétaire San Isterane, dans la loge de la duchesse Alberti. La favorite était plus belle que jamais, mais

elle semblait triste et préoccupée, et ne prêtait que fort peu d'attention au spectacle sanglant qui se jouait à ses pieds.

La parure de diamants du duc de Gormaz ne parait pas ses épaules de déesse.

Quant au marquis de Casteljo, le licencié le chercha en vain dans la foule.

La course terminée, Joséfita rentra tout pensif à son hôtellerie.

— Monsieur Joséfita! lui cria une servante dans l'escalier, vous trouverez sur votre table deux lettres qu'on vient d'apporter pour vous.

Le licencié monta rapidement les degrés, entra dans sa chambre et ouvrit la première lettre, qui contenait ce qui suit :

« Mon cher Joséfita,

« Votre ami, San Isterane, était fort bien informé : le marquis de Casteljo est parfaitement décédé; mais comme je ne pouvais me présenter à Coïmbre sous mon véritable nom, j'ai dû emprunter celui de ce bon seigneur.

« Remerciez de ma part le secrétaire particulier de Son Excellence, ses renseignements m'ont été aussi utiles qu'agréables; la duchesse Alberti a quitté sa villa à quatre heures cinq minutes, et à six heures moins un quart les diamants de Mgr de Gormaz galopaient en croupe sur la route de ***.

« Votre bien reconnaissant,

« RUBIO RIPALDA. »

— Rubio Ripalda! s'écria Joséfita en s'affaissant sur un fauteuil; ce bandit qui depuis un an dévalise la cour de Lisbonne! Jésus, Maria! mon pauvre Joséfita, quel compte tu vas avoir à régler avec le saint-office! Cette autre lettre

renferme tout au moins ma condamnation au fouet et aux présides en attendant le reste.

Il brisa le cachet de la seconde enveloppe et eut le vertige en lisant cette missive :

« Mon cher Joséfita,

« Votre ami Casteljo n'est autre que le fameux Rubio Ripalda, dont la tête est mise à prix dans tout le royaume; mais, en raison de l'éminent service qu'il m'a rendu en me donnant le moyen de sauver mon parent, je lui accorde quatre heures pour sortir librement de Coïmbre.

« Quant à vous, mon cher licencié, qui avez servi d'intermédiaire pour cette *double* négociation, je suis prêt à vous octroyer la faveur qu'il vous plaira de réclamer de moi.

« DOM MARIANO TORQUATO DE GORMAZ,

« *Ministre d'État.* »

« *P. S.* Si vous aviez par hasard des nouvelles de certaine bague d'émeraude, adressez-les au comte d'Ojedo, qui se désole de la perte de ce bijou, un tendre souvenir que ce païen de Ripalda a trouvé de bonne prise au dernier bal de la cour. »

Joséfita baisa, avec des transports de joie, cette précieuse lettre; et ne voulant pas attendre au lendemain pour remercier son protecteur, il reprit son chapeau et son manteau. Mais Moralez, flanqué d'une demi-douzaine de ses collègues, lui barra le passage.

— Au nom du roi et de dom Sobradiel, corrégidor de la cité de Coïmbre, je vous arrête, dit-il, comme complice du bandit Rubio Ripalda.

— Ah ça! tu as donc juré de me traquer jusqu'au jugement

dernier! s'écria le licencié en sautant sur une canne de jonc, qu'il fit ployer sur le parquet.

— Oui, je veux me venger une bonne fois de tous les mauvais tours que tu m'as joués, et te faire payer en bloc toutes les lanternes cassées et les sérénos...

— Fêlés, acheva le licencié. Alors, c'est la guerre que tu veux!

— Oh! la guerre! firent les sérénos en ricanant.

— Oui, la guerre, répéta Joséfita d'une voix éclatante, avec ses surprises, ses représailles et toutes ses horreurs.

— Marchons, dit Moralez avec un sourire de pitié.

— Marchons! répéta le licencié, qui tira de sa poche la lettre de dom Gormaz et en lut le dernier paragraphe à haute voix. Marchons chez mon ami le premier ministre.

Moralez et ses gens se consultèrent un moment, et comme ils hésitaient, Joséfita commença à dégainer sa terrible épée et à les menacer d'un si effroyable carnage, qu'ils se décidèrent à l'accompagner.

— Annoncez le licencié Joséfita Altamirano, dit-il au secrétaire de Son Excellence, qui l'introduisit dix secondes après dans cet élégant salon où il avait causé la veille avec le faux San Isterane.

— Ah! c'est vous, mon cher Joséfita, lui dit le duc de Gormaz en lui tendant la main; vous avez reçu ma lettre?

— Et fort à propos, monseigneur.

— Quel est cet homme? fit le duc en désignant Moralez, qui se tenait à deux pas derrière l'étudiant.

— L'alguazil Moralez, qui vient de m'arrêter comme faisant partie de la bande Ripalda.

Dom Gormaz écrasa le pauvre diable d'un regard fulgurant.

— Ce qui va me servir à prouver à Votre Excellence, poursuivit le licencié, que la police de Coïmbre est fort maladroitement faite.

— Cela est de toute évidence, dit le duc.

— Et cela s'explique de reste : le corrégidor dom Sobradiel

est vieux, avare et jaloux; sa femme est jeune, belle, prodigue et galante; le bonhomme a bien assez de s'occuper de ses affaires de ménage sans se mêler de celles des autres. Les agents qu'il emploie ne s'occupent qu'à donner la chasse aux galants de madame qui viennent rôder sous ses fenêtres; ce sont de piètres drôles, vieillis, fourbus, éreintés, qui n'ont plus de flair et manquent totalement de jarret.

— Après? dit le ministre; concluez.

— Eh bien! monseigneur, si j'étais duc de Gormaz et premier ministre, je révoquerais dom Sobradiel de ses fonctions, pour remettre sa charge à un homme actif et intelligent, qui ayant beaucoup vécu avec les bohémiens et les vagabonds, enfin avec l'élite de ce que le Portugal renferme de coquins, connaît par expérience personnelle toutes les ruses avec lesquelles on dépiste la police.

— J'ai compris, dit le duc en traçant quelques lignes sur une feuille de parchemin, et je crois que vous approuverez le choix que je viens de faire.

Joséfita prit le parchemin que lui tendait le ministre en s'inclinant jusqu'à terre.

— J'espère, monseigneur, dit-il avec dignité, que le nouveau corrégidor de Coïmbre sera à la hauteur des importantes fonctions que vous daignez lui confier.

— Je n'en doute pas, répondit le ministre en le reconduisant jusqu'à la porte de son cabinet.

— Messieurs, dit alors le nouveau corrégidor en s'adressant aux alguazils qui l'attendaient dans l'antichambre, je vous ai battus souvent, n'est-ce pas? eh bien, en ma qualité de premier magistrat de la cité, j'achève aujourd'hui ce que j'ai commencé : je vous casse tous!

Un sourd grognement accueillit cette déclaration.

— Et voici pourquoi, poursuivit Joséfita : je ne sais rien de plus désœuvré qu'un alguazil; or, comme voilà vingt ans que vous ne faites rien, il vous sera tout à fait impossible de vous

créer un travail, une occupation lucrative. Or, suivez bien mon raisonnement : l'oisiveté étant la mère de tous les vices, vous deviendrez des vagabonds, des piliers de bodégons et des rôdeurs de nuit de la plus dangereuse espèce, ce qui fait que lorsque j'aurai encore la fantaisie d'épousseter vos épaules, je n'aurai qu'à me mettre à la tête d'une escouade de police triée par moi et dressée à cette poursuite enragée.

— Grâce! gémirent les malheureux alguazils en tombant à genoux.

— Dans un mois la chasse commencera, leur déclara le corrégidor en se redressant de toute la hauteur de sa taille, et vous verrez, mes drôles, ce que c'est que la police du corrégidor Joséfita Altamirano.

Comme l'on pourrait croire que l'histoire du licencié finit comme un opéra-comique, nous devons déclarer qu'il mourut garçon, la charmante Mosquitta ayant pris son vol, un soir d'été, avec un jeune cavalier espagnol qui était venu loger au *Bon Kalife*.

Sous l'édilité de Joséfita, les présides se vidèrent et les tribunaux chômèrent des semaines entières; mais, de mémoire de galant, on ne reçut pareilles volées de bois vert en allant pincer de la mandoline sous le balcon de son Isabelle.



LE ROI DE LA BIÈRE

LE ROI DE LA BIÈRE

I

Le maître du Bierhaus du *Fier-Chevalier,* à Heidelberg, se nommait Valentin, et sa sœur Marguerite.

Valentin, qui n'avait pris la direction du *Fier-Chevalier* qu'après la mort de son père et pour assurer une dot à l'orpheline, Valentin Schwab, ex-cavalier des hussards noirs, était alors un solide garçon de vingt-quatre ans.

Marguerite, sa cadette de cinq ans, avait de grands yeux de ce bleu tendre et transparent que les peintres nomment *cendre d'outremer,* et les lourdes nattes blondes qui s'échappaient de son petit bonnet de velours brodé de paillon rouge et vert, jetaient une ombre soyeuse sur son col et sur ses épaules d'une blancheur lactée.

Elle avait le sourire mélancolique et doux, et la sentimentalité rêveuse des Allemandes de ballades.

Nous ferons remarquer en passant que ces deux personnages

portaient les mêmes noms que les héros de l'immortel roman de Gœthe.

Le *fier chevalier,* sous le vocable duquel Valentin Schwab servait aux étudiants de l'Université la bière et le jambon fumé, n'était autre que le fameux Gambrinus, ce héros légendaire, ce fantastique comte de Brabant, qui passe pour avoir brassé la première tonne de cervoise.

Ce Charlemagne du moos était représenté sur l'enseigne assis sur une barrique, couvert d'une armure d'or, le manteau royal agrafé sur les épaules, la couronne en tête, chevelu et barbu, plus roux qu'une brique neuve et mirant une grande chope de bière, dont la mousse retombait en flocons sur sa barbe taillée en pelle à four.

Les *renards dorés* (1) les plus tapageurs et les vénérables *maisons moussues* (2) de l'Université se réunissaient à la taverne de Valentin, et c'était dans la grande salle lambrissée de sapin que la *Verbindung* (3) organisait chaque année, en séance extraordinaire et nocturne, la grande *bagarre* contre les officiers badois, le *scandalum magnum.*

On était alors, ce 22 juin 1864, à la veille d'un *Bierscandal,* fête universitaire et nationale, dans laquelle on proclame roi l'étudiant qui a absorbé dans la soirée le plus de mesures de bière sans rouler sous la table.

Or Valentin, qui, au régiment, avait été deux fois roi de la bière, professait sur cette question les principes les plus avancés.

A son sens, le Germain qui n'était pas capable de vider, dans sa soirée, sept à huit *docteurs* (4) n'était pas un homme, et il le considérait comme un être très-inférieur dans l'échelle sociale.

Nous devons constater que la question commerciale n'entrait

(1) Étudiants de première année.
(2) Vieux étudiants.
(3) Société des étudiants.
(4) Environ une pinte et un quart.

pour rien dans cette opinion ; Valentin faisait jouer gratuitement ses pompes à bière le grand jour, ou pour mieux dire le grand soir, où l'Université couronnait une tonne humaine.

Afin d'entrer tout de suite dans le vif de l'action, nous dirons que la blonde Marguerite était aimée par un jeune *renard doré*, nommé Lemuel, et que ce jeune *renard doré*, qui ne pouvait fumer une seule pipe sans avoir des vertiges et boire une bouteille de markgrafler (1) sans que les murs du Bierhaus se missent à valser autour de lui, comptait demander très-prochainement à Valentin la main de sa sœur.

Marguerite, qui partageait du reste les sentiments de ce délicat universitaire, n'était pas fort rassurée sur le résultat de sa demande.

Lemuel avait un rival, un rival redoutable sous tous les rapports : le beau Wilhem Kolb, la *première épée* de l'Université, un don Juan pâle et brun, à l'œil fatal, à la voix sonore et profonde, le beau Wilhem, qui, de sa prunelle d'agate noire, fascinait toutes les filles du duché, comme le milan éblouit la colombe du battement de ses ailes.

La douce Marguerite était une proie longuement convoitée par ce vampire d'amour, qui avait commencé par gagner l'amitié du frère, afin de s'emparer plus facilement du cœur de la sœur.

Valentin connaissait les exploits de Wilhem, mais il prenait la chose du côté chevaleresque et admirait naïvement ce superbe pourfendeur, ce buveur intrépide dont la raison restait toujours aussi solide que le jarret.

C'était là le mari qu'il rêvait pour Marguerite, et Marguerite, qui tremblait et rougissait sous le regard de flamme de l'étudiant, se disait tout bas qu'elle n'aurait peut-être pas la force de crier, le jour où ce loup dévorant lui donnerait le premier coup de dent.

(1) Vin de Margrave.

Elle connaissait toutes les légendes du Rhin et considérait Wilhem comme un de ces génies malfaisants qui courbent les plus forts sous leur puissance.

L'idée du fatalisme lui donnait le vertige des cimes, cet éblouissement qui attire invinciblement vers l'abîme.

Dans sa détresse morale, et après avoir imploré le secours du grand Luther, elle invoqua l'assistance du dieu lare de ce toit un peu trop hospitalier. Par une nuit de pleine lune qu'elle rêvait à sa fenêtre, elle supplia donc le bon Gambrinus, le *fier chevalier,* qui se balançait sur sa potence de fer, de la défendre contre le beau Wilhem et de lui donner Lemuel pour époux.

Or cette même nuit, Wilhem, qui errait sur les bords du Neckar, évoquait l'ombre de Méphistophélès, qui avait si bien servi le docteur Faust en pareille circonstance, et il lui demandait de l'aider à perdre encore cette autre Marguerite.

Le *fier chevalier* ne répondit que par un miaulement de fer rouillé très-peu harmonieux, et l'ombre de Méphistophélès ne constata sa présence que par un gémissement de chouette sous la feuillée.

Mais à la minute précise où la blonde et douce Marguerite et le ténébreux Wilhem faisaient cette double invocation, deux étrangers, portant le costume d'étudiant allemand, descendaient les croupes boisées qui s'élèvent sur chaque rive du Neckar.

Le premier, qui venait par le Kœnigsstuhl, c'est-à-dire du côté de la rive gauche, était un solide compagnon dont les formes athlétiques se modelaient sous une courte redingote verte à brandebourgs noirs, une culotte gris de fer et de grandes bottes molles. Il portait sur son épaule droite un petit paquet noué dans un foulard et suspendu à la poignée d'un gigantesque *Schläger* (1), qui étincelait aux rayons de la lune ; une blague à tabac en soie rouge, à grosses floches, et une superbe

(1) Épée de combat.

Meerschaum (1) pendaient sur sa hanche gauche, accrochées à son cordon de *schore* (2), mi-partie vert et argent.

Cette magnifique *maison moussue,* qui frisait la trentaine, laissait flotter à la brise de nuit une crinière d'un roux clair et lumineux et une barbe en éventail qui venait lui balayer les épaules. Il aurait pu nouer ses moustaches derrière sa tête et faire une belle rosette encore.

Un petit toquet de drap panaché vert et blanc, comme une glace pistache et vanille, était posé en équilibre sur le sommet de son chef, tout au milieu de ces ondes rousses et mouvantes, sur lesquelles il formait un îlot.

Il faisait des enjambées d'une aune, tout en chantant d'une voix de baryton vibrante et sonore la belle chanson latine des *burschen* de Gœttingue :

Late belli sonus
Tubarumque strepit;
Ecce fugit Bacchus,
Bacchum Mars excipit;
Arma voluptatis,
Pocula ponite;
Ensibusque strictis,
Amici vincite.

Ast! hostis jam latet,
Spe fracta, fractis armis!
Quid caupona mœret,
Desertis heu! mensis!
Repetite jocos,
Mensas invadite,
Letique inter scyphos,
Amici, bibite.

Olim mors horrida
Æqua manu franget
Poculaque et arma,
Et nos humi sternet!
Trucis deæ minas
Fortiter temnite;
Armaque et crateras,
Amici, miscete (3)!

(1) Pipe en écume de mer.

(2) Cordon de soie dont la couleur distingue les différentes Universités.

(3) « Le bruit de la guerre et des clairons retentit au loin; Bacchus s'enfuit, Mars remplace Bacchus; déposez vos coupes, armes de la volupté; amis, tenez vos glaives, à la victoire volez !

« Quoi! déjà l'ennemi se cache; ses espérances sont détruites, ses armes sont brisées! Pourquoi la tristesse règne-t-elle dans les salles des festins? Pourquoi les tables sont-elles désertes? Recommencez vos jeux, remplissez les tables chargées de coupes; joyeux amis, buvez!

« Un jour l'horrible mort brisera de la même main, nous, nos coupes et nos

L'autre étudiant, qui descendait le Heiligenberg, était tout habillé de noir, et son manteau battait au vent derrière lui comme de grandes ailes.

Il s'appuyait en marchant sur une rapière à coquille d'acier bruni, aussi longue qu'une broche de couvent, et il tirait d'une pipe de racine des bouffées de fumée qui mouchetaient le ciel clair de nuages opaques, lesquels prenaient les formes les plus fantastiques avant de se fondre.

Ses membres étaient si longs et si maigres, qu'il semblait beaucoup plus grand que le premier étudiant voyageur, qui avait cependant deux pouces de plus que lui.

Il ne portait pas la casquette universitaire, mais un chapeau pointu à bords retroussés et orné d'une plume de paon, formant cocarde sur le côté.

Sur son visage osseux, d'une pâleur cireuse, deux prunelles noires, rondes et brillantes, luisaient comme des lampyres; l'arête tranchante du nez, qui se découpait en bec d'aigle, de fines moustaches d'un roux sombre retroussées à la cavalière et une barbiche fendue en pince de crabe lui donnaient une expression diabolique.

Sa chevelure, de la même nuance que la barbe et taillée en brosse, formait une pointe sur son front en dégageant les tempes. Cette tête, à la fois bizarre et sinistre, ne semblait composée que d'angles aigus.

Quoique venant par un chemin différent, ces deux personnages entrèrent en même temps dans la Plock Strasse et s'arrêtèrent quelques minutes après devant la taverne de Valentin.

Comme la porte n'était pas assez large pour qu'ils pussent entrer de front, ils se saluèrent très-cérémonieusement en se cédant mutuellement le pas.

— *Salve, o generose celebris collegii chirurgiæ Brunswickii*

armes; bravez les menaces de la cruelle déesse; mêlez le cliquetis des verres à celui des armes; amis, buvez! »

legate, salve! (1) dit l'étudiant aux formes athlétiques qui parla le premier.

— *Salutem do doctæ Universitatis Gœttingii doctissimo legato!* (2) répliqua le personnage fantastique, en faisant de sa rapière le salut des armes.

— Je n'ai pas besoin de te dire que je ne suis venu ici que parce que je savais t'y rencontrer, reprit le Hanovrien avec un sourire épanoui et sur un ton confidentiel.

— Parfaitement, riposta l'autre en faisant entendre un petit rire sec et nerveux.

— Entrez donc, je vous prie.

— Après vous, très-cher comte.

Les étudiants d'outre-Rhin emploient volontiers la langue de Cicéron dans les circonstances solennelles.

Or ce dialogue panaché de latin était à peine terminé, que l'étudiant maigre et vêtu de noir passait à travers la muraille de la taverne, comme un diable de féerie.

Mais son compagnon ne parut nullement surpris de cette disparition inusitée.

Le diable ratait son effet.

— Peuh! fit l'étudiant hercule en poussant les battants de la porte, s'il en est encore là en 1864, ce cher docteur n'a plus que la ressource de donner des soirées de physique amusante.

Toutes les tables de la grande salle du *Fier-Chevalier* étaient entourées de buveurs.

Trois hourras poussés à pleine voix éclatèrent à la vue des deux arrivants.

— Je savais bien qu'ils nous enverraient leurs délégués, s'écria une *maison moussue* fort alourdie par l'absorption de

(1) Salut au brave délégué du célèbre collége de chirurgie de Brunswick, salut!

(2) Je salue le très-savant délégué de la docte Université de Gœttingue!

nombreux *évêques* (1), en se hissant péniblement sur la table, pour proclamer les noms des deux étrangers.

— Hourra! pour Karl Schœffel de Gœttingue!

— Hourra! répétèrent tous les étudiants en lançant leur casquette au plafond.

— Hourra! pour Albrecht Hartmann, le *premier vautour* (2) de l'école de chirurgie de Brunswick! Ils viennent nous disputer le prix du *Bierscandal*, comme de francs buveurs qu'ils sont, et les dignes fils de la vieille Université, continua la *maison moussue* en oscillant sur ses pieds; tous les peuples sont frères! En conséquence de quoi, je vous propose moi, Lazarus Kuschnick, d'aller taper le Badois *nunc et vehementer,* en l'honneur de ces deux braves compagnons! Qui m'aime mette ses semelles dans les talons de mes bottes!

Et le terrible Lazarus Kuschnick sauta sur le plancher; mais ses jambes étaient trop molles et sa cervelle trop nuageuse pour cette gymnastique.

Il trébucha contre un banc et s'étendit de tout son long, ce qui acheva de mettre la *Verbindung* en gaieté.

On l'a déjà deviné sans doute, l'étudiant Karl Schœffel n'était autre que le très-illustre comte de Brabant, Gambrinus, roi de la bière, qui revenait faire une petite promenade sur la terre, désireux de mettre un peu d'ordre dans les amours de Marguerite et de Lemuel.

Quant à l'autre, le *vautour* Albrecht Hartmann, c'était aussi un revenant, et quel revenant! Méphistophélès!

(1) Mesure de bière.
(2) Prosecteur.

II

La docte assemblée se contenta de vider une fort belle série de seidel (1), cette nuit-là, et le Badois attardé ne reçut aucune volée de bois vert, *nunc et vehementer*, selon la prescription de Lazarus Kuschnick.

Karl Schœffel-Gambrinus et Albrecht Hartmann-Méphistophélès eurent seulement les honneurs d'une conduite aux flambeaux, lorsqu'ils se rendirent, le premier à l'hôtel du *Prinz-Karl*, et le second au *Badischer-Hoff*, près de l'Université.

Les *Burschen*, qui avaient remarqué que les deux délégués de Gœttingue et de Brunswick s'étaient placés aux deux bouts de la table, d'où ils s'observaient comme deux dogues qui viennent de se secouer la peau à bout de crocs, ne s'étonnèrent nullement de cette dispersion.

Le belliqueux Lazarus Kuschnick s'en réjouit même très-fort, offrant de parier sa plus belle pipe d'écume, contre une vieille paire de bottes de salle d'armes, que les deux délégués joueraient de la grande épée avant leur départ de Heidelberg.

Lemuel et Wilhem ignoraient alors complétement l'arrivée des deux nouveaux champions qui se présentaient pour disputer le prix du Bierscandal, lequel devait avoir lieu dans la soirée du samedi 30 juin, c'est-à-dire dans huit jours.

Gambrinus et messire Méphistophélès avaient donc toute une semaine à eux pour établir leurs batteries de siége.

(1) Chope à couvercle d'étain.

Dans cette partie, dont l'enjeu était l'âme de Marguerite, les deux joueurs avaient le droit absolu d'user de tous leurs pouvoirs surnaturels, mais une loi mystérieuse et immuable leur interdisait complétement de se révéler à leurs protégés qui ne devaient connaître que Karl Schœffel et Albrecht Hartmann.

Informations prises, le bon Gambrinus fut épouvanté du jeu qu'il avait en main : ses deux protégés, Marguerite et Lemuel, étaient parqués dans ce pré verdoyant où les timides agneaux bêlent lamentablement en attendant avec résignation la venue du boucher, sans chercher à cabrioler par-dessus la barrière, et le naïf et soldatesque Valentin se rangeait sans s'en douter du côté de l'ennemi.

— Par sainte Gudule de Brabant! se dit le roi de la bière en caressant ses grandes moustaches fauves, je vais me faire donner les étrivières par ce bon docteur Méphistophélès, si je ne coupe pas au plus vite par un chemin de traverse pour arriver avant lui à la station; procédons par équations : nous savons parfaitement pourquoi nous sommes ici; donc égalité complète sur ce point. Je connais sa manière d'opérer, qui sera la même de toute éternité; il doit supposer que je ferai de l'art pour l'art, c'est-à-dire de la vertu la plus transcendante.

Le bon Gambrinus reprit en secouant la tête :

— La chimie a fait bien des progrès depuis deux siècles, et à une époque de lumière où l'on fabrique du vin sans raisin et de la bière sans houblon! abomination! il me paraît assez logique de brasser de la bonne et saine morale avec les ingrédients du vice, concassés et macérés dans une dose convenable d'élixir de scepticisme, aiguisée d'un filet de scélératesse. Cette opération, aussi neuve que hardie, aurait le double avantage de n'être pas comprise de mon adversaire qui, suivant une fausse piste, se réjouira dans son for de cette chute renouvelée du paradis perdu. En mettant en jeu les passions de mes marionnettes, en faisant mouvoir leurs ficelles ou nerfs, ce qui est tout comme, je leur donne l'agitation morale, le mouvement, l'action; j'allume un

commencement d'incendie dans le cœur de Marguerite; je déchaîne un orage de jalousie sur Lemuel; Wilhem, le protégé du *vautour,* lâche la proie pour l'ombre et me déclare la guerre... et je triomphe sur toute la ligne jusqu'à l'heure où, vaincu comme Goliath par David-Lemuel auquel j'aurai fourni la fronde et le caillou... je me transformerai en garçon d'honneur! et ding! ding! dong!

Sur ce raisonnement excentrique, Gambrinus-Karl brossa sa crinière et sa barbe léonines, mit une chemise à col brodé, sa redingote à brandebourgs de soie, et monta dans une *Droschke* (1), qui le conduisit aux serres de Gérard Koster, sur la route du Wolfsbrunnen, où il se fit couper un superbe bouquet.

Les cours étaient terminés lorsqu'il rentra en ville, et tous les étudiants qui hantaient d'ordinaire la salle du *Fier-Chevalier* recommençaient à *humer le piot.*

Valentin et sa sœur circulaient au milieu de leurs hôtes et commandaient la manœuvre des seidel aux garçons, qui faisaient la navette des pompes de bière aux tables.

Wilhem, flanqué du prosecteur Albrecht-Méphistophélès, fumait mélancoliquement à l'écart, le regard fixé sur Lemuel qui, assis à l'autre bout de la salle, donnait une leçon d'anatomie descriptive à un jeune *renard* nouvellement débarqué à Heidelberg.

Lemuel était un *studiosus* des plus distingués.

Gambrinus ne fit pas semblant de voir les deux amoureux, et il s'en alla les bras arrondis, la bouche en fraise, présenter son bouquet à la jolie Marguerite, avec un compliment fort galamment tourné.

Comme ces habiles magnétiseurs qui dosent exactement le fluide qu'ils secouent sur leur somnambule, Gambrinus avait saupoudré ses roses et ses myosotis de douces et suaves effluves qui ne devaient troubler aucunement le cœur de la jeune Alle-

(1) Voiture de place à un cheval.

mande, mais éveiller seulement sa curiosité et jeter quelques distractions dans sa pensée.

Marguerite rougit pudiquement, et lorsque ses grands yeux se relevèrent sur l'étudiant, ils restèrent attachés sur ses prunelles claires avec une expression de surprise aimable, qui prouva à l'ex-comte de Brabant que son fluide n'était pas éventé.

Elle balbutia un remerciement, lui fit une belle révérence et s'en alla planter son bouquet dans un cornet de faïence.

Cette première flèche toucha le but : le beau Wilhem avait froncé le sourcil, et le visage de Lemuel s'était couvert d'une pâleur mortelle.

— Donnerwetter (1) ! jura Wilhem en écrasant le fourneau de sa pipe sur le plancher, ce faux Milon de Crotone serait-il assez fou pour venir se jeter à la traverse de mes amours ?

— Cela n'est guère présumable, très-cher collègue, lui répondit Méphistophélès ; dans tous les cas, ce n'est pas celui-là qui est à craindre, mais l'autre...

— Lemuel ? fit dédaigneusement la *première épée ;* le pauvre garçon n'est ni dangereux, ni gênant ; et, d'ailleurs, le jour où ses soupirs de troubadour me fatigueront, je l'exilerai à la Kneipe (2) Saint-Georges pour deux ou trois mois.

— Excellente idée ! répliqua Méphistophélès en forme de conclusion.

Pendant ce court dialogue, Gambrinus avait pris place à la table des *maisons moussues,* présidée par Lazarus Kuschnick, et y menait grand tapage.

Il avait envoyé dans la journée cinquante bouteilles de Rudesheim à Valentin pour payer sa bienvenue au *Fier-Chevalier*, et les coupes de cristal vert remplaçaient alors les chopes jaunes.

— Vénérables *maisons moussues,* commandées par la *première épée,* très-intéressants *renards dorés* que la *seconde épée* guide

(1) Tonnerre et tempête.
(2) Taverne.

sur la voie sacrée du savoir et de l'amour de la patrie et de la liberté, cria Gambrinus d'une voix de stentor en montant sur la table et en élevant sa coupe jusqu'aux solives du plafond, à vous mes frères dans l'art sublime de remonter et de détraquer la machine humaine, je fais cette libation... interne! Vienne le jour où la blonde Allemagne, en se couchant sur la carte d'Europe, reposera sa tête sur la Pologne régénérée et allongera ses deux jambes sur la France! le pied droit sur la côte normande, le talon gauche dans les vignobles bourguignons!

Des hurlements de Hurons et tous les cris de l'arche de Noé répondirent à ce toast d'un patriotisme exagéré.

— Place à la *première épée!* cria alors Lazarus dans une exaltation furibonde; c'est à elle qu'appartient l'honneur de répondre au toast, aussi immense que prophétique, de notre ami Karl Schœffel. J'ai dit.

— Wilhem! Wilhem Kolb! crièrent les étudiants en se levant.

La *première épée* ne pouvait refuser de répondre à ce toast sans faire une profonde injure à toute la *Burschenschaft.*

Wilhem prit donc une coupe pleine que lui offrait un *senior*, et, s'avançant majestueusement jusqu'à la table qui servait de piédestal à Gambrinus, il dit :

— Les fils de la vieille Université d'Heidelberg se souviendront, quand l'heure sonnera, qu'ils sont les plus vaillantes épées de l'Allemagne.

— Et des chevaliers invincibles aux tournois d'amour, ajouta Gambrinus avec un sourire malicieux.

Wilhem comprit que la réflexion du délégué de Gœttingue avait un sens ironique sur ses lèvres; mais il ne se déconcerta pas et répondit par cette rodomontade :

— Invincibles en tout et partout!

Méphistophélès était venu se placer auprès de son protégé pour le souffler au besoin, lorsque Gambrinus le vit à la portée du flacon qu'il tenait de la main gauche; il ne put résister à l'envie de lui

jouer un tour d'écolier et de lui prouver qu'il était aussi bon sorcier que lui.

D'un revers de main, il remplit la coupe que Méphistophélès avait prise par distraction, et il s'écria, en portant un dernier toast :

— Au bon Gambrinus, qui a donné la bière aux hommes du Nord en fondant les topazes de sa couronne dans l'eau de la fontaine de sagesse et de raison! Que cet excellent Rudesheim se change en fiel dans la coupe des Philistins et des faux frères !

Méphistophélès, qui buvait alors à longs traits, fit une atroce grimace; son vin s'était subitement décomposé, et il lui fallut boire, à la gloire de son ennemi, une abominable décoction pharmaceutique.

Le roi de la bière rayonnait comme le soleil des armes de Louis XIV.

III

Il y avait déjà trois jours que Gambrinus et Méphistophélès étaient dans les murs de Heidelberg, ou plutôt dans les seidel du *Fier-Chevalier*, et l'ex-conseiller du docteur Faust perdait de plus en plus la tramontane.

Pendant ces trois jours, Gambrinus était devenu le héros, le demi-dieu de la Verbindung, et, de toute évidence, la jolie Marguerite commençait à se troubler singulièrement à sa vue.

Quant à Valentin, il se serait fait écarteler pour le brave délégué de Gœttingue, le plus solide buveur qu'il eût jamais vu

Depuis le jour de son arrivée, Gambrinus n'avait pas adressé un

seul mot à Lemuel, que tout ce manége galant commençait à inquiéter fort.

Méphistophélès finit par conclure que cet excellent comte de Brabant était véritablement mordu au cœur par une passion terrestre, et qu'il n'était venu là que pour faire ses propres affaires.

Or cette conclusion était tout simplement un triomphe pour lui : chasseur d'âmes, peu lui mportait que le gibier fût lancé par tel ou tel, pourvu que, finalement, il donnât dans ses toiles.

En perdant Marguerite, Gambrinus, le *fier chevalier*, roussissait ses ailes de bon génie et faisait une honteuse culbute dans le royaume des ténèbres.

Méphistophélès s'en frotta par avance les mains avec une telle rage, qu'un jet d'étincelles lui partit des ongles.

Ce n'était plus le beau Wilhem Kolb qu'il s'agissait de servir, mais le roi de la bière.

Toutefois, comme il eût été fort maladroit de laisser deviner son jeu, il continua à accompagner fidèlement la *première épée*.

Wilhem jetait flammes et fumée et ne parlait de rien moins que de perforer son rival au premier sourire tendre qu'il surprendrait sur les lèvres de Marguerite ; mais son ami Albrecht lui faisait tranquillement observer qu'il commettrait une faute grave en provoquant le délégué de Gœttingue, ce qui ne manquerait pas d'amener un conflit déplorable entre les deux Universités.

Wilhem se donnait au diable; mais le diable, qui guignait alors une plus belle pièce que lui, le laissait crever de jalousie et de colère sans lui tendre la perche.

Pendant que la *première épée* enrageait en silence, Lemuel fit un effort de hardiesse : il alla demander à Valentin la main de sa sœur Marguerite.

Valentin, d'humeur goguenarde ce jour-là, lui répondit qu'il serait charmé de lui donner le titre de beau-frère, qu'il ne s'agissait, pour cela, que de sortir victorieux de trois petites épreuves très-faciles à subir; et, l'amenant devant un bouclier de bois recouvert de velours rouge, accroché au-dessus du comptoir de

la grande salle, il lui montra une étrange panoplie, composée d'une gigantesque pipe, dont le fourneau de porcelaine pouvait contenir une demi-livre de tabac, d'une épée de combat, longue comme un paratonnerre et ornée d'une coquille aussi large qu'un plat.

Cette machine de guerre, qui sortait de la célèbre fabrique de la Kutchenreuter, pesait tout juste ses quinze livres de fer.

Un vidercome géant, en verre de Bohême peint, et sur les flancs duquel les sept électeurs de l'Empire chevauchaient, en grand costume, couronnait ce trophée.

Ce vidercome contenait quatre bouteilles de Markgrafler.

— Voici, dit Valentin en ôtant respectueusement son bonnet, les précieuses reliques léguées au *Fier-Chevalier* par feu l'illustrissime Friedrich Lichtenfelder, le Charlemagne des Universités allemandes ; Marguerite sera ta femme si, le soir du *Bierscandal*, tu peux fumer cette pipe sacrée sans pâlir; si, avec cette épée héroïque, tu parviens à toucher deux fois Wilhem Kolb; enfin, si tu es capable de vider en dix minutes cette tonne de verre, avec laquelle le brave et noble champion de notre Université remportait, il y a vingt ans, tous les prix de bière.

Lemuel sourit tristement, mais il ne répondit pas que ces exploits herculéens étaient au-dessus de ses forces.

Comme il s'en allait la tête basse, sans avoir la conscience de la direction qu'il prenait, il se trouva bientôt, sans s'en douter, à la porte de Klingen, où il rencontra Marguerite qui revenait de rendre visite à une vieille parente.

Ils s'assirent sur le bord de la route, à l'ombre d'un bouquet de chênes.

Marguerite, qui lui parut distraite et embarrassée, écouta le récit de sa visite à Valentin, et, lorsqu'il eut tout dit, elle le regarda avec une tendre compassion et lui répondit :

— Je vois bien qu'il faut nous résigner, mon cher Lemuel; jamais vous ne pourrez accomplir les exploits que mon frère exige de vous, et je vous aime trop pour vous demander de



Vous voulez quitter l'université ? dit-elle en levant sur lui ses grands yeux de saphir.

tenter des épreuves qui vous rendraient certainement fort malade.

— Alors, dit Lemuel avec des larmes dans les yeux, il faut que je renonce à tout jamais à l'espoir de vous nommer ma femme?

Elle courba la tête et répondit à mi-voix :

— Ce n'est pas de ma faute, à moi!

— Oui, reprit-il avec désolation, ce n'est pas de votre faute si j'ai une cervelle de tourterelle que deux bouffées de tabac font tourner comme une girouette, un estomac de pinson et des muscles aussi faibles que des chanterelles de violon; oui, Marguerite, ce n'est pas de votre faute! Aussi, comme je vois bien qu'il n'y a plus d'espoir pour moi, je suis résolu, bien résolu à mettre à exécution un projet que j'ai conçu depuis huit jours.

— Vous voulez quitter l'Université? dit-elle en levant sur lui ses grands yeux de saphir.

— Oui, et par un chemin qui conduit directement au Rhin, répondit-il lugubrement.

Elle prit sa main et dit, avec une placidité angélique :

— En agissant ainsi, vous me feriez beaucoup de chagrin, Lemuel.

Il demeura stupéfait de cette réponse; avait-elle donc compris qu'il voulait prendre le bateau à vapeur du Neckar?

— Marguerite, Marguerite! lui dit-il en secouant la tête, vous ne m'aimez plus!

Comme elle allait lui répondre, elle entendit un léger craquement dans le fourré, à dix pas derrière elle, et deux petites feuilles mortes, qui voltigeaient dans l'air en tourbillonnant, glissèrent sur son front.

Le contact de ces feuilles fut pour elle comme le choc d'une baguette magique.

Oubliant complétement la question présente, une volonté mystérieuse, qui la dominait alors, lui dicta cette prodigieuse réponse :

— Le beau délégué de Gœttingue, Karl Schœffel, remplit seul toute ma pensée, et il me semble que la flamme de ses prunelles boit mon cœur, comme le soleil boit la rosée.

— Marguerite! Marguerite! s'écria Lemuel en bondissant sur ses pieds, stupéfait, éperdu de cet aveu, vous vous jouez cruellement de mon amour... prenez garde de me pousser à un acte de désespoir!

— Je ne crains rien pour lui, répondit-elle lentement et comme perdue dans une extase surnaturelle... il est aussi fort qu'il est beau, aussi vaillant que passionné!

Lemuel ne voulut pas en entendre davantage; il s'élança sur la route et rentra à Heidelberg, en criant et en gesticulant comme un fou.

Marguerite était tellement absorbée dans sa rêverie sentimentale, qu'elle n'avait rien vu, rien entendu.

Au moment où elle se leva pour continuer sa route, elle ne se souvenait même plus d'avoir rencontré le jeune étudiant.

Lorsqu'elle fut tout près de la porte de la ville, un éclat de rire saccadé fit envoler les moineaux sous la feuillée, et à vingt pas de la place où les deux amoureux s'étaient assis, émergea un grand corps maigre du milieu des jeunes pousses de châtaigniers : c'était maître Méphistophélès en personne, qui fouettait l'air avec une baguette de noisetier, laquelle sifflait comme un serpent, en semant des feuilles mortes autour de lui.

— Hé! hé! dit-il en s'étirant les bras et les jambes, il fait bon venir rêver à l'ombre des grands chênes; à présent, je suis tranquille; avant deux jours, cet excellent Gambrinus plantera une échelle au clair de la lune, sous la fenêtre ouverte de la tendre Marguerite; le stupide Valentin se fera perforer à l'aube naissante pour l'honneur de son enseigne et aussi pour suivre la tradition, et l'innocent Lemuel s'accrochera par la nuque à une branche de choix; total : quatre âmes, si je compte bien, que le *vautour* de Brunswick remportera dans son paquet de voyage.

Et dans sa joie, Méphistophélès fit cinq ou six gambades plus dignes d'un clown que d'un docteur, au milieu des champignons qui étendaient leur parasol sous ce dôme de verdure.

IV

Cependant, comme il était de toute évidence pour les habitués du *Fier–Chevalier* que la sœur de Valentin regardait Karl Schœffel avec des prunelles de plus en plus tendres, le beau Wilhem Kolb, qui avait surpris quelques sourires ironiques à la table des *renards dorés*, déclara tout net à son nouveau compagnon, Albrecht Hartmann, qu'il était résolu à pourfendre son rival avant le *Bier-scandal,* dût-il en résulter un massacre général des Verbindungen de Gœttingue et de Heidelberg.

Mais cela ne faisait pas le compte de Méphistophélès, qui, à l'instar du terrible duc d'Albe, était prêt à donner mille têtes de grenouilles pour une tête de saumon.

Or Gambrinus représentait la tête de saumon. Un coup d'épée pouvait tout remettre en question au moment décisif.

Toute la Verbindung était attablée dans la grande salle, et la *première épée,* qui s'était postée avec Lazarus Kuschnick et Méphistophélès à la table la plus voisine du comptoir, attendait avec une fiévreuse impatience la venue du délégué hanovrien, pour lui chercher une querelle qui ne pourrait être vidée que par un duel à quatre ou cinq coups sanglants.

Mais les deux grands joueurs de cette partie d'échecs, le roi de la bière et Méphistophélès, avaient oublié une pièce fort importante de leur jeu, un *fou,* qui vint tout à coup faire irruption sur le damier : Lemuel, le désespéré Lemuel, qui entra la pipe à la bouche, les joues pâles, les paupières rouges, les vêtements en désordre, et

légèrement ébriolé; Lemuel, qui avait collé sur sa casquette une bande de papier portant cette prodigieuse inscription : *La première épée est une bête!* la plus sanglante injure que l'on puisse adresser à un étudiant allemand.

Représentez-vous un ministre du schah de Perse, se levant au milieu du conseil et gifflant Sa Hautesse, aller et retour, *clif, claf!* et vous aurez une faible idée du cratère de colère qui s'ouvrit entre les murs du *Fier-Chevalier*.

Les *maisons moussues* vociférèrent comme des Sioux autour du poteau de guerre; les *renards dorés* glapirent, et la blonde Marguerite, qui voyait bien que son ex-fiancé se dévouait comme Marcus Curtius aux dieux infernaux, tomba en pâmoison sur les bras de son frère Valentin.

Gambrinus, qui apparut au milieu de la conflagration, resta médusé par la surprise; il comprit que son protégé allait se faire découper comme un poulet, par désespoir d'amour, s'il n'opérait au plus vite une diversion héroïque.

Lazarus Kuschnick avait déjà ouvert le *cabinet de l'honneur* (1), pour en tirer les schlägers, les brassards et les plastrons de cuir, lorsque Gambrinus s'avança rapidement jusqu'au milieu de la salle et proféra la déclaration suivante :

— *Halte!* je suis la première épée de Gœttingue, et c'est moi, Karl Schœffel, que ce jeune *renard doré* a voulu provoquer au combat, pour des raisons qu'un vrai chevalier germain doit modestement tenir secrètes; toutefois, comme je veux, avant tout, sauvegarder les intérêts des braves compagnons qui ont placé leur confiance et leurs espérances sur la capacité de mon estomac et la solidité de ma cervelle, et que j'espère gagner, demain soir, le prix de la bière, nous ne ferons ouvrir le *cabinet de l'honneur* qu'après la cérémonie du couronnement.

— Soit, répondit Lemuel, que ce changement fortuit d'adver-

(1) Armoire où l'on enferme tout l'attirail de combat : épées, casquettes à visière, gants d'armes, plastrons, etc.

saire satisfaisait davantage; c'est votre droit, et puisque vous avez la patience longue et le sang calme, j'attendrai votre heure par condescendance pour votre qualité d'étranger.

Ce disant, le jeune étudiant jeta sa casquette sur son oreille droite et quitta le Bierhaus avec des allures de capitan Fracasse.

— Allons donc, se dit Gambrinus entre ses dents, ça n'a pas été sans peine, mais voilà qu'il s'y met; une fois lancé, il ne s'arrêtera plus, et Méphistophélès s'en retournera sur lest de cailloux, sans avoir pu embarquer une pauvre petite âme.

Mais le rusé compère, qui, en sa qualité de docteur, faisait alors respirer un flacon de sels à la sensible Marguerite, n'était pas du tout de cet avis.

En ce moment même, il opérait avec une exquise délicatesse, sur le cœur de cette jeune héroïne, un petit enchantement très-subtil, qui allait donner beaucoup à réfléchir au *fier chevalier*.

Du flacon d'argent qu'il passait gracieusement sous les narines de Marguerite s'échappaient des effluves amoureuses qui auraient donné le vertige aux statues de pierre de la cathédrale de Cologne.

C'était le parfum enivrant de la fleur des tropiques diamantée de rosée; l'éventail d'argent en fusion que la lune ouvre et agite sur le lac bleu; c'était la quintessence d'une liqueur distillée avec le baiser d'une Willis, le *je t'aime!...* décisif d'une Espagnole; une chanson moresque, trois soupirs de la belle Bianca Capello, recueillis le soir de sa fugue... et cinq drachmes de la scélératesse galante de don Juan Ténorio.

Celle qui servait ainsi, sans s'en douter, de sujet d'expérience aux deux adversaires, devint plus rouge qu'une pêche sauvage, lorsque ses paupières se rouvrirent et que ses prunelles rencontrèrent le regard fixe du faux Karl.

Méphistophélès jubilait sournoisement en songeant aux choses surprenantes qui allaient se passer dans Heidelberg.

Tout d'abord Wilhem Kolb avait été très-contrarié de la provocation insensée de Lemuel, qui faisait obstacle à ses projets belliqueux; mais, après une courte réflexion, il conclut que l'aventure

pouvait tourner à son profit, si ses deux rivaux venaient, par un hasard heureux, à se balafrer ridiculement l'un l'autre.

Il était bien certain d'avance que le délégué de Gœttingue couperait quelques lanières sur le jeune *renard doré;* mais comme il était essentiel que ce dernier lui rendît en échange de bonnes estafilades, il songea à mettre immédiatement en pratique un des préceptes de Machiavel.

Il courut après Lemuel, le rejoignit à vingt pas du Bierhaus, et lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Lemuel, lui dit-il, tu es un brave Bursche, et je veux te faire l'honneur de te servir de second; mais, comme il s'agit avant tout de soutenir la vieille réputation des fils d'Heidelberg, je t'apprendrai demain quelques vigoureuses parades et deux ou trois ripostes infaillibles. Rappelle-toi que je suis la *première épée* de l'Université, que j'ai le droit absolu de régler toutes les conditions du duel et d'obliger l'*Impartial* (1) à proférer son irrévocable formule : *Paukerei ex* (2)!

— Je sais tout cela, Wilhem Kolb, répondit Lemuel, et je te remercie de ton offre, que j'accepte; demain matin je t'attendrai dans la grange de la *Hirschgasse* (3), qui sera libre toute la journée.

(1) Qui préside le combat.
(2) Combat fini.
(3) Grange louée à l'année pour les duels d'étudiants et disposée en salle d'armes.

V

Valentin souffla les quinquets de très-bonne heure, ce soir-là.

La Verbindung, fort méthodique dans ses exercices, n'avait *séché* que quelques *évêques* et vidé un nombre fort restreint de *docteurs*, afin d'être reposée et vaillante pour la séance du lendemain.

A neuf heures les rues étaient désertes et silencieuses comme les rues d'une ville bombardée, et sauf une *maison moussue*, cette éponge de Lazarus Kuschnick, qui tenait les discours les plus fabuleux à la statue de l'électeur Charles-Théodore, sur le pont du Neckar, toute l'Université, que l'on nomme aussi la *Ruperta Carolina*, avait regagné ses lares.

Après cette pâmoison de Marguerite, qui avait permis à Méphistophélès de jouer si avantageusement de son flacon endiablé, Valentin reconduisit sa sœur dans sa chambre, et, aussi mécontent que surpris de l'incident, il lui fit quelques observations méritées auxquelles elle répondit très-aigrement.

Fort bon enfant de sa nature, Valentin ne se fâcha pas, et, après avoir déposé deux baisers bruyants sur les joues incendiées de sa sœur, il tira la porte sur lui et rejoignit ses clients.

Le brave garçon, qui n'était plus à la hauteur de la situation, pensait que Marguerite lui gardait rancune de la réponse qu'il avait faite à Lemuel, et que, d'autre part, elle tremblait pour cet amoureux révolté qui, selon toutes probabilités, allait être couvert, le lendemain, de bandelettes et de mouches de sparadrap.

Mais aussi où avait-il la tête d'aller provoquer la *première épée* de Gœttingue?

Mais arrivons, sans plus tarder, aux incidents divers et aux choses surprenantes qui se passèrent dans cette nuit mémorable.

Au moment où Gambrinus-Karl quittait le Bierhaus, une des servantes lui glissa dans la main un petit billet tout froissé, qu'il lut dans la rue, à la lueur des étoiles.

Ce billet ne contenait que ces trois lignes :

« Mon bien-aimé Karl,

« Je vous attends à l'entrée de la promenade.

« MARGUERITE. »

Gambrinus fit un soubresaut, comme s'il venait d'être cinglé d'un coup de fouet, et jeta un regard hébété autour de lui.

Ses compagnons de taverne étaient déjà bien loin, et il ne vit que le prosecteur Albrecht Hartmann, qui filait le long de la muraille, empaqueté jusqu'au nez dans son manteau.

Gambrinus relut une seconde fois le billet; mais, cette fois, un jet de lumière vint illuminer les ténèbres de son cerveau.

— Mille milliards de tonnes! s'écria-t-il en aplatissant d'un coup de poing sa casquette sur sa crinière fauve... je me serai trompé de dose à mon dernier bouquet; j'ai fait là une belle besogne, ventre mahom! Ces Allemandes blondines ont une poudrière dans la tête et le cœur tout hérissé de volcans.

Sur ces réflexions, il partit d'un train de lévrier, et, quelques minutes après, il débouchait de la Plock strasse sur la promenade.

Il n'y avait plus à en douter, Marguerite, la blonde et timide Marguerite, enveloppée dans une mante grise, couleur des coureurs de nuit, l'attendait assise sur le premier banc de gauche.

A sa vue, Gambrinus, qui semblait avoir pris racine dans le sol, poussa un soupir de détresse.

Mais ce n'était que le commencement de la surprise que lui avait ménagée Méphistophélès.

Marguerite, qui s'était élancée vers lui, se hissa sur la pointe de ses pieds, et, nouant ses bras autour de son col, elle lui dit à mi-voix et avec un accent passionné :

— Karl! mon bien-aimé Karl! ne parle pas, je t'en supplie; laisse-moi la joie de te dire la première que je t'aime! Laisse-moi te regarder, t'admirer, m'enivrer de ton doux et fier regard, qui me pénètre l'âme comme une flamme céleste!

— Marguerite! balbutia Gambrinus, dont la pudeur effarouchée tournait au cramoisi et qui cherchait à se dégager de son étreinte, je vous en supplie...

— Toi, me supplier! dit-elle avec une tendresse de plus en plus alarmante; est-ce que le maître peut supplier l'esclave?

— Mais, se récria Gambrinus, je n'ai rien dit..

— Non... non, tu n'as rien dit, reprit-elle en lui coupant la parole, mais j'ai lu dans ton cœur! Tu comprends bien, continua-t-elle, pourquoi j'ai quitté cette nuit la maison de mon frère?

— Pas trop, répondit-il naïvement.

— Est-ce que je pouvais vivre avec cette horrible pensée que ton sang va couler demain dans un duel barbare, que ce Lemuel, que j'abhorre à présent, peut te défigurer affreusement?

— Aïe! fit Gambrinus en se mordant les lèvres. Quadruple sot qui n'avait pas prévu cet effet de carambolage! Voyons, ma chère Marguerite, lui dit-il en lui prenant la main, il est tout naturel que ce brave garçon qui vous adore, car il vous adore, c'est un fait certain, ait pris de l'ombrage au sujet de certains bosquets...

— Le temps presse, Karl; laissons ce malheureux et ses fureurs jalouses, dit-elle vivement et d'un ton résolu; oublions l'univers entier pour ne songer qu'à notre amour; il faut fuir, Karl, fuir ensemble cette nuit même, avant que la foudre éclate sur notre

tête!... Nous nous marierons à Mannheim ou à Spire, et nous partirons pour...

— Venise, en poste! et nous nous promènerons toutes les nuits en gondole sur le grand canal, acheva Gambrinus, qui, après cette tirade volcanique, était parfaitement certain que, s'il ne se montait pas à son diapason, il allait faire crever des cataractes de larmes, et qu'on lui proposerait, avant cinq minutes, un suprême plongeon au pont du Neckar.

Au premier moment, il s'était dit qu'il avait sans doute un peu forcé la dose de ce doux poison d'amour qu'il versait depuis quatre jours dans ce tendre cœur; mais, après ce qu'il venait d'entendre, son diagnostic virait du rose pâle au carmin pur; il conclut qu'un autre praticien était passé par là et avait administré secrètement à son sujet une infernale dilution qui lui donnait le délire; or ce praticien violent ne pouvait être que Méphistophélès.

En rappelant ses souvenirs de la soirée, Gambrinus se souvint que le faux prosecteur de Brunswick avait fait manœuvrer certain flacon d'argent sous les narines de la pauvre Marguerite.

Ce fut pour lui une révélation subite et complète.

— Oui, reprit-il avec un geste mélodramatique, il faut partir, ma douce Marguerite; il faut fuir cette terre des froides amours, où nos cœurs ne sauraient rayonner dans tout l'éclat de leur flamme; mais, comme les chevaliers des temps héroïques, je veux te mériter par de glorieux exploits! Je veux gagner demain le prix national de la bière, et, le glaive en main, forcer mon rival à demander grâce et merci! Tu m'aimeras bien davantage quand je serai proclamé vainqueur dans cette lutte mémorable; et moi, je serai plus heureux encore et plus fier surtout de t'avoir inspiré cette passion éthérée!... et volcanique, ajouta-t-il mentalement.

Marguerite, qui ne comprenait pas trop ce raisonnement, essaya de lui démontrer qu'elle n'aurait pas un atome de tendresse de plus pour lui parce qu'il aurait ingurgité une douzaine de *docteurs* et d'*évêques* et écorché la peau de Lemuel; Karl demeura inébranlable dans sa résolution.

La partie de gondole sur le grand canal étant retardée de vingt-quatre heures, Marguerite exhala un grand soupir et dit :

— Alors il faut bien que je me résigne à attendre jusqu'à demain, puisque tu le veux, mon cher Karl.

— Oui, dit Gambrinus, mais je te jure que d'ici là ton image chérie ne sortira pas de ma pensée... Retournons au *Fier-Chevalier*.

— Déjà ! fit-elle langoureusement en passant son bras sous le sien.

— Hélas ! oui, reprit-il d'un ton navré, une imprudence pourrait tout compromettre, si ton frère venait à s'apercevoir de ta disparition.

— Mon frère dort comme une souche, répondit-elle avec un accent angélique, et ne se réveillera pas avant le jour; j'avais conservé le reste d'une drogue que l'on m'avait ordonnée pour me faire dormir, quand j'ai été malade, il y a six mois; j'ai versé tout ce qui restait de la fiole dans son dernier seide de bière.

Gambrinus épongea avec sa casquette la sueur froide qui perlait sur son front.

Cet ange blond, à l'œil colombin, avait tous les raffinements, on dirait *trucs* à Paris, de l'aimable Sulphurine, cette jolie nièce de Satan, qui a pour mission spéciale de souffler sur terre, aux femmes de bonne volonté, ces petits moyens ingénieux auxquels le président des assises décerne volontiers cinq ans de travaux forcés.

Si, pour varier la légende, Méphistophélès avait fait empoisonner Valentin par sa sœur ? se disait le pauvre Gambrinus glacé par cette sinistre pensée.

On ne s'avise pas de tout, dit le proverbe ; cette idée ne s'était très-heureusement pas présentée à l'esprit du diable.

Gambrinus, dont l'anxiété augmentait à chaque seconde, entraînait la jeune Allemande vers le Bierhaus, où il espérait qu'elle pourrait rentrer sans encombre, et Marguerite, qui trouvait son amoureux singulièrement froid à son égard, versait des larmes silencieuses sous le capuchon de sa mante, en se faisant traîner

par son compagnon, comme un enfant que sa bonne reconduit à l'école d'où il s'est échappé.

En s'esquivant du logis, elle avait pris une double clef de la porte; lorsqu'ils furent arrivés sous l'enseigne du *Fier-Chevalier*, elle la glissa dans la serrure.

O terreur! les verrous étaient tirés en dedans.

Deux heures sonnèrent à l'église du Saint-Esprit, et une chouette, perchée sur un toit voisin, fit entendre par trois fois son hululement plaintif.

— Perdue! je suis perdue! murmura Marguerite d'une voix mourante en se renversant dans les bras de Gambrinus; tu le vois, mon bien-aimé Karl, il faut fuir ou nous lier les mains et nous jeter dans le Neckar; c'est notre suprême ressource à présent.

— Hélas! il n'y a qu'un pied d'eau sous le pont, dit Gambrinus, qui voyait encore dans cette nouvelle péripétie des verrous tirés la griffe de Méphistophélès et s'attendait à un esclandre épouvantable. Voyons, reprit-il, ne perdons pas la tête; où est la fenêtre de ta chambre?

— La dernière à gauche de l'enseigne.

Gambrinus, qui la soutenait toujours dans ses bras, secoua sa crinière d'un brusque mouvement de tête : il venait de lui naître une subite inspiration.

Penché sur Marguerite à demi renversée sur son bras gauche, il effleura de ses lèvres les boucles de ses cheveux blonds en lui disant :

— Du courage, chère adorée!

Un soupir de bien-être s'exhala des lèvres de Marguerite; ses yeux se fermèrent peu à peu, et lorsque le roi de la bière la releva doucement et dégagea son bras de sa taille, elle dormait, debout, du mystérieux et étrange sommeil des somnambules.

Gambrinus la contempla pendant une minute, comme le médecin qui étudie une crise sur son malade, après quoi il étendit la main vers l'enseigne du *Fier-Chevalier*.

L'enseigne glissa sans bruit le long de la potence de fer à



Il avait à peine formulé ce souhait que le fier chevalier de l'enseigne, se renversant en arrière, allongeait le bras et lui tendait sa chope pleine.

laquelle elle était suspendue et ne s'arrêta que lorsqu'elle toucha le sol.

Alors il posa un doigt sur l'épaule de Marguerite, qui, toujours endormie, s'avança lentement d'un pas automatique, monta sur le banc de bois placé à côté de la porte et s'assit sur l'arête de l'enseigne. Gambrinus se plaça à côté d'elle pour la soutenir par la taille en se tenant aux lambrequins de fer découpé.

Alors le *fier chevalier* de tôle peinte remonta le long de sa potence.

Pendant cette ascension, les volets de la chambre de la jeune Allemande s'étaient ouverts, et l'enseigne, en se reployant comme un volet contre la muraille, vint s'arrêter tout contre le balcon de bois de la fenêtre.

Marguerite sauta dans sa chambre avec le calme et l'aisance d'une jeune Anglaise qui descend de son poney devant le perron du château.

Les volets de la fenêtre se refermèrent sur elle, et l'enseigne reprit sa place habituelle.

— Ouf! soupira le roi de la bière, qui était resté à cheval sur le dos du *fier chevalier*, la soirée a été chaude, mais je crois que je tiens à présent tous les atouts en main... Par sainte Gudule! j'ai le gosier plus sec qu'une pièce d'amadou, et je donnerais dix florins d'une chope de bière.

Il avait à peine formulé ce souhait que le *fier chevalier* de l'enseigne, se renversant en arrière, allongeait le bras et lui tendait sa chope pleine.

Gambrinus prit la chope, du fond de laquelle la bière s'élançait en moussant, comme l'eau jaillit d'une source, et fit un beau salut à sa vénérable image.

VI

A neuf heures, la fête bachique était dans tout son éclat; Valentin et sa sœur présidaient le *Bierscandal* du haut de leur comptoir.

Marguerite avait les traits fatigués et les yeux battus par la fatigue d'une nuit d'insomnie; mais, chose tout à fait singulière, depuis la minute où Gambrinus-Karl avait effleuré son front de ses grosses moustaches, un voile impénétrable s'était étendu sur sa mémoire, et elle ne se rappelait rien de ce qui s'était passé pendant ces derniers jours.



Gambrinus avait complétement éteint la veille l'incendie allumé par Méphistophélès, avec ce baiser de marbre qui éteignait sous une avalanche de neige ce pauvre cœur rougi à blanc.

Toute la Verbindung d'Heidelberg était en ligne pour cette mémorable bataille qui venait de s'engager depuis une heure.

Déjà de nombreux blessés regagnaient leur logis en battant les murs et en chantant le traditionnel *Gaudeamus igitur*, et Lazarus Kuschnick, sur qui la *Ruperta Carolina* fondait les plus légitimes espérances, était tombé le nez sur la table après l'absorption de son septième *évêque*, en criant : *Reductus* (*aplati!*)

Méphistophélès-Albrecht paraissait triomphant; mais lorsque vint son tour d'inscription, il ne fit guère mieux que Lazarus, ce qui réjouit fort ceux d'Heidelberg, qui se défiaient beaucoup du délégué de Brunswick.

Les deux grands lutteurs, Wilhem Kolb et Karl Schœffel, allaient se trouver en présence; mais à la profonde stupéfaction des *maisons moussues* et des *renards dorés*, Wilhem vint déclarer qu'il cédait son tour à son camarade Lemuel.

Lemuel champion de l'Université! cela ressemblait à une mystification, et Valentin se tordait de rire sur sa banquette.

Mais l'hilarité de Valentin et les sourds grognements des *maisons moussues* ne déconcertèrent nullement le jeune étudiant, qui s'avança fièrement jusqu'au milieu de la salle et dit d'une voix claire et assurée :

— Valentin Schwab, tu m'as promis de m'accorder la main de ta sœur Marguerite que j'aime, si je vidais le vidercome de l'illustre Lichtenfelder, si je pouvais fumer sa pipe sans pâlir, et enfin si, de sa glorieuse épée, je touchais deux fois, dans un assaut, la *première épée* de l'Université. Je suis prêt à accomplir ces trois exploits; seulement, comme je dois une réparation à Karl Schœffel, le délégué de Gœttingue, je te demande d'accepter ce changement d'adversaire.

— Je t'ai donné ma parole, Lemuel, répondit Valentin sur un ton sérieux, et, certes, je la tiendrai si tu fais ce qui a été convenu; quoique je ne connaisse pas la force de maître Schœffel, je l'accepte de confiance pour champion; et, comme je tiens à te prouver ma bonne volonté, je te dispense de l'épreuve de la pipe.

— Hourra, pour Valentin Schwab! crièrent les *renards dorés*, qui, par esprit de corps, souhaitaient sincèrement alors que Lemuel sortît victorieux de la lutte.

Ayant dit, Valentin grimpa sur un escabeau et décrocha du trophée l'épée et le vidercome de l'illustre Friedrick Lichtenfelder, les épousseta d'un coup de serviette et les déposa avec précaution sur une des tables de la taverne.

Marguerite, qui ne semblait pas comprendre ce qui se passait autour d'elle, regardait avec un étonnement anxieux tous ces préparatifs de combat.

Méphistophélès et Wilhem Kolb avaient planté deux chaises sur une table, désireux de ne perdre aucun incident de la lutte.

Un sourire diabolique retroussait les lèvres du premier, qui n'aurait pas donné cette séance pour l'âme d'une nonne.

Quant à Wilhem Kolb, qui était enchanté de son élève, il avait la certitude que Lemuel balafrerait son adversaire à la première passe.

Le plus satisfait de tous était bien, en réalité, l'excellent Gambrinus; mais il dissimulait, pour bonnes raisons, la joie que lui causait l'élan de bravoure de son protégé occulte.

On tira au sort à qui viderait le premier le vidercome géant, et ce fut le nom de Karl Schœffel qui sortit de l'urne, c'est-à-dire de la casquette de Lazarus Kuschnick.

Valentin remplit le vidercome d'une merveilleuse bière claire et transparente comme de l'ambre liquéfiée; après quoi il le présenta, sur un plateau, au délégué de Gœttingue.

Gambrinus prit le vidercome, l'éleva à la hauteur de ses yeux et regarda curieusement la cavalcade des sept électeurs qui cerclait le verre; puis il le porta lentement à ses lèvres et commença à boire à longs traits.

Il comptait n'absorber que les trois quarts de cette tonne de verre, qui contenait juste quatorze *évêques;* mais la bière de Valentin était si bonne, qu'il oublia complétement sa résolution et tarit le vidercome jusqu'à la dernière goutte.

Le roi de la bière trahissait ainsi les vertueux desseins de Gambrinus, protecteur des amoureux opprimés.

Valentin jeta un regard d'ironique compassion sur le pauvre Lemuel, que les *renards dorés* entouraient et encourageaient chaleureusement.

Méphistophélès donna le premier le signal des hourras, qui ébranlèrent le plafond du Bierhaus.

Le jeune champion d'Heidelberg s'avança alors résolûment et prit le vidercome, que Valentin venait de remplir.

— A Marguerite Schwab, et pour l'honneur de l'Université ! dit-il en levant avec effort le verre herculéen, trop lourd pour son bras.

— Hourra pour Lemuel ! répondirent les burschen.

Il trempa ses lèvres dans la bière couleur d'or et but bravement pendant vingt secondes; mais bientôt ses traits se contractèrent douloureusement, et il s'arrêta pâle et haletant, les yeux fixés sur Marguerite et pleins de larmes.

— Quand tu te noieras, je te tendrai la perche, lui cria la voix de Lazarus, qui sortait d'un nuage de fumée, comme la voix de l'ange d'une nuée céleste.

Les *renards dorés* glapirent après la *Maison moussue*.

— Mon Dieu, donnez-moi la force, murmura le pauvre Lemuel, qui fit deux pas en chancelant, comme un homme pris de vertige.

— Jeune homme ! dit Gambrinus en riant, ne cassons pas les sept électeurs; on n'en refait plus comme ça en Allemagne.

Et, de sa main droite, il releva doucement le vidercome, qui vacillait entre les doigts crispés de l'étudiant.

Lemuel lui jeta un regard fulgurant et se remit à boire ; mais, ô prodige ! la bière semblait alors fuir devant ses lèvres et s'écouler par le fond du verre.

C'était Gambrinus qui, en touchant le vidercome, avait opéré ce nouvel enchantement.

La bière fuyait devant les lèvres de Lemuel, parce que les sept électeurs peints sur le vidercome avaient alors une chope au poing au lieu d'un glaive, et que tous les sept buvaient à tire-larigot le liquide qui transsudait du cristal.

— Valentin ! cria Lemuel triomphant en élevant le vidercome vide, verse-moi encore à boire : j'ai soif!

La Verbindung poussa des rugissements de ménagerie, et toutes les casquettes, lancées au plafond, allèrent essuyer la poussière des solives.

Plus hébété qu'un chauve qui se verrait pousser des plumes de canard sur le crâne, Valentin versa deux évêques dans le vidercome, que les sept électeurs et Lemuel, pour un centième de part, lampèrent en trois secondes.

— A vous, Karl, cria Valentin.

— Je n'ai pas une outre dans la poitrine, répliqua Gambrinus sur un ton vexé, et je ne connais que le tonneau de l'électeur qui puisse lui disputer le prix du Bierscandal.

— Alors, tu t'avoues vaincu? lui cria Lazarus Kuschnick.

— Je rapporterai cette honte à Gœttingue, répondit le faux Karl Schœffel d'une voix sourde; mais j'ai une autre revanche à prendre : ouvrez le *cabinet de l'honneur.*

C'était le tour des épées, et Valentin, qui ne voulait pas donner à sa sœur le spectacle du massacre de son bien-aimé, l'obligea à remonter dans sa chambre, malgré ses supplications et ses larmes.

Les *renards* rangèrent les tables le long du mur, et les deux adversaires revêtirent les plastrons et les brassards de cuir.

Wilhem Kolb devait servir de second à Lemuel, et pendant que l'*Impartial* (une vieille maison moussue), traçait sur le plancher, avec un morceau de craie, le cercle dans lequel devaient rester les combattants, Gambrinus déclara à haute voix qu'il choisissait pour second Albrecht Hartmann, le vautour de Brunswick.

Dans les duels d'étudiants allemands, le second, armé d'une épée, a pour mission de parer les coups dangereux.

Méphistophélès devait donc parer les estocades trop violentes que Lemuel porterait à son adversaire.

Cette mission de confiance lui causa une profonde stupéfaction; il croyait sincèrement que Gambrinus n'avait abandonné le prix de la bière à son rival que par un raffinement de perfidie, pour lui donner une fausse espérance et l'écraser ensuite par une victoire éclatante et décisive.

Or, ce plan cadrait on ne peut mieux avec ses projets, étant loin

de supposer que le roi de la bière eût joué le rôle du vertueux Joseph la nuit précédente.

Mais le méchant a l'imagination vive, et les idées lui jaillissent du cerveau, comme l'éclair du nuage, lorsqu'il s'agit de faire le mal.

Méphistophélès se dit qu'il serait fort plaisant de donner pour épouse au valeureux Lemuel la victime de Gambrinus, ce qui ne manquerait pas d'amener par la suite des péripéties fort divertissantes.

Donc, quand les deux combattants et leurs seconds reçurent leurs armes des mains de leurs témoins, et que l'*Impartial* s'assit à



califourchon sur sa chaise, en tenant un morceau de craie et une ardoise pour marquer les coups, Méphistophélès était parfaitement décidé à parer tardivement les estocades que Lemuel allait détacher de si bon cœur au roi de la bière.

VII

Il fallait un bras d'Alcide pour manœuvrer la glorieuse épée de feu Friedrick Lichtenfelder; mais Gambrinus et Méphistophélès opérèrent avec un tel ensemble et une si bonne volonté, qu'à la troisième passe, cette machine de guerre effleura par trois fois la joue et le front du délégué de Gœttingue.

C'était une égratignure de plus qu'il ne fallait, au compte de Lemuel, pour lui donner la victoire, et quelle victoire : sa chère Marguerite!

Au grand désappointement de Wilhem Kolb, l'*Impartial* arrêta le combat, et tous les burschen, se ruant sur le vainqueur, l'enlevèrent sur leurs épaules, et lui firent faire trois fois le tour de la salle, en hurlant à l'unisson le second couplet de la chanson latine, dont nous avons donné la traduction au premier chapitre de ce conte :

Ast! hostis jam latet,
Spe fracta, fractis armis!
Quid caupona mœret,
Desertis heu! mensis!

Repetite jocos,
Mensas invadite,
Letique inter scyphos,
Amici, bibite.

Valentin était allé chercher Marguerite, et lorsque Lemuel reprit terre, il tomba dans les bras de son futur beau-frère, qui lui permit d'embrasser sa fiancée sur les deux joues.

Assis à l'écart sur une table, Gambrinus collait tristement des mouches de sparadrap sur ses éraflures.

— Bast! lui dit le beau Wilhem Kolb, qui lui tenait complaisamment la glace... une de perdue, dix de retrouvées; elle était décidément d'un blond un peu trop fade... c'est égal, cher monsieur Karl, pour une *première épée*... ça n'est pas brillant!

Méphistophélès, qui regardait les deux amoureux échanger de douces paroles en se serrant les mains, semblait changé en statue.

Gambrinus s'approcha doucement de lui par derrière et lui dit à mi-voix en lui frappant sur l'épaule :

— Dites-moi, très-cher, attendrons-nous la noce? Moi, je ne serais pas fâché de festoyer un peu, et de glisser quelques valses.

Méphistophélès tourna la tête et fixa sur lui ses prunelles qui brillaient comme des charbons ardents.

— Vous êtes d'une belle force, très-cher comte, répondit-il enfin avec un sourire qui découvrit un râtelier de loup.

— Mais non, docteur... c'est vous qui avez considérablement baissé depuis l'époque de vos triomphes. Voyez-vous, je suis un éclectique pur, moi, et comme, à mon sens, toutes les écoles ont du bon, j'ai pris quelques procédés dans la vôtre. Enfin que vous restiez ou non, vous ne pouvez vous dispenser de faire votre compliment à la mariée...

— C'est juste, répondit Méphistophélès, qui passa son bras sous celui du roi de la bière et s'en alla avec lui saluer respectueusement Marguerite et Lemuel, occupés à recevoir les félicitations de tous les étudiants.

— Votre main, Lemuel, lui dit Gambrinus avec une cordialité affectueuse; vous avez bravement gagné votre bonheur; il n'y a que les méchants qui gardent rancune à un loyal adversaire, et je suis un bon et joyeux compagnon, moi!

— Merci, Karl, répondit Lemuel en lui serrant les mains.

. . . .

Gambrinus reconduisit Méphistophélès jusqu'à son hôtel, lors-

qu'ils quittèrent le Bierhaus, et ils causèrent tout en marchant sur le ton de la plus complète intimité.

Au moment de se séparer, le diable dit à son compagnon :

— Avez-vous vu au musée du Louvre, à Paris, l'Archange saint Michel terrassant le démon?

— Oui, répondit Gambrinus, dans le Salon carré; je l'ai vu aussi sur la flèche de l'hôtel de ville de Bruxelles, où il sert de girouette.

— Eh bien, mon cher, il y a un tableau plus effrayant encore... et qui est *un signe du temps*, comme disent les hommes profonds.

— Quoi donc?

— Le bon ange s'en allant bras dessus bras dessous avec le diable!

— Dame! fit Gambrinus, c'est qu'aujourd'hui, avec les progrès de la civilisation, le bon ange ne serait plus à la hauteur de son emploi, s'il n'était pas aussi... et même un peu plus roué que l'autre.

— Voulez-vous savoir ce que tout cela présage?

— Volontiers.

— La fin du monde!

— Ah! mon pauvre Méphistophélès, s'écria Gambrinus avec un accent de pitié... vous me faites vraiment de la peine!... Vous voilà tombé dans les prophéties d'almanach, ce qui est le dernier échelon de la sorcellerie.

— J'ai fait une école, continua Méphistophélès en se mordant les griffes; j'aurais dû laisser là-bas ma vieille enveloppe et prendre une forme féminine... Je n'ai jamais manqué une affaire sous les traits d'une jolie femme.

— Parbleu, je vous crois de reste, répliqua Gambrinus, et c'est encore une preuve que tout progresse... Aujourd'hui, c'est madame Ève qui ferait croquer la pomme au serpent.



Aujourd'hui c'est madame Ève qui ferait croquer la pomme au serpent.

LE CLUB DES RAFRAICHISSEURS

LE CLUB DES RAFRAICHISSEURS

A M. le comte Christophe de Brégeot.

I

Vers 1816, c'est-à-dire pendant la Terreur blanche, messieurs les étudiants de la faculté de Rennes passaient une bonne moitié de leur journée à la salle d'armes et au tir au pistolet.

Assauts de chambre ou de cafés, on n'entendait par la ville que le grincement des fleurets ou le cliquetis des sabres de bois.

Or, ce n'était pas seulement pour s'assouplir les jarrets et se donner du coup d'œil que la jeunesse bretonne rompait des lames de Solingen et démolissait des poupées de plâtre avec tant d'enthousiasme.

Le vent des passions politiques soufflait si ferme de la capitale

sur les provinces que, selon l'expression des marins de la Manche, la *barbe en fumait* aux plus tranquilles.

Or *ceux* de Rennes, qui ont toujours passé pour avoir la tête chaude, se battaient pour le drapeau blanc ou la cocarde tricolore, selon leur foi politique, et il ne s'écoulait pas de semaine que l'on ne vît rentrer en ville un *brigand de la Loire* perforé d'un coup d'épée, ou un étudiant zébré d'un superbe *coup de serviette* ou de *manchette* détaché de sabre de maître.

Les prairies de l'Ille et de la Vilaine retentissaient de pistolades comme un tir de fête publique, et le sparadrap devenait hors de prix dans les pharmacies.

De l'avis général, le jeune marquis Gildas de Tanqueray, surnommé *Mademoiselle Clorinde*, passait pour le plus habile tireur de l'académie.

Son père et son oncle étaient tombés à Quiberon sous les balles des soldats de Hoche, et son bisaïeul, le marquis Philippe de Tanqueray avait péri dans les massacres de septembre.

Unique descendant mâle de sa race, Gildas possédait une fortune fort ébréchée et un vieux château dans lequel il allait s'installer tous les ans pendant les vacances avec quelques camarades.

Le dernier marquis de Tanqueray ne rappelait en rien ses aïeux sous le rapport de la force et de l'élégance physiques.

C'était un petit jeune homme grêle et anguleux, portant sur un torse beaucoup trop court une grosse tête blonde et frisée comme une toison de mouton; les yeux étaient gris jaune, voilés par d'épaisses paupières somnolentes; le nez sottement retroussé, les dents saillantes et la bouche coupée en bouche de hareng.

Les jambes et les bras, trop longs pour la taille du personnage, avaient des allures traînantes qui le faisaient reconnaître d'un bout à l'autre de la place du Théâtre.

En résumé, Gildas de Tanqueray était un humain fort grotesque, dont la vue prêtait singulièrement à l'hilarité.

Très-mal logé dans ce corps de Quasimodo, le moral s'y était

nonobstant installé avec des trésors de bonté, de générosité, d'esprit, de belle humeur et de savoir.

Il n'y avait dans ce cœur de véritable gentilhomme qu'un coin, un tout petit coin, où le diable se glissait parfois en ployant l'échine, et où il se tenait aux aguets comme une araignée dans son trou : le marquis Gildas professait une sainte abomination pour les débris de la grande armée, et il aurait voulu parachever à lui tout seul l'extermination que le canon de Waterloo laissait incomplète. Le traîneur de sabre était sa bête noire, et il l'exécrait de toutes les forces morales de son petit être.

Cependant, comme il était d'un naturel fort doux, ce point de vue politique n'aurait eu aucune conséquence grave, si les ex-traîneurs de sabre, alors fort désœuvrés, ne s'étaient avisés de rire, sous leurs grosses moustaches, du nez retroussé et des yeux en boules de loto du marquis Gildas de Tanqueray, lorsqu'ils venaient à le rencontrer par la ville.

Autant valait pour eux battre le briquet sur la mèche d'une bombe chargée.

Le petit Gildas, qui en aurait remontré à tous les maîtres d'armes de l'Europe, se hissait sur ses ergots, et, imperturbablement méthodique et placide, il appliquait une belle chiquenaude sur le nez du rieur.

Le lendemain on se rendait sur le pré avec toute une boutique de fleurets, d'épées, de sabres et de pistolets d'arçon, et le marquis étudiant, après avoir laissé le brave à la chiquenaude choisir un engin destructeur dans cette ferraille, l'expédiait en vingt secondes. La séance était un tantinet plus longue quand l'un des témoins du défunt tenait à se faire chanter un *De profundis* personnel.

La chose terminée, Cadoret, le vieux domestique du marquis, fourrait l'arsenal de son maître dans un grand sac de peau de chamois, et l'on s'en allait déjeuner à Mordelles, à trois lieues de Rennes.

Gildas regardait tristement ses camarades faire sauter les bouchons, et ne buvait que de l'eau claire ; s'il y avait par hasard dans

la salle un de ces miroirs de campagne à bordure rouge, rehaussée de pivoines d'or, il contemplait mélancoliquement son image en se livrant aux réflexions philosophiques les plus cocasses, sur sa chevelure d'astrakan albinos, ses paupières en coque de noix et son nez de pître ; son ridicule et absurde nez tendu comme un piége perfide aux goguenarderies des braves de feu la grande armée.

« Je ne ris pas de leurs moustaches de pandour et de leurs capotes à brandebourgs de ficelle, s'écriait-il avec un accent désespéré : *mille sabots de Jacoquins!* comme jurait mon aïeul, je ne sais que trop que je n'ai pas la mine d'un Adonis; n'ayant pas le pouvoir de changer de tête avec Cadoret qui possède un aquilin de haute lignée, il faut bien que je me résigne à être un très-vilain marquis de Tanqueray. Mais du diable si j'accepterai jamais qu'on se moque de moi de face ou de dos! »

Ce raisonnement était plein de bon sens; mais il tournait dans un cercle vicieux, qui rendait la question insoluble : en principe, Gildas reconnaissait que sa personne provoquait l'hilarité, et sa dignité lui faisait, dans la pratique, un point d'honneur d'appeler les rieurs sur le terrain.

Au sixième vétéran que le marquis transperça, les journaux de l'aigle et du lis se livrèrent à une polémique furibonde qui eut pour résultat de donner à l'étudiant la triste célébrité d'un bretteur à la solde des Bourbons.

Il fallait à tout prix mettre fin à cette Saint-Barthélemy.

Cinq ou six durs à cuire, mis hors cadre, par le nouveau régime, *des pratiques,* comme l'on dit au régiment, se réunirent dans l'arrière-salon d'un café borgne de la rue Montorgueil pour causer de la chose et aviser.

Séance tenante, une paire de maîtres d'armes fut déléguée par acclamation, et prit le lendemain deux places de rotonde dans la diligence de Bretagne.

Gildas, qui commençait à trouver le jeu monotone, s'était résigné à marcher les yeux baissés comme une pensionnaire, afin de ne plus voir à l'occasion ce rire moqueur qui lui agaçait si terriblement



Le petit marquis, bourré, secoué, le chapeau cabossé et les yeux hors de la tête, voulut charger ses deux adversaires avec sa cravache.

les nerfs ; ce rire toujours coupé net par une chiquenaude au prologue de l'aventure.

C'était cette allure modeste et timide qui lui avait valu de la part de ses camarades le sobriquet de *Mademoiselle Clorinde.*

Clorinde avait été choisie pour rappeler d'héroïques combats.

Or, un matin, un vendredi, Mademoiselle Clorinde, qui cheminait les prunelles fixées sur les boucles de ses souliers, s'en alla piquer du nez contre deux colosses moustachus, plantés à l'angle de la rue des Olivettes : les exterminateurs délégués.

Le colosse de droite donna une forte poussée au seigneur Gildas en le qualifiant d'imbécile, poussée qui l'envoya piétiner sur les cors du colosse de gauche, qui jura un *tonnerre de Brest* formidable et le renvoya d'un revers de main dans l'estomac de son compagnon.

De poussées en revers, Mademoiselle Clorinde fit sept ou huit lancées de navette avant d'avoir pu se reconnaître.

La reconnaissance provoqua une triple explosion de fureur.

Le petit marquis, bourré, secoué, le chapeau cabossé et les yeux hors de la tête, voulut charger ses deux adversaires avec la légère cravache qu'il tenait à la main ; mais il n'était pas taillé pour cette besogne.

Les deux pratiques lui arrachèrent sa badine et lui administrèrent à tour de rôle une fustigation imitée de la schlague prussienne.

Les Rennois, accourus aux hurlements du marquis, l'arrachèrent à ses bourreaux, qu'ils voulurent assommer sur la place; mais Gildas déclara péremptoirement qu'ils lui appartenaient, et les Rennois, qui savaient d'avance ce qu'il en ferait, poussèrent des vociférations de Cannibales auxquels on vient annoncer que le missionnaire est rôti à point.

Le lendemain, les deux maîtres d'armes se présentèrent sur le terrain avec des brettes de capitan Fracasse.

— Vous êtes professeurs d'escrime, leur dit fort poliment Gildas.

— Est-ce un prétexte que vous cherchez pour refuser de vous battre? répliqua le plus rébarbatif, celui qui, le premier, avait bousculé le marquis.

Gildas fit signe à Cadoret d'ouvrir le fameux sac de peau de chamois; un des deux étudiants qui lui servait de témoin s'approcha un bout de corde à la main.

— C'est, répondit alors Gildas avec un sourire narquois, parce que je veux vous donner une petite leçon d'escrime; vous êtes maîtres d'armes, je vais égaliser les chances.

Et tendant son bras droit au jeune homme, qui tenait le bout de corde, il se fit attacher solidement le poignet sur les reins.

— Mille millions de cartouches! nous prenez-vous pour des conscrits, cria l'autre prévôt en retroussant sa moustache.

— Vous m'avez donné le fouet avec une cravache, reprit Gildas, moi je vais vous cravacher du bras gauche avec un fleuret. Poitrine nue, je vous prie, messieurs.

— Comme vous voudrez; c'est votre affaire après tout, répondit celui qui devait s'escrimer le premier, et il enroula un vieux morceau de foulard autour de la garde de son épée en guise de dragonne.

Le maître d'armes attaqua le premier par un coup droit foudroyant que Gildas para avec une vigueur étonnante, en ripostant par un fouetté qui érafla le nez de son adversaire.

L'égratigné poussa un rugissement de fureur, et, précipitant ses attaques, il chercha à briser la lame flexible et légère de son ennemi; mais le fleuret semblait se fondre dans l'air, et des mouchetures sanglantes pointaient à chaque seconde sur la poitrine et sur les bras du colosse.

— Le fouet! le fouet! criait Gildas! oh là! oh! en douceur... vous allez tout à l'heure vous embrocher comme un hanneton sur une épingle... Nous disons que nous sommes à treize points, mauvais nomb...

Il n'acheva pas.

Exaspéré par ces piqûres de frelon, et par l'horrible humiliation

qu'il subissait, le maître d'armes venait de s'enferrer à l'épaule droite.

Il tomba comme un bœuf assommé.

Gildas jeta son fleuret, dégagea son poignet lié, et, tout pâle, vint interroger le chirurgien qui examinait la blessure.

— Bast! lui dit le major, trois pouces de fer dans les chairs; trois jours de diète et huit jours de lit.

— Hosanna! cria Gildas. A l'autre à présent! »

Cette fois, il prit une solide épée et tira du bras droit.

Il ne voulait pas faire la plus légère écorchure à ce deuxième brave, lequel jurait des *tonnerres de Brest* qui trahissaient leur *Ponantais*, mais le désarmer seulement par un tour de poignet tout spécial qu'il avait intitulé *clef de la grosse tour.*

La *clef de la grosse tour* ayant vigoureusement tourné par deux fois avec un plein succès, le Ponantais se déclara *brossé* sur toutes les coutures, par son compatriote.

Gildas s'était montré aussi héroïque que généreux dans cette équipée, et fort de son droit et d'une conscience immaculée, il se rendit avec ses témoins au café de la Comédie, où l'on sabla le champagne d'enthousiasme.

Malheureusement l'événement tourna au drame dans la soirée où l'on apprit en ville que le maître d'armes que le marquis avait piqué comme une pelote venait de se faire sauter *le caisson* (style vieille garde) pour ne pas survivre à la honte de ce gilet à triple rang de boutons.

Cette nouvelle causa une profonde impression au marquis de Tanqueray, qui, après une heure de promenade solitaire au clair de la lune, rentra chez lui, et commanda à Cadoret de préparer leurs malles pour être prêts à monter dans le coche de Lorient, à dix heures du matin.

— Monsieur le marquis veut-il emporter beaucoup de bagages? demanda respectueusement Cadoret.

— Le plus possible, répondit Gildas, qui tirait alors de vieux parchemins d'un grand portefeuille armorié. Nous partons pour l'exil, mon bon Cadoret, continua-t-il avec un accent navré; si

cela continuait, vois-tu bien, et il est clair que ce n'est que le commencement de la partie, je finirais par prendre goût à la chose, et je deviendrais peut-être un émule d'Attila, le fléau de Dieu! Feu mon oncle, Rupert de Boisaubin, qui était, comme tu le sais, armateur à Lorient, m'a légué tout un paquet de créances sur des colons de l'île Bourbon; nous allons en recettes à quatre mille cinq cents lieues, mon bon Cadoret; et comme j'ai toujours eu des goûts tranquilles, je ne serais pas du tout éloigné de faire un peu de commerce maritime là-bas. Un climat splendide, les mœurs les plus douces et les plus aimables... enfin une succursale du Paradis terrestre. Mon oncle Rupert me disait, il y a deux ans, que de mémoire de colon on ne se souvenait d'avoir ouï parler de duel dans cette île fortunée.

— Ah! monsieur le marquis, s'écria Cadoret, partons tout de suite pour cette terre promise, où les valets de chambre ne passent pas leur matinée à fourbir des épées de combat et à laver des canons de pistolet.

Pendant que le marquis écrivait à quelques-uns de ses camarades d'école et à son notaire pour lui réclamer ses fonds, Cadoret commença à faire leurs paquets et leurs malles; il mit tant de zèle dans ce travail que le tout était fermé, ficelé, bouclé, étiqueté au soleil levant.



Le brave garçon avait l'esprit si troublé par la joie de ce départ qu'il considérait comme le salut de son maître, qu'il coucha par distraction et bien involontairement le fameux sac de peau de chamois au fond de leur caisse de voyage.

Ils restèrent huit jours à l'hôtel de la Marine, à Lorient, attendant que le *Papillon-des-Mers*, en charge pour Saint-Denis de Bourbon, eût complété son équipage.

Le 17 avril, au coucher du soleil, le *Papillon-des-Mers* perdait de vue la côte bretonne.

Gildas, qui était demeuré sur le pont les yeux fixés sur l'horizon, tira alors un petit miroir de poche, se regarda mélancoliquement et finit par se donner une forte pichenette sur le nez, en se faisant une grimace de pitié. Ce nez ridicule qui attirait l'orage était en définitive le Tibère qui le condamnait à l'exil.

II

Le *Papillon-des-Mers*, une manière de boîte à sel, roulait sur la vague en culant d'une brasse sur quatre, si bien qu'avec une série de vents excellents, il mit près de quatre mois pour faire sa traversée.

Un abbé, deux vieilles demoiselles de la colonie, un fort sucrier qui venait de signer à Nantes un traité important, Gildas de Tanqueray et Cadoret étaient les seuls passagers du bord.

La traversée fut horriblement pénible pour tous.

Sous la ligne, le thermomètre marquait 34° Réaumur sur le pont et 40 dans les cabines, où l'on aurait pu se livrer à l'élève du crocodile avec un plein succès.

Il y avait longtemps qu'on naviguait sous le *cap Fayot* (1), et par cette chaleur de four à porcelaine, le régime du bœuf et du

(1) Les marins nomment *fayots* les haricots secs ; lorsque les provisions fraîches sont épuisées et qu'on en est réduit aux haricots, aux fèves dites gourganes, au lard et au bœuf fumé, on navigue sous le cap *Fayot*.

lard salés était un véritable supplice javanais. (Le Javanais est d'un cran plus ingénieux que le Chinois en fait de torture.)

Enfin, le 10 août 1816, la vigie cria : Terre ! et deux heures après, le capitaine montrait à ses passagers le riant quartier français, qui émergeait comme un bouquet de fête de la partie de l'île désignée sous le nom de *partie du vent.*

Le *Papillon-des-Mers* jeta l'ancre en face du cap Bernard, qui sépare Saint-Paul de Saint-Denis, et une embarcation montée par des nègres vint chercher les passagers pour les conduire au *pont du Roi*, le débarcadère de mer.

Il n'y avait à cette époque aucun hôtel pour les voyageurs, qui trouvaient assez facilement à se loger et à prendre pension chez les habitants.

Gildas avait emporté une lettre de recommandation pour une dame créole, veuve d'un capitaine de frégate, qui possédait d'importantes plantations dans l'île, et il comptait descendre chez elle en attendant qu'il trouvât une maison à louer.

L'arrivée sur rade d'un bâtiment français est toujours un événement pour les habitants de Bourbon, qui se pressent sur le débarcadère pour voir les nouveaux venus et leur demander des nouvelles de France.

Gildas vit dans la foule six à sept jeunes gens, tout habillés de basin blanc, la tête couverte d'un chapeau en paille de l'Inde, lesquels se tenaient au premier rang, et semblèrent échanger entre eux des signes mystérieux lorsqu'il posa le pied sur le plancher du *pont du Roi.*

Comme le fait n'avait rien d'extraordinaire, le marquis pensa qu'ils remarquaient sa toilette de voyage, fort élégante, et cela flatta son amour-propre.

Suivi par Cadoret, qui portait sa valise la plus précieuse, et d'une légion de nègres chargée de ses autres bagages, il se fit conduire chez la veuve du capitaine de frégate, madame Loïsa Griffey de la Rombardière, qui l'accueillit comme un petit neveu chéri.

La veuve Griffey de la Rombardière était une grosse boulotte blondine, frisant la quarantaine, qui souriait toujours en se frottant les mains.

Ce devait être la meilleure pâte de femme, ou alors il n'y avait plus à se fier aux apparences.

Après avoir donné ses ordres à une demi-douzaine de nègres pour l'installation de son hôte, elle s'excusa de ne pas lui tenir compagnie ce soir-là, ne pouvant manquer d'assister au sermon du R. P. Isidore sur l'amour du prochain.

Le marquis se confondit en compliments et suivit le troupeau de noirs qui le conduisit à l'appartement qui lui était destiné.

La soirée était magnifique, l'air tout chargé d'effluves embaumées. Resté seul avec Cadoret, Gildas ouvrit la fenêtre et se mit à contempler le paysage argenté par les rayons de la lune.

Comme il se penchait au dehors, il vit deux fantômes blancs, arrêtés devant la maison, qui le saluèrent fort gracieusement avant de s'éloigner.

Gildas leur rendit leur salut, en se disant que les promeneurs nocturnes étaient bien polis à Bourbon.

Il se mit au lit et prit un livre pour s'endormir; mais les maringouins, qui commençaient alors à accorder leurs mirlitons, le poignardèrent avec fureur sous sa moustiquaire, qu'il avait oublié de fermer, jusqu'au petit lever de Phébus.

Le marquis Gildas de Tanqueray avait la tête gonflée comme une courge lorsqu'il descendit le lendemain matin au salon d'été de Loïsa, veuve Griffey de la Rombardière.

Une guitare sur l'estomac, le pied droit posé sur un tabouret, elle roucoulait une romance troubadour, avec accompagnement de froum, froum! et de tziiing, vriingzt vigoureusement *piqués*.

D'un geste à la fois gracieux et suppliant, Gildas lui fit signe de ne pas interrompre sa romance, et il prit une chaise de bambou pour assister à ce concert matinal.

Un ingrat m'abandonne,
C'est pour un autre objet.
(*Guitare*) *bing, tzing, pirlilidzingg.*
Reviens, je te pardonne,
Reviens, que t'ai-je fait?
(*Guitare*) *froûmm, froûm, vring : froûm vrinng.*

Ici la chanteuse, qui venait de jeter un regard langoureux par la fenêtre, dit en manière d'aparté :

— Ah! voilà Jupiter qui revient de se faire fouetter à la geôle.

Et elle reprit sa romance avec une inflexion désolée :

La bergère nouvelle
Qui me ravit ta foi,
(*Guitare*) *bing, tzing, pirlitidzingg,*
Est peut-être plus belle,
Mais moins tendre que moi!
(*Guitare*) *froûmm, froûmm, vring : froûm vrinng.*

Pendant qu'elle exhalait cette plainte déchirante, un grand diable de nègre, n'ayant pour tout vêtement qu'un long caleçon rayé, entra dans le salon et demeura le dos plaqué contre la porte, les pieds en dedans, la tête sur l'estomac.

C'était Jupiter.

— Ici, Jupiter! dit la grosse blonde.

Le nègre s'approcha en sautillant.

— Tu reviens de la geôle?

— Si, bonne maîtresse, répondit Jupiter en voix de perroquet.

— Tu as reçu le...?

— Si, bonne maîtresse, li reçu.

— Bien appliqué?

— Li excellent fouet, comme bon sucre, si!

Elle leva un doigt et dit sur un ton dolent :

— Montre.

Jupiter tourna sur ses talons, lâcha la ceinture de son caleçon qu'il tenait à deux mains, et... *bonne maîtresse* put voir qu'il eût été cruel de lui offrir un siége même capitonné.

Un simple coup d'œil lui ayant suffi pour juger de l'état des choses, elle dit :

— C'est très-bien !

Jupiter enfila l'huis comme un trait, et, sur une brillante rentrée de guitare, Loïsa reprit avec des larmes dans la voix :

La bergère nouvelle
Qui me ravit ta foi,
Est peut-être plus belle,
Mais moins tendre que moi !
Oui, moins tendre que moi !

Gildas était resté médusé sur sa chaise, plus rouge que les cinglons qui zébraient la peau de Jupiter.

Il était si troublé, ce cher marquis, qu'il ne savait plus que dire ni quelle contenance tenir, après cette étude de mœurs créoles. Très-heureusement pour lui, un nouveau personnage qui entra vint faire diversion.

Celui-là était un blanc, tout habillé de blanc des pieds à la tête : une des deux ombres que Gildas avait saluées la veille au soir.

— Bonjour, cousine, dit l'arrivant en venant baiser la main de madame de la Rombardière.

— Bonjour, cousin, répondit-elle avec un sourire charmant, et se levant avec effort, elle dit à Gildas :

— Monsieur le marquis, j'ai l'honneur de vous présenter mon cousin, Agathocle de Saint-Rennequin.

Gildas salua cérémonieusement le cousin Agathocle de Saint-Rennequin, grand bellâtre de vingt-cinq à vingt-sept ans.

— C'est bien aimable à vous d'être venu de bonne heure, cousin, reprit Loïsa; après le déjeuner, vous montrerez les monuments de

la ville à M. le marquis; je vais donner des ordres pour que l'on prépare le grand palanquin.

Agathocle s'inclina cérémonieusement, et la veuve de la Rombardière quitta le salon en se dandinant sur les hanches.

— Monsieur, dit alors M. de Saint-Rennequin, avec ce joli grasseyement créole, dans lequel les *r* semblent entourées de ouate, je serai charmé de vous servir de cicérone.

— Ce sera un honneur et un plaisir pour moi, répondit gracieusement Gildas.

— Nous commencerons notre excursion, si vous n'y voyez pas d'inconvénients toutefois, par une petite promenade derrière le jardin du Roi.

— Mais je n'y vois aucun inconvénient.

— Nous rencontrerons là, vers deux heures, quelques amis que je serai ravi de vous présenter.

— On n'est pas plus aimable, cher monsieur.

— Vous avez eu une traversée fort longue et fort pénible, monsieur le marquis?

— Effroyablement chaude surtout.

— Et vous avez sans doute mangé des salaisons?

— J'en ai encore le palais tuméfié.

— Cela est fort mauvais pour le sang.

— J'en suis convaincu.

— Et très-dangereux pour les nouveaux débarqués dans l'île, poursuivit Agathocle; rien ne prédispose mieux à prendre les fièvres qu'un sang échauffé.

— Diable! si j'étais poltron, savez-vous que ce que vous me dites là me donnerait à réfléchir.

— Rassurez-vous, à côté du mal il y a toujours le remède.

— Ah! très-bien!

— Remède anodin dont nous avons le secret, mes amis et moi.

— J'espère que vous aurez l'extrême bonté de me l'indiquer.

— Ces messieurs, qui étaient au débarcadère avec moi, m'ont chargé de vous l'apporter.

— Ces messieurs sont on ne peut plus attentionnés, en vérité.

— Il s'agit d'une petite, d'une toute petite saignée.

— Vous êtes donc chirurgien?

— Moi! du tout!

— Alors je ne comprends pas.

— Ah! c'est que nous avons une manière particulière de saigner.

— Tiens! tiens! tiens! fit le marquis, qui commençait à voir poindre les oreilles d'un lièvre qu'il avait fait lever bien souvent...

— Oui, continua le cousin de la veuve de la Rombardière, nous opérons avec la pointe d'une épée.

— Comme les charlatans qui extirpent les dents en plein vent et en musique, continua Gildas.

— Ou avec les armes à feu, dit Agathocle.

— Ce qui fait plus de tapage.

— Vous comprenez maintenant?

— Parfaitement. Et lorsque le voyageur est saigné?

— Pardon, *rafraîchi.*

— *Rafraîchi,* soit; qu'arrive-t-il?

— Il est reçu, choyé, fêté par toute la société créole.

— Bigre! c'est bien engageant. Pardon, une petite série de renseignements.

— Tout à vos ordres.

— Si le voyageur... échauffé venait à manquer de confiance dans le traitement, qu'en adviendrait-il?

— On lui donnerait des raisons si persuasives qu'il finirait toujours bien un jour par être convaincu.

— C'est évident! A présent, admettons que, par un hasard tout à fait singulier, ce soit l'échauffé qui... rafraîchisse son docteur?

— On lui déléguerait dans ce cas un autre opérateur.

— Et la faculté est nombreuse?

— Sept membres... je suis président honoraire de l'œuvre.

— Je vous en fais mon compliment, dit Gildas en riant. Eh bien, cet aimable *conventicule des Rafraîchisseurs* pourra faire, avant

un mois, un très-joli spécimen de l'hôtel des Invalides de Paris. Avec un peu de soin, il sera aisé de jeter quelque variété dans la nature des écloppements... pour l'effet du tableau. Puisque je dois commencer par vous, mon cher président honoraire, vous ferez d'avance votre choix, n'est-ce pas? la jambe, le bras, le nez, une oreille... moi je pencherais pour l'oreille. Jupiter, choisirait certainement quelque chose de plus matériel; enfin je ne veux pas influencer votre choix.

La figure de M. Agathocle de Saint-Rennequin s'était subitement fort allongée; mais Gildas lui réservait une autre surprise.

Hélant par la fenêtre Cadoret qui traversait la cour :

— Cadoret, lui cria-t-il, descends le sac de peau de chamois à la cuisine, et donne un coup de ponce à mes épées à *doigtier* et à *flambeau* de sept pouces, et *flambe* ensuite mes pistolets n° 7 *fin guidon, triple détente, système tyrolien;* il s'agit de faire, après le déjeuner, un tour de promenade derrière le *jardin du Roi.*

III

Le marquis de Tanqueray et Agathocle de Saint-Rennequin montèrent en palanquin vers deux heures, précédés par Jupiter, qui ouvrait la marche, et suivis de Cadoret portant sous son bras les épées et les pistolets dans le sac de peau de chamois.

Le brave garçon, qui avait encore le cœur tout chaviré par quatre mois de mal de mer, marchait la tête basse et du pas funèbre d'un héritier navré qui suit le convoi de son bienfaiteur.

La caravane s'arrêta sous une belle allée ombreuse où les six

membres du club, toujours vêtus de blanc comme des Vestales, se promenaient en fumant des cigarettes.

Cadoret tira en soupirant les épées de leurs fourreaux, et les remit aux deux adversaires qui venaient de mettre habit bas.

— Messieurs Roblin, Bonardot, d'Auvergne, Loubignac, Martin-Sirdet et Chazotte, dit Agathocle en présentant ses collègues l'un après l'autre au marquis, qui saluait poliment à chaque présentation.

Les épées à *doigtier* et à *flambeau* de sept pouces parurent intriguer beaucoup ces messieurs.

— C'est un modèle à moi, que j'ai fait exécuter pour mon septième duel à l'épée, leur expliqua obligeamment Gildas; je m'en suis toujours servi depuis avec succès.

Les *rafraîchisseurs* regardèrent l'homme avec plus de surprise encore que ses épées.

— Nous disons, reprit Gildas, qu'il ne s'agit que d'un tout petit *rafraîchissement,* une manière de carafe de limonade. — Vous plaît-il de m'apprendre, cher monsieur de Saint-Rennequin, s'il vous convient mieux de vous promener demain sur des béquilles ou le bras en écharpe?... Je vous l'ai dit, je n'ai pas de préférence.

Les *rafraîchisseurs* poussèrent à l'unisson un grognement d'impatience.

Agathocle de Saint-Rennequin semblait considérablement décontenancé.

— Piquez où vous voudrez, ou plutôt où vous pourrez, monsieur le marquis, répondit-il en se fendant comme un compas.

— Oh! mauvaise garde, détestable garde! s'écria Gildas. Du diable si vous pourrez relever tout à l'heure cette bête de jambe droite, qui porte tout le poids de votre corps. — Pour un président honoraire, ça laisse beaucoup à désirer.

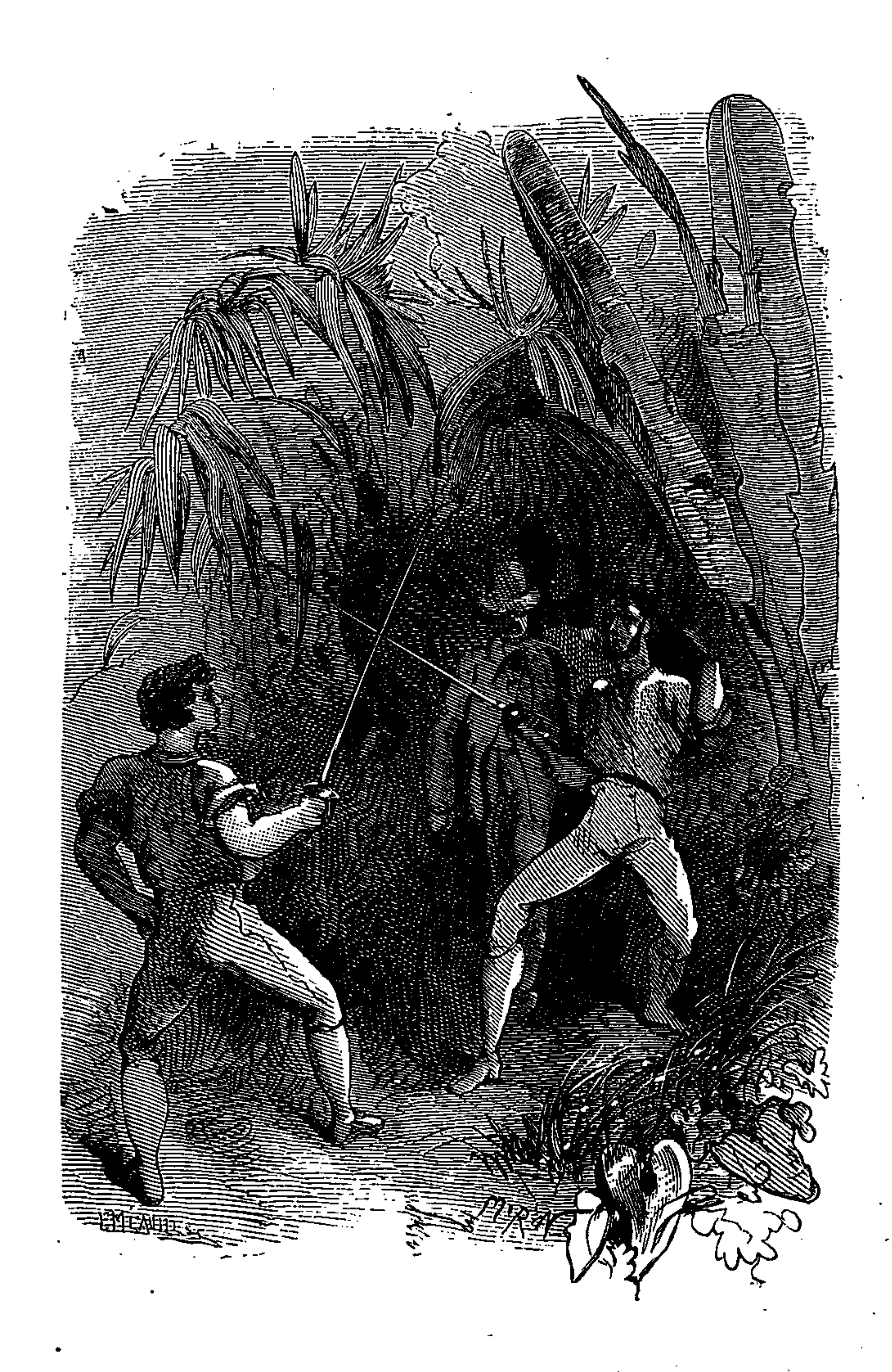
Tout en parlant, il avait engagé le fer et si bien lié l'épée de son adversaire que ce dernier ne pouvait plus la dégager.

— Voyons, Agathocle, décidons-nous, continua Gildas; montrez-nous donc ce joli coup de lancette régénérateur!

Mais Agathocle, qui commençait à suer à grosses gouttes en

verdissant de colère, ne faisait que frôler son épée contre l'épée du marquis, sans parvenir à se dépêtrer des réseaux de cette lame endiablée.

— C'est un métier de scieur de pierre que vous faites là, cher



président, très-pénible, ma foi, par cette chaleur. Allons, puisque vous ne voulez pas vous décider à choisir, va pour cette malheureuse jambe droite.

Et Gildas, faisant une feinte de coup droit, très-haute et très-accentuée, s'écrasa subitement sur lui-même en prenant la garde napolitaine, et, d'un fouetté de quarte, il traversa la cuisse de M. de Saint-Rennequin, qui fit une grimace de chat échaudé.

— Premier invalide, cria Gildas en rompant de quatre pas.

Clopin clopant, Agathocle alla s'asseoir sur un pliant de canne que Jupiter avait tiré du palanquin, et deux des *rafraîchisseurs* lui nouèrent un mouchoir mouillé autour de la cuisse.

Cadoret, qui essuyait soigneusement les épées, allait plier bagage, lorsque le marquis l'arrêta du geste.

— Messieurs, dit-il, s'il vous agrée que je passe tout de suite au n° 2, je suis entièrement à vos ordres; mais je vous demanderai dans ce cas la permission d'envoyer mon domestique acheter un parasol, attendu que votre diable de soleil donnerait des vertiges à une salamandre.

— Monsieur le marquis, lui répondit un des *rafraîchisseurs*, je suis le n° 2 désigné par le sort : Savinien Loubignac, et je me mets entièrement à votre disposition pour le jour et l'heure de la seconde séance.

— Eh bien! dit Gildas, traitons cette petite affaire-là demain matin, à cette place, qui est excellente, sur les quatre heures.

— Je dois vous prévenir que la brise de mer est un peu fraîche à cette heure.

— Bast! fit Gildas, un *rafraîchisseur* convaincu ne doit pas craindre de prendre des fraîcheurs. Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter mes salutations les plus distinguées.

Et après leur avoir fait un grand salut, Gildas, suivi par Cadoret et Jupiter, s'en retourna à pied chez la veuve Griffey de la Rombardière, ayant laissé le palanquin à la disposition d'Agathocle de Saint-Rennequin.

— Eh bien! monsieur, lui dit Cadoret avec un accent désolé, lorsqu'ils furent remontés dans leur appartement, nous y voilà

dans cette île fortunée où, de mémoire d'homme, on n'a ouï parler de duel.

— Le fait est, répondit Gildas, que l'oncle Rupert était assez mal renseigné; après ça, en deux ans, les idées se modifient, le progrès marche.

— Il n'y a pas à hésiter, voyez-vous, monsieur le marquis, reprit confidentiellement le Breton, il faut retourner incontinent à Rennes.

— Vous êtes absurde, Cadoret, fit le marquis en s'étendant sur un sofa de crin. Comment! M. Agathocle de Saint-Rennequin me fait espérer que je serai reçu, choyé, fêté par la société créole, après que j'aurai avarié sept de ses membres actifs, et vous voulez que je renonce à cette aimable perspective, sans raison, sans motifs valables, par pur caprice!

— Mais quand vous vous serez fait larder ou embrocher...

— Monsieur Cadoret, reprit péremptoirement Gildas, on ne larde pas les marquis de Tanqueray, et on n'embroche que des oiseaux de votre espèce.

— Pardonnez-moi, mon bon maître, balbutia Cadoret tout honteux, le dévouement et l'affection que j'ai pour votre chère personne m'ont fait oublier.

— C'est bien, mon ami, laissez-moi faire la sieste jusqu'à l'heure du dîner, et allez pendant ce temps-là chercher une maison à louer, avec jardin, quelque chose de gai et de... frais; Jupiter m'a parlé d'une habitation vacante rue de la Fontaine; voyez ce que c'est, et si c'est bien, louez pour un an; j'ai le plus grand intérêt à être installé chez moi demain.

Cadoret, qui savait que le marquis voulait être obéi à la minute, s'inclina sans répliquer et s'en alla avec Jupiter visiter la maison de la rue de la Fontaine, qu'il loua toute meublée pour mille francs par an.

Le lendemain à midi, Gildas s'installait avec Cadoret et une vieille cuisinière négresse dans cette villa aussi riante que confortable.

Ce même jour, à quatre heures un quart du matin, M. Savinien Loubignac, le n° 2 de l'association philanthropique des *Rafraîchisseurs*, était rentré chez lui le bras en écharpe, et Gildas, qui avait beaucoup d'ordre, dressait le tableau suivant après le déjeuner :

CLUB DES RAFRAÎCHISSEURS

MM.

N° 1. — *Agathocle de Saint-Rennequin.* 12 août 1816, *épée :* cuisse percée.

N° 2. — *Savinien Loubignac.* 13 août, *fleuret :* avant-bras piqué.

RESTE A OPÉRER :

N° 3. — *Roblin* (un gaucher).

N° 4. — *D'Auvergne* (superbe homme).

N° 5. — *Bonardot* (du ventre et des lunettes).

N° 6. — *Martin-Sirdet* (a tué en duel deux Français et un Anglais, le rafraîchir très-abondamment).

N° 7. — *Chazotte* (17 ans), choisir le sabre et lui montrer le coup de manchette dit *manchette à la Maréchale.*

Lequel tableau Cadoret colla avec des pains à cacheter sur la muraille de la salle à manger.

La sentimentale veuve de la Rombardière avait eu une terrible attaque de nerfs en apprenant l'éclopement du cousin Agathocle, et trop sensible pour supporter la vue de l'auteur du désastre, elle avait refusé de le recevoir, lorsqu'il lui fit demander la permission de lui présenter ses remerciements et ses adieux.

Son installation terminée, Gildas attendit tranquillement sous ses charmilles le cartel du n° 3, M. Roblin (le gaucher).

Un nègre lui porta, dans la soirée, un petit mot de ce personnage, avocat à la cour royale, qui le priait de vouloir bien attendre quatre jours le rafraîchissement annoncé, ayant à plaider une cause des plus importantes, dans laquelle l'honneur et la fortune d'une famille étaient engagés.

Gildas répondit par écrit qu'il se ferait un véritable plaisir d'aller entendre la plaidoirie de maître Roblin, le consciencieux défenseur de la veuve et de l'orphelin, qui faisait passer les devoirs de charge avant les plaisirs de l'homme du monde.

Mais ce titre d'avocat avait éveillé une idée des plus excentriques dans l'esprit du marquis.

Il envoya Cadoret acheter deux livres de chandelle et commença à installer un tir au pistolet au fond d'une allée de son jardin.

Comme les moustiques, qui adorent la chair fraîche, l'empêchaient de dormir, il se reposa tout le jour et descendit à onze heures du soir au jardin, où il passa toute sa nuit à moucher ses chandelles avec des balles de pistolet.

On se serait cru à une ouverture de chasse dans la campagne picarde.

Les voisins passèrent une affreuse nuit blanche, sans pouvoir comprendre le motif de ces pétarades d'avant-poste.

Gildas avait usé ses deux livres de chandelle jusqu'au dernier lumignon.

Cadoret alla le lendemain en racheter quatre livres, et lorsque les voisins, qui le guettaient au passage, l'interrogèrent sur la cause du sabbat de la nuit, le Breton leur répondit :

— C'est M. le marquis qui mouchait. Il n'en a manqué que quatre, et encore parce que les moustiques, qui volaient auprès de la flamme, le gênaient un peu. Il espère faire mieux la nuit prochaine.

IV

Cette *moucherie* de chandelles, qui ne cessa la troisième nuit que par l'intervention du commissaire de police, amollit considérablement l'enthousiasme des *rafraîchisseurs*.

Cependant M. Roblin ayant gagné sa cause après une plaidoirie de deux heures, qui fit verser des torrents de larmes au banc des belles dames de Saint-Denis, il lui fallut s'exécuter vis-à-vis du marquis, auquel il adressa les n°s 4 et 5 de l'œuvre.

Dans l'état des choses, Gildas devait toujours avoir le choix des armes; c'était son droit absolu, incontestable. Il était l'appelé et non le provocateur.

Il reçut les deux délégués avec une excessive affabilité et leur dit :

— Messieurs, vous avez ici l'esprit vif et plein d'originalité, je me plais à le constater; mes camarades d'école voulaient bien me reconnaître, de leur côté, une certaine verve malicieuse : nous pouvons donc nous comprendre. Vous connaissez certainement ce vers passé à l'état de dicton :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Le n° 4 et le n° 5 firent un salut affirmatif.

— Or, reprit Gildas, je crois qu'il serait bon de varier un peu nos exercices.

— C'est aussi notre avis, dit le n° 5.

— Donc, continua Gildas, voici un petit programme des deux premières séances :

N° 3. *M. Roblin : combat à cheval et au pistolet d'arçon (les deux adversaires étant avocats se présenteront sur le terrain en tenue de palais, robe et toque).*

— Monsieur, vous moquez-vous de nous ! cria le n° 4 avec une colère mal contenue.

— Je m'en garderais comme des moustiques (une vilaine production de cette île hospitalière), répondit Gildas en leur riant au nez. Après cette cavalcade Louis XIII, nous passerons à l'exercice du sabre de cavalerie, en rade, à cent brasses du *pont du roi,* sur une pirogue malgache. Ce sera d'un pittoresque inouï ; on donnerait ce massacre au bénéfice des pauvres que l'on ferait mille écus de recette avec des places à cinq sols.

— Monsieur !... monsieur ! s'écrièrent les deux *rafraîchisseurs,* prêts à éclater, nous ne supporterons pas...

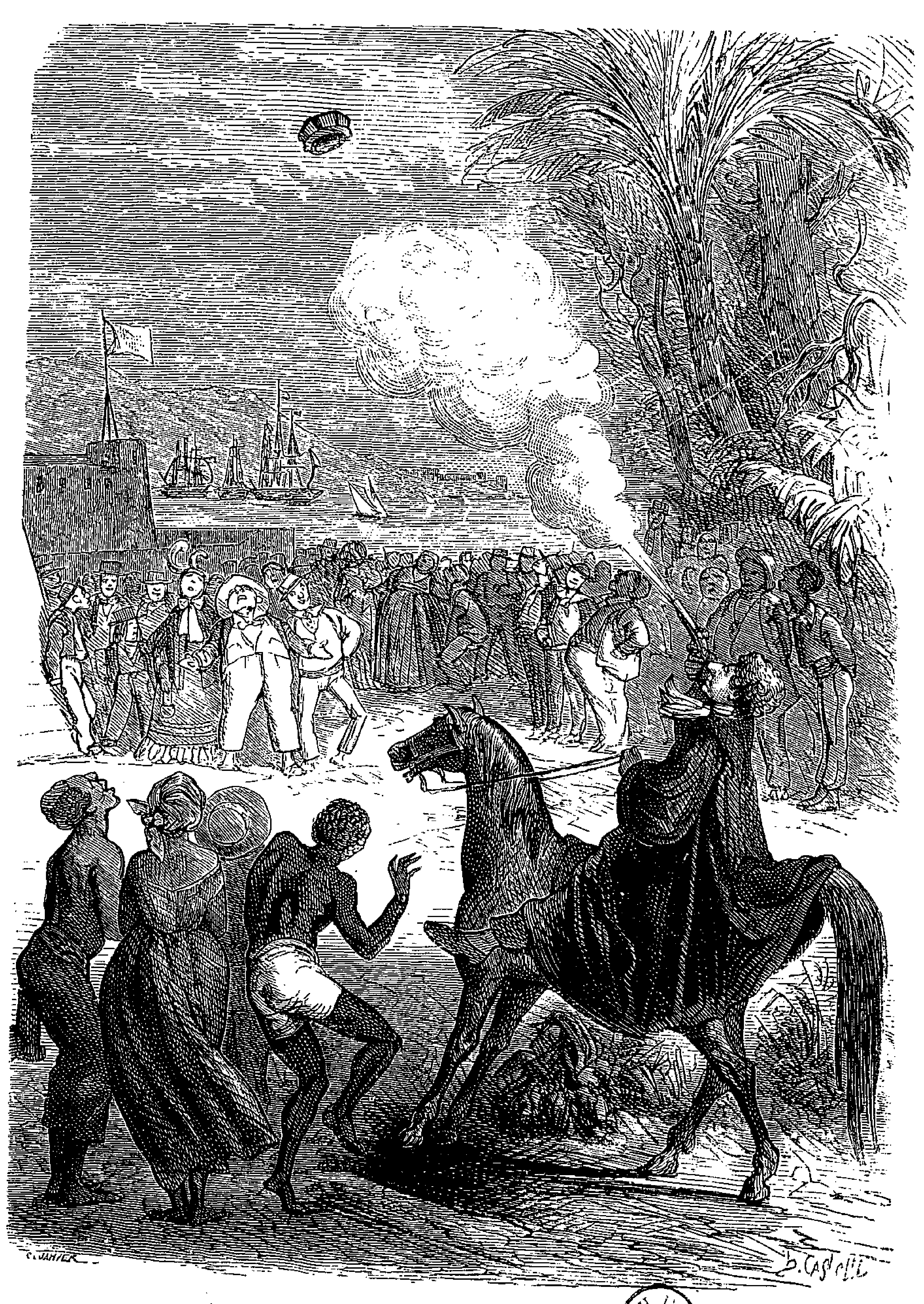
— Ah ! prenez garde, dit Gildas impassible, vous vous mettez en colère, et la colère échauffe le sang.

— Mais, répliqua le n° 5, nous ne pouvons nous livrer à ces pasquinades pour vous être agréable.

— C'est mon droit, déclara Gildas, et je le maintiendrai jusqu'au *rafraîchissement* complet et général de votre compagnie. Vous avez voulu rire à mes dépens, chers messieurs ; moi je veux divertir les blancs, les jaunes et les noirs de Bourbon, avec vos estimables personnes. Sur ce, messieurs, je vous quitte : demain, à dix heures trente minutes, je serai sur la plage nord, à cheval, en robe et en toque d'avocat du barreau de Rennes, et si, après trois appels, mon adversaire ne s'est pas présenté à la *barre,* je le déclarerai traître et félon à la société des *Rafraîchisseurs.* Salut !

Ayant dit, il leur tourna les talons et entra dans sa chambre ; mais, se ravisant tout à coup, il passa sa tête frisée entre la porte et le chambranle et ajouta :

— Après la pirogue malgache, nous verrons si l'on ne pourrait pas organiser une partie d'arc en palanquin, avec flèches empoi-



Après quoi il lança sa toque en l'air et la troua d'une balle, par manière de péroraison.

sonnées… J'ai eu, dans ma jeunesse, deux prix d'arc dans ma ville natale.

Et sur cette dernière mystification, il laissa les deux délégués hébétés par la stupéfaction regagner leur chaise à porteurs.

Selon sa promesse, Gildas se rendit le lendemain à cheval, en robe et en toque d'avocat, sur la plage du nord, où il trouva un bon quart de la ville, qui l'acclama par trois fois avec frénésie.

M. Roblin ne paraissant pas à l'horizon, au bout d'un quart d'heure d'attente, Gildas releva les manches de sa toge et prononça un discours fort éloquent contre le duel; après quoi, il lança sa toque en l'air et la troua d'une balle, par manière de péroraison.

Les dames lui jetèrent leurs bouquets, et les nègres voulurent le porter en triomphe, lui et son cheval.

. . . .

Ce même soir, il dînait à l'hôtel du Gouvernement, entre deux *rafraîchisseurs*, qui lui versèrent de si belles rasades d'un madère héroïque qu'il quitta la table fort ébriolé, mais toujours grand seigneur nonobstant.

A dix heures, il avait perdu cent louis contre MM. Martin-Sirdet et Chazotte (les n°s 6 et 7), et l'avocat Roblin lui affirmait, en le reconduisant chez lui, que les créances de l'oncle Rupert de Boisaubin valaient de l'or en barre.

. . . .

Le marquis Gildas de Tanqueray est aujourd'hui un des plus riches colons de la Réunion.

Il n'a jamais voulu se marier, se défiant trop de son astrakan albinos et de son nez de Jocrisse.

Cadoret, qui n'avait pas les mêmes raisons de rester célibataire, est devenu le beau-frère de Jupiter, au grand scandale du marquis.

Cadoret a trouvé par la suite que ses deux filles étaient un peu noires pour des Bretonnes; mais, comme il est catholico-fataliste, il s'est dit : C'était écrit!

Le père Cadoret tenait un bureau de tabac à Ploërmel, à l'enseigne de *la Belle Négresse*.



UN FEUILLET DU LIVRE DE DIEU

UN FEUILLET DU LIVRE DE DIEU

A M. Ernest Basset.

I



Le pied droit posé sur la barre de son chevalet, le corps penché en avant, mon ami Paul D*** peignait un de ces jolis paysages réalistes que les vrais amateurs lui achètent la plupart du temps sur un simple devis verbal ainsi formulé :

« Bords de la Loire au-dessous d'Angers ; effet de soleil levant ; quarante sur vingt-cinq, 1,400 francs. »

Il donnait les dernières retouches à une petite toile re-

présentant une masure couverte en chaume, plantée au bord d'un chemin ombreux et portant cette enseigne :

AU GRAND SAINT MAURICE.

CRAQUELIN, AUBERGISTE, LOGE A PIED.

Bon cidre à dépoteyer.

Plus largement et plus solidement brossé que ses derniers tableaux, ce paysage fait d'après un croquis d'album me parut être la perle de son exposition.

Je venais de quitter mon fauteuil, et, debout derrière le peintre, je regardais le *Grand saint Maurice* avec cette satisfaction rêveuse que me cause toujours la contemplation d'une œuvre d'art.

Je savais que c'était une vue de la campagne picarde, de la commune de Saint-Maurice, près d'Amiens, et comme j'ai passé une partie de mon enfance sur les bords de la Somme, ces verts pommiers et ce toit de chaume, surplombant de vieux murs de torchis crevassés, réveillaient des souvenirs de jeunesse tout embaumés des parfums de la tourbe brûlée.

Je demandai à Paul si ce tableau était vendu au marchand hollandais qui lui avait acheté les deux toiles qu'il comptait exposer.

— Non, me dit-il, je fais ce paysage pour moi et ne le vendrai jamais.

Il reprit après un moment de silence et sans cesser de travailler :

— Il y a dans ce monde ce que l'on pourrait appeler les drames du hasard, qui sont bien la plus étrange et la plus terrible chose. Dans quelques jours, une femme s'arrêtera peut-être devant ce tableau et le regardera avec plaisir ou indifférence, mais sans se douter que son enfant est mort de faim sous ce toit de chaume.

Tiens, continua-t-il en attirant mon fauteuil à la gauche de son chevalet, assieds-toi là, et, tout en regardant, écoute l'histoire qui s'est passée au *Grand saint Maurice*. . . . .

. . . .

J'étais parti d'Amiens dans la soirée, une petite valise à la main, pour aller coucher à Saint-Maurice, où je voulais prendre quelques croquis de fabriques et des vues du petit bras de la Somme.

Sur la place du village, un paysan m'indiqua l'auberge du *Grand saint Maurice*, où j'allai demander une chambre.

Des ouvriers teinturiers fumaient et buvaient, attablés dans la salle commune.

Le père Craquelin, l'aubergiste, semblait très-affairé avec un gros homme en paletot vert bronze, le col serré dans une cravate blanche sale et fripée ; il m'adressa à sa femme, qui portait un gros bébé de huit ou dix mois dans les bras, un de ces mastodontes de chair rose et molle que les bonnes femmes nomment un superbe enfant.

Je dis à madame Craquelin, après avoir posé ma valise sur un buffet, de mettre des draps blancs dans la plus belle chambre de l'auberge, que j'allais faire en attendant un tour de promenade au bord de la rivière.

— Ah ! monsieur vient pour loger, me répondit-elle tout en regardant du coin de l'œil le personnage qui causait avec son mari.

— N'avez-vous plus de chambre de libre? lui dis-je, croyant deviner à l'hésitation qu'elle avait mise dans sa réponse que l'auberge était pleine, et me souciant fort peu de coucher à la fortune d'une botte de paille...

— Faites excuse, not' bon monsieur, une belle chambre, la plus belle chambre que je vas arranger, après que le docteur aura fait sa visite.

Comme elle parlait encore, l'homme à la cravate blanche, le docteur, dit tout haut au père Craquelin :

— Je verrai bien de quoi il est mort, parbleu; vous n'allez pas m'apprendre mon métier, je pense. Conduisez-moi et *presto;* j'ai autre chose à faire que d'écouter toutes vos histoires de mois de nourrice non payés.

J'ignore pourquoi et comment je devinai qu'il se jouait là un de ces drames paysans, drames sournois et lâches, cent fois mieux machinés que les drames de la ville; mais ce que je sais bien, c'est que je ne résistai pas au mouvement de curiosité qui me poussa à suivre les Craquelin et le docteur, qui venaient de quitter la salle commune pour entrer dans une grande chambre à coucher dont la fenêtre, alors ouverte, donnait sur la cour de l'auberge.

Un berceau d'osier posé sur un support de bois rouge était placé près du lit et tout illuminé par les rayons de poudre d'or que le soleil couchant dardait en éventail.

Le médecin plongea ses deux mains dans le berceau et en tira une pauvre créature, pas plus grosse que la poupée de ta fille, qui pendait au bout de ses bras comme un linge mouillé, et, s'asseyant sur le bord du lit, il écarta ses langes, examina avec attention la poitrine saillante, semblable au brechet d'un poulet étique, et passa ensuite un doigt entre les gencives serrées de l'enfant mort.

A mesure qu'il faisait cet examen, son visage prenait une expression de sombre colère, et lorsqu'il eut replacé le mort, un petit garçon, dans son berceau et ramené sur sa poitrine le morceau de jupon de laine qui lui servait de couverture, il dit d'une voix brève en se retournant vers les Craquelin :

— Eh bien, après? c'est fini; vous l'avez tout simplement laissé mourir de faim votre nourrisson, la mère. Il n'y avait plus à manger pour deux, vous avez donné le déjeuner, le dîner et le souper à celui qui payait son écot; quant à l'autre...

— On lui a donné la soupe trois fois par jour; si n'en voulait mi, c'était point d'not'faute, répondit Craquelin d'un ton moitié honteux, moitié bourru; fallait-t'y pas qu'ma femme s'esquinte la

santé pour l'enfant d'une pas grand'chose, j'ose dire, qui d'puis quatr'mois, n'a tant seulement pas envoyé le quart d'un écu! monsieur le maire sait bien tout ça, allez.

— Dites donc, père Craquelin, reprit le docteur, aimez-vous le jambon fumé?

— Bédame! oui...

— C'est fameux, hein? ça fait du sang. Eh bien, si on ne vous donnait que ça à manger, sans pain, ni vin, ni légumes, vous crèveriez comme un vieux fusil rouillé, avant deux mois, et je ne dis pas que ça serait une grande perte pour la commune! Ce petit-là ne voulait pas de vôtre soupe au chou, parce qu'il sentait que c'était du poison pour lui, et que le poison le faisait encore plus souffrir que la faim! Sur ce, je vous déclare moi que vous avez la mort de cet innocent-là sur la conscience! et bonsoir, l'homme aux trois soupes! Si par hasard on ne vous payait plus les mois de nourrice de cette grosse commère-là (et il pinça la joue du poupard que madame Craquelin tenait dans ses bras), prévenez-moi; on aviserait à lui tendre la perche à temps.

Le dos contre la muraille et presque aussi pâle que le mort, j'étais resté immobile et muet pendant toute cette scène.

Le docteur était parti depuis deux minutes que je demeurais encore les yeux fixés sur le berceau, n'entendant que comme un bourdonnement la voix de madame Craquelin, qui me disait :

— Voyez-vous, not'monsieur, il ne faudrait pas se fier aux paroles du docteur; un chacun sait bien dans le pays qu'il a la cervelle dérangée. Le père Craquelin va transporter le berceau dans la buanderie, et j'aurai bientôt fait d'arranger la chambre.

La pensée qu'on allait déranger pour moi ce pauvre petit et l'abandonner toute une longue nuit me glaça le cœur.

— Non, dis-je vivement, laissez ce berceau à la place où il est; faites seulement le lit et apportez-moi des chandelles; tout en travaillant, je veillerai cet enfant selon la coutume de mon pays.

— Oh! mais, not'monsieur, reprit la paysanne, on veille aussi les morts *par ici,* mais jamais ces petits-là, parce qu'on sait bien qu'ils vont tout droit au ciel.

Cette créature me faisait horreur, et j'éprouvais un sentiment de dégoût pour cet être bouffi qu'elle dodelinait dans ses bras, pour cette mangeuse qui était venue affamer son compagnon.

Avec ses grosses mains courtes, ses joues rebondies et carminées comme des pêches, ses trois mentons et sa taille carrée, elle ressemblait à ces *financiers* podagres qui font tourner dans leurs doigts une tabatière de trois cents louis, tout en regardant d'un œil petillant de convoitise et la cheville de Marton et la dinde truffée qu'elle apporte sur un plat d'argent.



Cet énorme bébé était l'héritière de forts passementiers de la rue Saint-Martin, marqués *N. N.* dans l'*Almanach du commerce.*

Quant au pauvre petit Ugolin, c'était un enfant de l'amour! affreuse, épouvantable dérision: de l'amour, de ce génie rose qui a toutes les passions généreuses et folles, tous les dévouements irréfléchis et des trésors de tendresse, un enfant de l'amour mort de faim!

La femme Craquelin (le docteur disait la mère, moi je ne saurais lui donner ce titre) venait d'appeler par la fenêtre une fillette de douze ans qui traversait la cour et lui avait passé, toujours par la fenêtre, la jeune passementière, qui se fâchait alors tout rouge et perdait la respiration à bout de vagissements.

Pendant que la nourrice faisait mon lit et rangeait la chambre,



Je glissai la croix dans sa main gauche, qui était plus froide que le marbre, et je la posai sur son cœur

je disposai dans les flambeaux de cuivre les chandelles que j'étais allé chercher dans la salle commune, où il y avait tout un rayon d'épicerie derrière le comptoir.

Ces Craquelin cumulaient extraordinairement.

Afin de gagner la confiance de la paysanne et de la faire parler, je lui glissai dans la main une papillote de dix francs pour son fils, personnage muet, que j'avais entrevu en entrant.

Mais dès qu'elle eut prononcé le nom de la mère du petit mort, j'arrêtai tout net ses confidences : j'en savais plus long qu'eux tous sur cette femme. Je ne te dirai pas son nom, que tu as pu lire sur un de ces portraits-cartes que les photographes étalagistes de la rue Vivienne vendent au rabais, dans le tas des célébrités du mauvais monde parisien. Tu l'as lu aussi dans ces chroniques de boudoir qui puent le patchouly et le cold-cream; tu connais mieux que moi ce type, frappé avec un seul et unique coin par le balancier du vice : cheveux blonds, prunelles d'azur, un porte-monnaie vide dans la poche d'un pardessus de velours doublé de martre zibeline, des bottines de deux louis, et la chemise achetée à la revendeuse.

La chambre faite, je congédiai la Craquelin; je plaçai à la tête du berceau une table sur laquelle j'avais posé deux chandelles allumées, et je me mis à tailler avec mon canif une petite croix avec une règle d'ébène que je pris dans mon carton à dessin.

Le petit mort (il se nommait Paul comme moi) semblait me sourire; quand j'eus terminé mon travail, je glissai la croix dans sa main gauche, qui était plus froide que le marbre, et je la posai sur son cœur.

Sa figure pâle avait une radieuse expression qui n'appartenait pas à ce monde : on eût dit qu'il voyait dans l'espace un spectacle merveilleux.

Je pris mon album et ma boîte à aquarelle pour faire son portrait; mais la flamme des chandelles vacillait et jetait des ombres mobiles qui voilaient à chaque instant les contours.

Je m'assis sur un fauteuil de paille au pied du berceau, et, la tête appuyée sur un oreiller, je rêvai tout éveillé en attendant le jour pour commencer mon travail.

Malgré moi, mon regard était attiré par une attraction magnétique et invincible vers la petite croix de bois noir qui, par moments, semblait briller comme un diamant.

Ce rayonnement singulier m'éblouissait; peu à peu je me vis entouré par des myriades d'étoiles qui distillaient un parfum enivrant et faisaient entendre un bourdonnement d'orgue d'église... Puis, comme dans un diorama mouvant, j'aperçus un gai paysage, tout plein de soleil et de verdure, et une petite villa au bord de la Seine, à Bougival.

— Regarde, voilà ce qu'il y avait sur le feuillet du livre de Dieu, au nom de cette âme qui vient de remonter au ciel, murmura à mon oreille un souffle céleste.

Les murs de la villa s'étaient fondus comme ces vapeurs qui courent à l'aube sur les prairies, et je vis dans un élégant salon un beau jeune homme assis auprès d'une femme encore jeune et jolie, quoique ses cheveux fussent presque entièrement blancs.

Trois de mes amis, des peintres déjà célèbres, mais plus vieux de vingt ans dans ce rêve, causaient avec le jeune homme, qui portait à sa boutonnière la rosette de la Légion d'honneur.

De gros bouquets de fête étaient posés sur la cheminée et sur la table.

Ce jeune homme qui semblait tout rayonnant de joie, c'était Paul, Paul à vingt ans! Paul que la mort n'avait pas pris!

La femme aux cheveux blancs, sa mère. L'honneur, le talent et l'amour du fils avaient fait un miracle : le passé était racheté, pardonné, effacé ; le présent, plein de calme et de bonheur.

Elle avait reçu bien des fleurs dans sa vie, cette mère transfigurée par l'amour de son fils; mais ces bouquets de fête lui causaient alors une joie inconnue, honnête et pure, semblable aux joies de l'enfance, et, comme Madeleine aux pieds du Rédempteur,

elle aurait voulu se prosterner en ce moment devant cet enfant bien-aimé qui, à force de tendresse, de mérite et de loyauté, l'avait fait aimer et honorer par les bons.

Voilà ce que je vis sur le feuillet du livre de Dieu dans ce rêve apocalyptique.

Les oiseaux chantaient dans les haies, et le soleil levant inondait la chambre d'une éclatante lumière, quand je m'éveillai.

Sotte et faible humanité, je n'avais pu résister à la fatigue d'une journée de marche.

Le pauvre petit dormait toujours, lui, de l'éternel sommeil; mais ses traits n'avaient plus la même expression : la douleur et la souffrance imprimaient alors leur cachet sur ce visage décoloré. L'âme était si loin alors que la destruction terrestre pouvait commencer son œuvre.

En moins d'une heure, j'eus fait le portrait de ce martyr, et comme j'étais son seul ami dans cette maison de païens, je l'ensevelis un peu plus tard dans une brassée de fleurs.

Lorsqu'il n'y eut plus de place dans la boîte de sapin pour une seule rose, je posai mes lèvres sur sa petite main qui serrait toujours la croix d'ébène, et un autre fit ce qui restait encore à faire.

On ne devait venir le prendre que dans la journée; j'eus tout le temps d'esquisser un croquis du *Grand saint Maurice.*

Je ne sais ce que les Craquelin ont dû penser de moi, mais je suppose qu'ils m'ont pris pour un fou en me voyant pleurer sur ce petit mort que je n'avais pas connu.

Maintenant que je regarde son portrait les yeux secs, je me dis que le rêve que j'ai fait est bien étrange, et je me demande ce que l'ange qui m'a montré le feuillet du fils a pu écrire à la page de la mère.

LA GUERRE EN 1894

LA GUERRE EN 1894

ÉCOLE DES CADETS POUR LA DESTRUCTION DES ARMÉES

*A Monsieur Edmond R***, capitaine de la première batterie des bombardes à vapeur, à Strasbourg.*

Grand-duché de ***, le 5 juin 1894.

Je suis enfin parvenu à découvrir ce grand secret d'État qui m'intriguait si fort depuis un mois que je me promène sur le territoire du grand-duc de *** (un tapis de quinze lieues carrées). Comme cette découverte ne peut manquer de t'intéresser au double point de vue de l'art de la guerre et de la politique, je détache ces feuillets de mes impressions de voyage.

A l'hôtel de la *Reine de Hongrie*, où j'étais descendu, dans les salons du Kursaal, au Bierhaus *du Grand-Électeur*, où j'allais de temps en temps vider quelques seidel avec les douze étudiants de l'Université, à la piscine où je prenais mon bain, chaque matin,

en société avec un vieux général autrichien, ankylosé de l'orteil à la perruque, par cinq blessures reçues dans la guerre contre la Prusse en 1866; enfin le matin, le soir, assis, debout ou couché, par le soleil ou par la pluie, de belle humeur ou l'âme en deuil, j'entendais toujours ces trois mots me siffler aux oreilles : *Cadettenschulefur die Ganzlichearmeenzerstorung* ! Ce qui veut dire : *École des Cadets pour la destruction complète des armées* ! une jolie formule qui distance les plus féroces réclames de poudres insecticides de toute la distance qui sépare la race humaine de la tribu des *Réduviens*.

Cependant ce *Cadettenschülefur,* qui n'avait fait d'abord que m'agacer les nerfs, commençait à m'inquiéter : le grand-duc avait envoyé à la fonte tous ses canons rayés, ses obusiers et ses mortiers, et le ministre de la guerre traitait, avec une petite république de l'Amérique du Sud, de la vente des fusils à aiguille de l'armée grand-ducale (fusils du système Papferstrof, tirant trente-cinq coups à la minute.

Toute la cavalerie, sauf les vingt gendarmes affectés au service de messieurs les voleurs, est mise à pied, et les deux cents hommes qui composaient l'effectif de l'armée de Son Excellence viennent de recevoir leur nouvel armement et un uniforme spécial.

Officiers et soldats portent une longue sarbacane de fer bronzé, et une giberne contenant des viretons de bois garnis de peau de cygne et terminés par une petite capsule de verre.

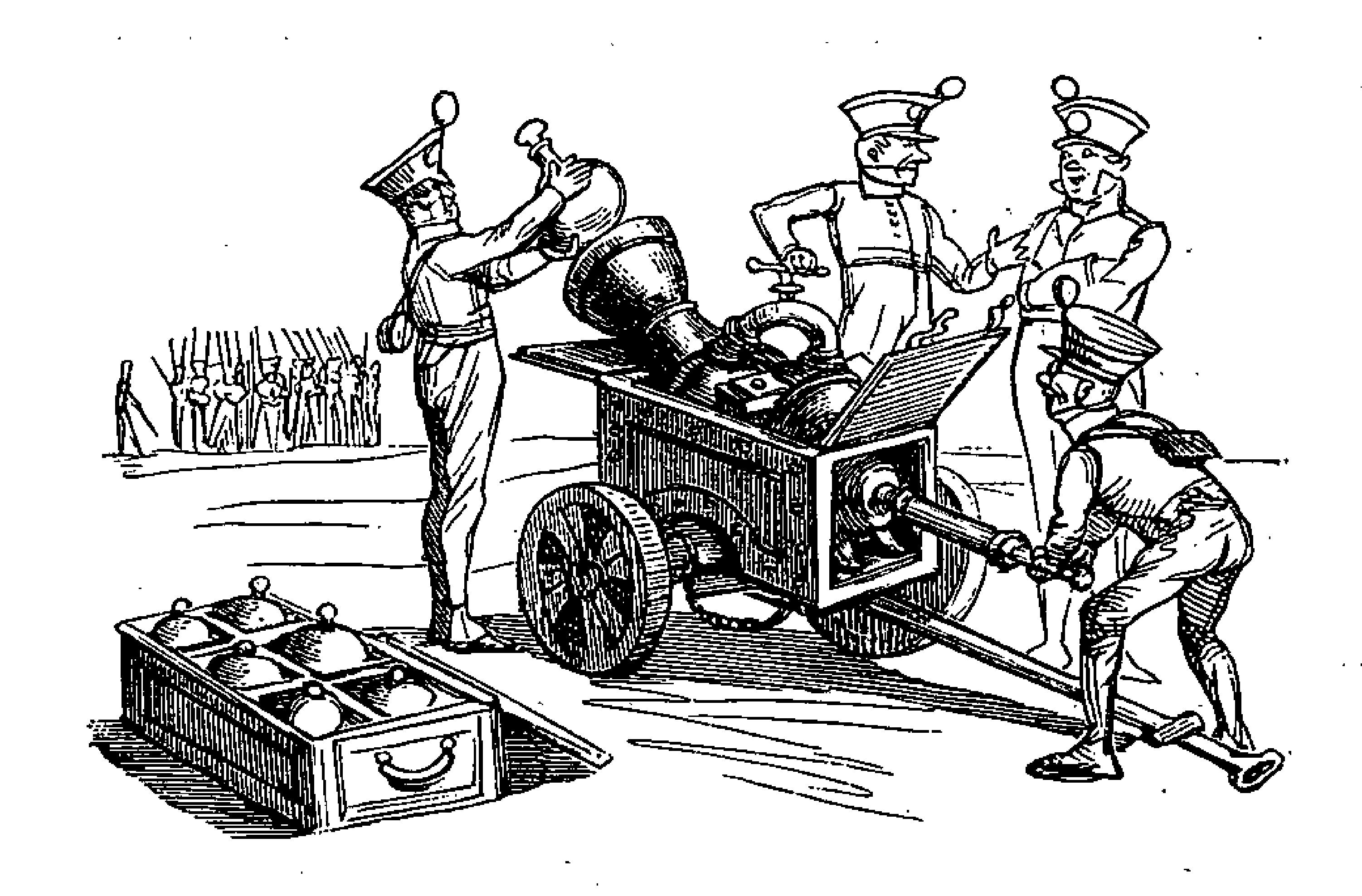
Ils ont en outre à la ceinture une bouteille entourée d'osier dont le goulot de métal s'évase comme l'embouchure des appareils qui servent à chloroformer les malades.

L'uniforme est en cuir noir très-léger, avec galons et soutaches de drap rouge; un chiffre brodé sur le collet distingue seul les officiers. Les caporaux ouvrent la série avec le numéro 1, et le grand maréchal la ferme au numéro 13.

Ces chiffres sont si petits qu'on ne peut les distinguer qu'à cinq ou six pas; mais ce numérotage emprunté aux Watcheman de Londres me paraît très-avantageux en campagne, surtout

depuis la création des corps de francs tireurs, uniquement chargés de créer des vacances dans le cadre des officiers ennemis.

Cette vilaine petite armée manœuvre une vingtaine de catapultes dites à air comprimé montées sur roues, et fort compliquées comme engrenages, qui lancent, m'assure-t-on, une fusée d'une espèce particulière, à près de trois cents mètres.



Mais quelle est cette espèce particulière de fusée, et que contient la capsule de verre lancée par les *sarbacaniers?*

Le général Moufette, *Directeur de l'École des Cadets pour*... etc., etc. (je passe le reste de la formule), et le grand-duc, connaissent seuls ce terrible secret d'État.

Mon vieux général autrichien, qui est fort au courant de toutes ces choses, m'a donné hier des renseignements très-curieux pendant que nous étions plongés jusqu'au menton dans la source rédemptrice dite du *bouillant Achille,* où l'on pourrait faire cuire des écrevisses en deux heures.

— Le général Moufette, m'a-t-il dit, n'est sous les drapeaux que depuis dix-huit mois; c'est un ex-apothicaire de Louvain, dont l'existence a été fort incidentée. Très-habile chimiste, Moufette (il y a des noms prédestinés), en cherchant une nouvelle

composition gazeuse pour détruire une légion de rats installée au grand Béguinage, asphyxia roide son garçon de laboratoire en un quart de seconde, fort innocemment, ma foi, et pour avoir oublié de boucher certain tube de verre correspondant à une cornue en ébullition.

C'est toujours une chose pénible, je le reconnais, que d'immoler un garçon apothicaire, et, sur le premier moment, Moufette fit d'amères réflexions comme chrétien; mais le second quart d'heure fut une apothéose, un triomphe de demi-dieu pour le chimiste.

Déclarer la vérité à la justice, qui aime les détails circonstanciés et les explications savantes, c'était livrer le secret de cette prodigieuse découverte due au hasard; c'était anéantir d'un seul coup tout un avenir de gloire et de fortune.

L'apothicaire prit une résolution héroïque; il enterra sa victime dans sa cave, et, sous prétexte d'aller acheter à Anvers un lot avantageux de quinquina scorbiculé (*cinchona scorbiculata*), il fila à Bruxelles, où il prit le train de Cologne le même soir.

Il avait préféré passer pour un assassin et sauver la caisse, c'est-à-dire la recette.

Deux mois plus tard, il faisait, devant le grand-duc de *** et une commission nommée par le ministre de la guerre, une expérience décisive, en asphyxiant à cent cinquante mètres de distance trois condamnés à mort prêtés par le grand parquet pour la démonstration du système.

Créé immédiatement baron et général sur le champ de manœuvre, Moufette fut en outre chargé d'organiser sans délai la *Cadettenschulefur die Ganzlichearmeenzerstorung*, aux appointements de vingt mille florins par an.

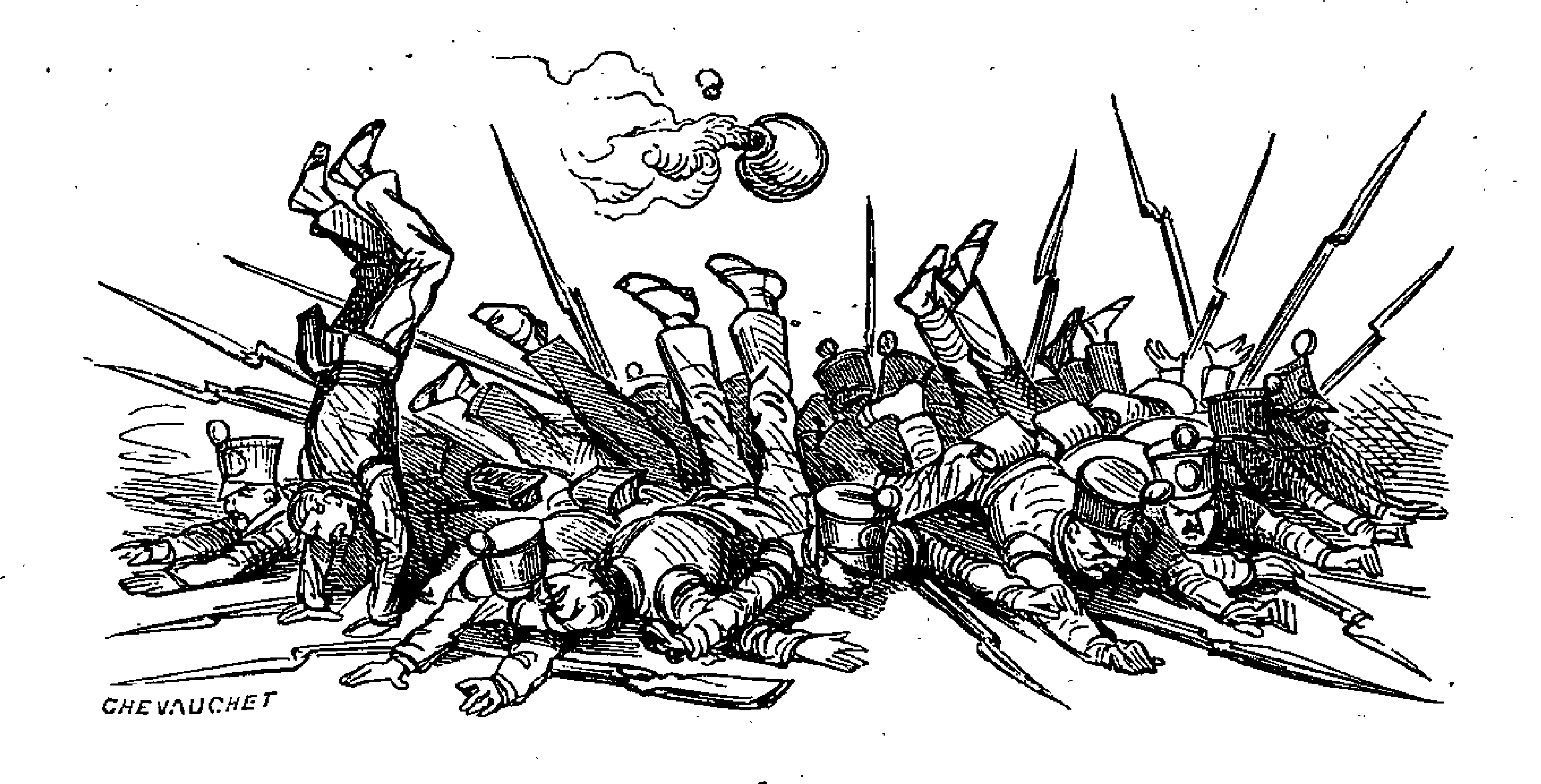
Depuis il a ajouté, avec l'autorisation du grand-duc, le nom de Bellone à son nom de Moufette, pour lui donner un peu plus de brillant.

De l'ancienne poudrière établie à trois lieues de la capitale, il a fait un vaste laboratoire de chimie et un arsenal de guerre.

C'est là que les cadets préparent, sous sa direction, les capsules et les manchons de verre soufflés pour les sarbacanes et les catapultes de guerre, lesquels sont ensuite remplis par lui d'une liqueur jaunâtre, qui s'évapore en fumée dès qu'elle est au contact de l'air.

Ces capsules asphyxiantes, qui ne sont pas plus grosses qu'une noisette, se brisent en tombant sur le sol et portent la mort dans un rayon de cent pas carrés et même plus s'il y a du vent.

Les manchons, qui contiennent deux litres de liquide, peuvent anéantir un bataillon d'un seul coup.



L'habileté des tireurs consiste à tirer à quatre pas en avant de l'ennemi.

Quelques jours avant notre arrivée, il y a eu un duel à la sarbacane entre deux capitaines au champ de manœuvre.

Le plus jeune, qui sort de l'École des cadets et qui passe pour le plus fameux tireur du grand-duché, a brisé sa capsule sur un bouton de l'uniforme de son adversaire, qui est tombé foudroyé sans avoir eu le temps de souffler son projectile.

Le vieux général ajouta, en se rapprochant de moi sur les degrés de la piscine et à voix basse :

— J'ai entendu dire dans les bureaux du ministère de la guerre que l'on fabriquait très-secrètement un laboratoire de campagne pour une expédition prochaine; or j'ai tout lieu de supposer que le grand-duc a l'intention formelle d'annexer la France à son duché, désirant depuis longtemps posséder une marine. Vous comprenez fort bien, cher monsieur, qu'avec les moyens de destruction dont il dispose, son armée sera sous les murs de Paris avant un mois et que votre artillerie à vapeur, dont vous êtes si fiers, ne vous servira à rien : dix bombes-Moufette sur Paris, et c'en est fait de votre nationalité.

Le secrétaire du général Moufette, qui a été mon officier d'ordonnance, m'a dit confidentiellement qu'il y avait en réserve dans les caveaux de l'arsenal quinze barils en bois des îles ainsi étiquetés :

« *Pour une armée de cent vingt mille hommes.*
« *D°* *de soixante mille.*
« *Pour une division de cavalerie.*
« (*Très-concentré.*)
« *D°* *bombes de trente pouces.* »

Enfin ils ont là de quoi anéantir un million d'hommes.

Il est défendu, sous peine de mort, aux personnes étrangères à l'établissement de pénétrer dans les bâtiments de l'arsenal; mais le ministre de la guerre accorde des permissions pour visiter les laboratoires et la verrerie, les lundis, de midi à quatre heures.

S'il vous est agréable de faire cette promenade, j'aurai deux cartes d'entrée, et je vous offre une place dans ma calèche.

J'acceptai avec enthousiasme.



Poursuivi par le général et les élèves de seconde année, accourus à ses cris...

A lundi donc, mon cher Edmond, pour la suite de ces impressions assez peu agréables.

. . . .

Mardi 9 juin.

Montjoie et Saint-Denis! Nous ne serons pas annexés, ô bonheur inespéré! Le grand-duché de *** est dans la désolation: toutes les boutiques se ferment, et le drapeau noir flotte sur le palais grand-ducal.

Le général Moufette de Bellone a franchi les sombres bords!!!

Il est mort en emportant son secret dans la tombe, vingt-cinq cadets de seconde année et l'Anglais cause de l'événement.

Voici comment le *Moniteur grand-ducal*, qui paraît ce matin bordé de noir, rapporte cet épouvantable accident:

« Un immense malheur, qui plonge la patrie dans le deuil et la consternation, est arrivé hier lundi 8 juin 1894 (jour à jamais néfaste dans notre histoire), à l'École des cadets pour la destruction des armées.

« Un Anglais admis à visiter le grand laboratoire de guerre, et nourrissant depuis longtemps, assure-t-on, des projets de suicide, s'est emparé violemment d'une bouteille de liquide-Moufette et s'est enfui avec. Poursuivi par le général et les élèves de seconde année, accourus à ses cris, ce misérable n'a pas reculé devant le plus exécrable de tous les forfaits: il a brisé la fiole contre la muraille, et à l'heure où nous écrivons ces lignes, les larmes aux yeux, le cœur ulcéré, *vingt-sept cadavres* sont couchés sur les dalles du grand laboratoire!! »

. . . .

Bon Anglais, excellent Anglais, providentiel insulaire! t'es-tu dévoué comme Curtius pour sauver notre belle patrie de l'invasion étrangère? Cela n'est guère vraisemblable; j'aime mieux croire que tu avais sous ta boîte osseuse une légion de diables bleus et que tu es mort drapé dans ton splendide égoïsme national.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART, RUE DU BAC, 30.